This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

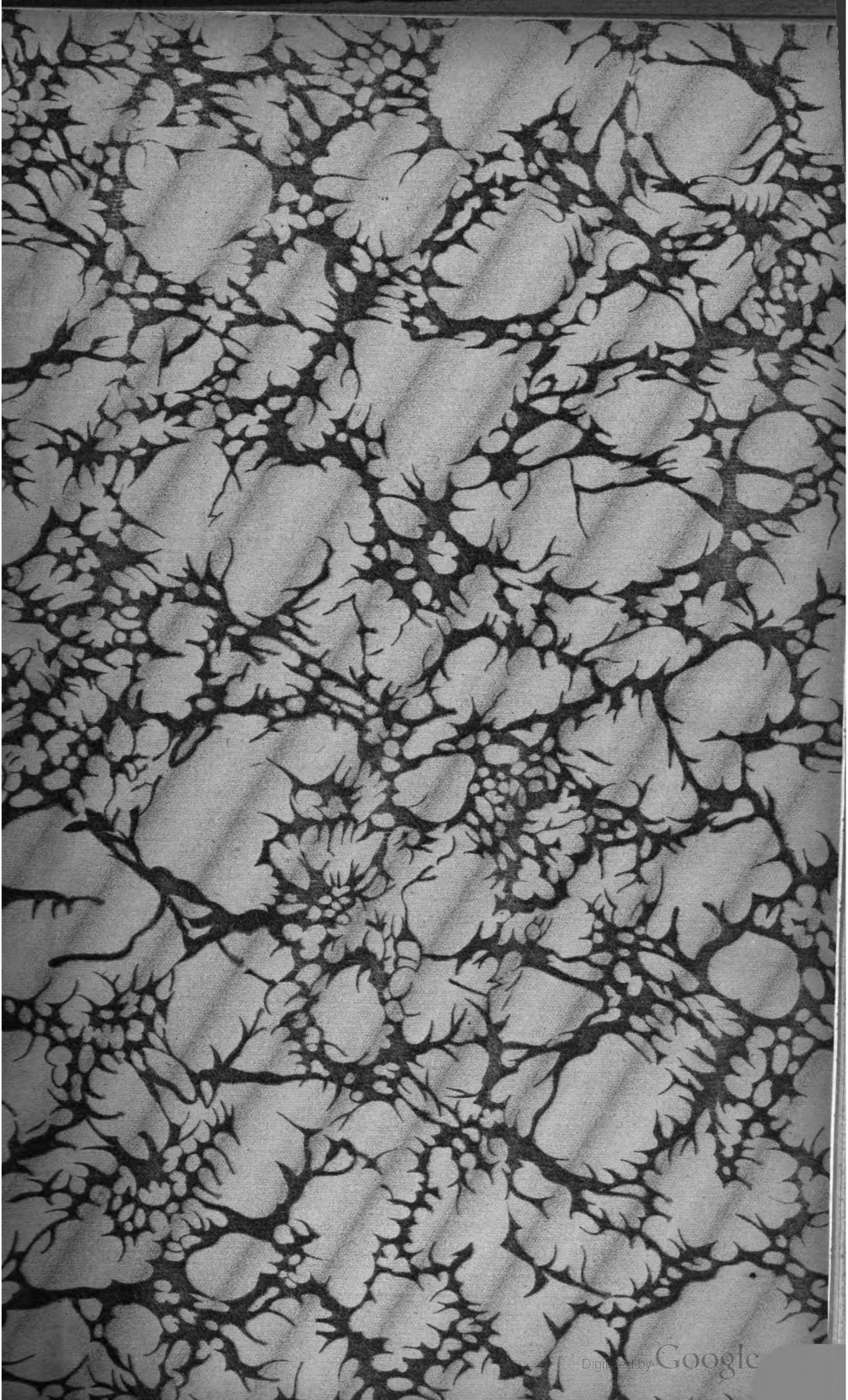
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

L56
1627
8.2

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MEMOIRES DE L'ACADÉMIE
DES
SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE CLERMONT-FERRAND

Deuxième Série

FASCICULE TROISIÈME

AVITACUM

ESSAI DE CRITIQUE
SUR
L'EMPLACEMENT DE LA VILLA
DE SIDOINE APOLLINAIRE

PAR

L'ABBÉ G.-RÉGIS CRÉGUT

CLERMONT-FERRAND
IMPRIMERIE M. BELLET ET FILS, ÉDITEURS
Avenue Centrale, 4.

1890

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE

DES

SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

DE

CLERMONT-FERRAND

DEUXIÈME SÉRIE

Fascicule troisième

Digitized by Google

Digitized by Google

AVITACUM

ESSAI DE CRITIQUE

SUR

L'EMPLACEMENT DE LA VILLA

DE SIDOINE APOLLINAIRE

PAR

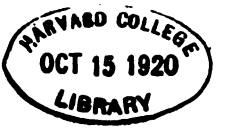
L'ABBÉ G.-RÉGIS CRÉGUT

CLERMONT-FERRAND
IMPRIMERIE M. BELLET ET FILS, ÉDITEURS
Avenue Centrale, 4.

1890

Digitized by Google

L Soc 1 137.3 8



F. C. LOWELL FUND

Digitized by Google

A l'exemple des grands hommes de l'antiquité, Sidoine Apollinaire possédait une maison de campagne, où il recherchait dans le culte des lettres, l'oubli des disgrâces de la fortune.

Avitacum fut pour l'illustre écrivain du cinquième siècle, ce que furent pour Cicéron Tusculum, pour Horace Ustica, pour Pline Tibur, c'est-à-dire, une retraite faite de jouissances intellectuelles, une solitude embellie par l'amitié et les Muses.

Où était situé Avitacum?

Depuis trois siècles les érudits se sont vivement intéressés à cette question.

Ils ont indiqué des emplacements différents, sans appuyer leurs affirmations de preuves décisives.

Reprenant en sous-œuvre le travail de nos devanciers, nous avons collationné les textes, pesé les opinions et contrôlé les assertions.

Dès l'abord, nous nous sommes renfermé dans une sorte de doute cartésien. A l'aide de la critique, nous avons acquis une conviction. C'est cette conviction, fruit d'une patiente étude des documents et des lieux, que nous livrons au jugement du lecteur.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVITACUM

CHAPITRE I

Notice sur Sidoine Apollinaire.

Sidoine Apollinaire naquit à Lyon, en 430 (1). Quelques auteurs placent son berceau en Auvergne ; assertion qui nous paraît peu fondée. Son aïeul Apollinaire fut investi de la charge de préfet des Gaules. Son père, tribun et secrétaire d'Etat sous Honorius, fut mis à la tête de la préfecture des Gaules sous Valentinien III. Sa mère était unie par le sang à la famille des Avitus, la plus célèbre de l'Auvergne.

Sidoine reçut une éducation digne de sa naissance. Ses maîtres furent Hoénius et Eusèbe : le premier, philosophe de renom ; le second, rhéteur estimé.

A peine âgé de 20 ans (2), il obtint la main de Papianilla, fille d'Avitus. Il eut de ce mariage au moins trois enfants : Apollinaire, Sévériana et Roscia.

(1) Pour se conformer aux usages consacrés par l'histoire, on devrait écrire : Apollinaire Sidoine. On sait, en effet, qu'après la chute de la république romaine, le nom patronymique se mettait le premier. Or, Apollinaire est le nom ancestral, et Sidoine le nom même de notre héros. Celui-ci nous en fournit une preuve dans l'en-tête d'une de ses lettres au consulaire Félix :

Largam Sollius hanc Apollinaris
Felici domino pioque fratri
Dicit Sidonius suus salutem.

*Sollius Apollinaris Sidonius adresse de grandes félicitations à Félix, son maître et son frère très aimant.

L'usage contraire, bien que mal fondé en droit, a prévalu.

(2) Péricaud, bibliothécaire de la ville de Lyon. Notice insérée dans l'édition Grégoire et Collombet (1836).

Digitized by Google

L'avenir s'ouvrait brillant devant lui. Avitus était nommé empereur le 9 juillet 455 (1). Sidoine suit son beau-père à Rome et prononce le panégyrique du nouveau César, en présence du Sénat et du peuple. Ce discours excita un tel enthousiasme, que les Romains élevèrent une statue à l'orateur et la placèrent à côté de celle de Trajan.

Le règne d'Avitus devait être de courte durée. Ce prince fut détrôné par Ricimer, fourbe de génie, qui, durant un demi-siècle, se plut à renverser les rois, dédaignant de prendre pour lui un sceptre devenu, entre ses mains, un fragile jouet.

Sur les ordres de Ricimer, Majorien revêtit la pourpre impériale. Il tomba à son tour sous le glaive de son terrible bienfaiteur, qui donna le pouvoir à Sévère. Celui-ci, empoisonné bientôt par Ricimer, laissa le trône à Anthémius.

Ces révolutions eurent un contre-coup dans l'âme délicate du poète. Néanmoins, cédant aux instances du dernier empereur, qui s'efforçait d'attirer à la Cour l'orateur que la Gaule applaudissait, Sidoine se rendit à Rome et fut nommé, aux acclamations de la ville, préfet du Sénat.

Mais, frappé de la caducité des honneurs et terrifié de plus en plus par le spectacle des factions qui déchiraient l'empire, il renonce subitement à toutes ses charges, se retire en Auvergne et partage sa vie entre les lettres, la famille et les œuvres de religion.

Le siège épiscopal de Clermont était devenu vacant. Le peuple, d'une voix unanime, désigna l'hôte d'Avitacum pour succéder à Eparque. En dépit de ses protestations, Sidoine dut se résigner et accepter cette haute fonction, à laquelle le conviaient d'ailleurs et sa réputation et ses vertus.

Dès lors, il ne fut plus qu'un homme d'aumônes et de prières (2). Considéré bientôt comme l'oracle de l'Eglise des Gaules, il est l'ami et le confident de saint Loup, de Troyes;

(1) O. Holder Egger. *Annales Ravennates* (Hanovre 1876).

(2) Grégoire de Tours, Hist. *passim.*

Digitized by Google

de saint Rémy, de Reims ; de saint Patient, de Lyon, et du saint solitaire Abraham.

Sous la conduite d'Euric, les Visigoths assiègent Clermont et ravagent l'Auvergne. Sidoine ne cesse de relever le courage des siens. Condamné à l'exil par l'ennemi vainqueur, il se retire dans les environs de Carcassonne et revient, deux ans après, dans son diocèse pour y rendre le dernier soupir, vers l'année 488, la cinquante-huitième de son âge et la seizième de son épiscopat.

Sidoine, tel qu'il nous apparaît à travers ses écrits et dans les diverses phases de sa vie, était un caractère doux, bon, tolérant, mais un peu ondoyant, comme tous les esprits tempérés. Ce défaut, il le rachetait par une exquise sensibilité d'âme.

On lui a vivement reproché de s'être rallié avec trop de rapidité à la fortune des vainqueurs du moment, à ces fantômes d'empereurs qui se succédaient sans trêve sur le trône ensanglanté des Césars. Ne serait-il pas à propos de redire ici cette parole célèbre que, dans les temps de trouble, il est plus difficile de connaître son devoir que de le remplir ?

Or, quelle époque fut plus féconde en révolutions que ce v^e^ siècle, où les Romains disputaient aux Barbares les lambeaux de ce qui avait été la puissance des Auguste, des Trajan et des Constantin ?

Sidoine s'inspira toujours de son amour ardent pour les Gaules, et surtout pour l'Arvernie. Si, dans ses vers, il encensa les princes, c'est qu'il voulut obtenir leurs faveurs pour ses concitoyens, craignant sans cesse d'entraîner dans sa disgrâce l'avenir des siens. Et souvent il écarta de sa patrie l'orage qui grondait sur elle.

Au point de vue littéraire, Sidoine Apollinaire est un des plus brillants poètes de la période gallo-romaine. Le latin, cette belle langue des conquérants du monde, se mourait sous le choc des idiomes nouveaux qu'importaient les Barbares. Il avait suivi la loi fatale de toute destinée. Plein d'éclat à son midi, il s'éteignait graduellement sous l'influence du mauvais goût. Sa vigueur native était devenue une élégance froide et

Digitized by Google

creuse ; sa limpidité avait fait place à l'affectation, au néologisme, à la recherche prétentieuse. Les genres s'étaient confondus ; la poésie avait fait irruption dans la prose ; on s'engouait de métaphores outrées, de sentences énigmatiques, d'antithèses bizarres et d'associations de mots insolites.

Sidoine parut à l'heure où cette dégénérescence du style suivait une pente rapide. Bien que l'instrument qui vibrait sous sa main fût faussé, il sut en tirer des sons harmonieux. Toutefois on sent l'effort ; il est virtuose plutôt qu'artiste, habile dans l'art d'écrire plutôt qu'écrivain. Telle fut sa remarquable dextérité, que ses contemporains s'éprirent de ses œuvres. La culture de l'esprit était en grand honneur dans l'aristocratie gallo-romaine. Ce n'est pas un des moindres phénomènes de l'histoire que cet amour des lettres à une époque où la guerre semait partout l'épouvante, où l'Europe s'effondrait sous les coups des Hérules, des Visigoths, des Gépides et des Vandales. Entre deux batailles, on trouvait le loisir de composer des poèmes, de ciseler des distiques à triples trochées ou de soupirer des nénies.

Les chants de Sidoine passaient de main en main. Ils reflétaient les goûts du moment : la pensée était chrétienne, les comparaisons païennes, la phrase souvent barbare dans ses expressions, mais recherchée et presque maniérée dans son allure. Cette versification plaisait aux délicats. On eût dit que les esprits s'attachaient à découvrir, dans les préciosités d'un style à scintillement, un attrait que n'offraient plus à leur goût blasé les formes pures et sereines des âges classiques.

La Monnoye (1), au XVII^e^ siècle, Nisard (2), de nos jours, ont été sévères pour la langue de Sidoine, dont ils se sont plu à relever les défauts, oubliant trop que ces défauts sont moins les siens que ceux de ses contemporains. D'autres critiques ont montré plus d'équité ; ils ont vu dans sa poésie des élans d'un vrai lyrisme et des inspirations d'une large envergure.

(1) *Ménagiana*, édit. de 1762, t. III, p. 570.

(2) Cité par Grégoire et Collombet.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, nous aimons à redire cette judicieuse réflexion de M. Ampère : « On ne saurait refuser quelque sympathie aux derniers zélateurs des lettres. Les soleils d'automne sont pâles ; mais on les contemple avec un charme tout particulier, parce qu'après eux, il n'y a plus que l'hiver. »

Les œuvres de Sidoine Apollinaire ont été le chant du cygne de la poésie latine.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Avitacum. Description de la villa et de son lac.

Avitacum est inséparable du souvenir de Sidoine Apollinaire. C'est dans les charmes de cette retraite, qu'enveloppaient comme d'un incessant sourire la profonde tendresse et l'inaltérable dévouement de Papianilla, que le politique désabusé, et le littérateur toujours jeune, venait retremper ses forces et sa verve.

Sidoine parle plusieurs fois d'Avitacum dans ses lettres, mais avec emphrase et sans indication précise de lieu.

Dans une lettre pourtant, la deuxième du second livre, notre auteur sort de sa réserve. Il fait de sa campagne une description assez détaillée pour que l'on puisse, à l'aide de telles données, retrouver le site où reposait la villa.

Cette lettre est adressée à Domitius, qui était en ce moment rhéteur, on ne sait au juste dans quelle ville, et qui le fut plus tard dans la cité d'Auvergne (1).

Comme elle sera la base de toutes nos déductions, nous la reproduisons dans son intégralité (2).

(1) M. Chaix. *Sidoine Apollinaire et son siècle*, t. I, p. 147. Nous n'avons point trouvé la confirmation de cette dernière assertion. On pourrait toutefois en démontrer la vraisemblance à l'aide d'une particularité signalée par Sidoine lui-même. Au chant XXIV^e^, vers 10^e^, le poète recommande à son livre de rendre visite à ses amis, en commençant par les moins éloignés. Il indique d'abord la maison de Domitius. Le livre doit faire sa seconde étape à Brioude. Il paraît assez probable que, résidant en Auvergne, ou non loin de cette province, le grammairien Domitius ait eu le siège de son enseignement dans la cité arverne.

(2) Edition Grégoire et Collombet. Cette traduction, très répandue, est assez souvent défectueuse. Toutefois, elle est exacte sur les points précis de notre argumentation. Nous jugeons donc superflu de revenir à sa suite. Nous donnons le texte latin à la fin du volume.

Digitized by Google

LETTRE II

« Sidonius à son cher Domitius, salut!

» Tu me querelles de ce que je suis à la campagne; lorsque je pourrais plutôt me plaindre de te voir aujourd'hui retenu à la ville. Déjà le printemps fait place à l'été, et le soleil, remontant vers le tropique du Cancer, s'avance à grands pas contre le pôle septentrional. Pourquoi te parler ici de notre climat? Le Créateur l'a placé de manière à ce que nous fussions exposés aux chaleurs de l'occident. Que dire de plus? Le monde est en feu, la glace fond au sommet des Alpes, et la sécheresse entr'ouvre partout le sein de la terre. Les gués n'ont plus d'eau, le limon se durcit sur le rivage, les champs ne présentent que poussière, les ruisseaux languissans ne se traînent plus qu'avec peine, et la chaleur fait bouillonner les ondes. Chacun sue, maintenant, ou sous la toile, ou sous la soie; mais toi, enveloppé d'un manteau qui recouvre d'autres habits, cloué de plus au fond d'une chaire, dans le municipe de Camérino, tu expliques en bâillant à tes disciples, aussi pâles de chaleur que de crainte: Ma mère était de Samos. Hâte-toi donc, si tu tiens à ta santé, de te soustraire aux rues étroites de ta ville, où l'on ne peut respirer, et de venir au milieu de nous braver, dans une aimable retraite, les ardeurs de la canicule.

» Veux-tu connaître la position de la campagne où je t'appelle! Nous sommes à Avitacum, c'est le nom de ma terre qui me vient de ma femme, et qui par-là m'est bien plus précieuse que celle que mon père m'a laissée. Nous y vivons, les miens et moi, dans une douce concorde, sous la protection divine, à moins que tu n'attribues notre bonheur à quelque enchantement. Au couchant, s'élève une montagne de terre, escarpée toutefois, qui produit comme d'un double foyer des collines plus basses, éloignées l'une de l'autre d'environ quatre arpens. Jusqu'à ce que l'on découvre le champ qui sert de vestibule à notre domicile, les flancs des collines suivent en ligne

Digitized by Google

droite une vallée placée au milieu, et se terminent au bord de notre villa dont les deux faces regardent l'une au midi, l'autre au septentrion. Du côté du sud-ouest, est un bain appuyé contre le pied d'un rocher couvert de bois; lorsqu'on abat les arbres qui l'ombragent, ils roulent comme d'eux-mêmes jusqu'à la bouche de la fournaise où l'on fait chauffer l'eau. Cette pièce est de la même grandeur que la salle des parfums qui l'avoisine, si toutefois l'on excepte le demi-cercle d'une cuve assez grande, dans laquelle l'eau bouillante vient se rendre par des tuyaux de plomb qui traversent les murs. Dans l'appartement des bains, le jour est parfait, et cette brillante clarté augmente encore la pudeur de ceux qui s'y baignent. Près de là se trouve la pièce où l'on se rafraîchit; elle est vaste, et pourrait bien aisément le disputer aux piscines publiques. Le toit qui la couvre se termine en cône, dont les quatre côtés sont revêtus de tuiles creuses; cette salle est carrée, d'une étendue convenable, et d'une exacte proportion; les domestiques ne s'embarrassent point dans leur service, elle peut contenir autant de sièges que le bord demi-circulaire de la cuve reçoit de personnes. L'architecte a percé deux fenêtres à l'endroit où commence la voûte, afin qu'on pût voir le goût avec lequel le plafond est construit. La face intérieure des murs ne présente qu'un enduit d'une extrême blancheur. Là, aucune peinture obscène, point de honteuse nudité qui, tout en faisant admirer l'art, vienne déshonorer l'artiste. On n'y voit point d'histrions, dans un costume et sous un masque ridicule, imiter Philistio par leur fard et la bigarrure de leurs couleurs. On n'y aperçoit aucun lutteur tâchant, par diverses attitudes, de vaincre son adversaire ou d'éluder ses coups; aujourd'hui même, si les luttes offrent des postures indécentes, la chaste baguette des gymnasiarques les détruit sur-le-champ. On n'y trouve rien, en un mot, qui puisse alarmer la pudeur. Quelques vers néanmoins peuvent arrêter un instant les personnes qui entrent; ils sont de telle nature, qu'on n'est point tenté de les relire, qu'on ne regrette point de les avoir lus.

Digitized by Google

» En fait de marbres, on ne trouve chez moi ni ceux de Paros, ni ceux de Carystos, ni ceux de Proconissos, ni ceux de Phrygie, de Numidie ou de Sparte, avec leurs variétés ; des pierres figurées en rochers éthiopiens, et en précipices que la pourpre colore, ne viennent point déguiser l'indigence de notre séjour. Mais si aucun marbre étranger ne l'enrichit, du moins cette humble habitation offre-t-elle la fraîcheur naturelle du pays. Pourquoi ne pas te dire ce que nous avons, plutôt que ce que nous n'avons pas ? A l'extérieur et à l'orient du château se rattache une piscine, ou, si tu aimes mieux l'expression grecque, un baptistère qui contient environ vingt mille muids. C'est là qu'au sortir des bains chauds, l'on se rend par des passages ouverts dans le mur en forme de voûtes ; au milieu de ce réservoir s'élèvent, non pas des pilastres, mais des colonnes que les plus habiles architectes appellent la pourpre des édifices. Six tuyaux, dirigés extérieurement autour de la piscine, amènent des torrens d'eau du sommet de la montagne ; ils sont terminés chacun par une tête de lion si bien exécutée, que les personnes qui entrent sans être prévenues croient effectivement voir des dents prêtes à les dévorer, des yeux étincelans de fureur, et une crinière qui se hérisse. Si les gens de la maison ou du dehors environnent le maître, comme le bruit des eaux dans leur chute empêche de s'entendre réciproquement, on se parle à l'oreille, et les conversations ainsi gênées par une cause extérieure, offrent un air mystérieux qui devient risible. En sortant de là, on trouve devant soi l'appartement des femmes ; le garde-manger est contigu à cette pièce, et n'est séparé que par une cloison du lieu où l'on fait la toile. De dessous le portique, soutenu moins par de pompeuses colonnes que par de simples piliers ronds, on découvre un lac du côté du levant. Près du vestibule, s'ouvre une longue allée couverte, qui n'est interrompue par aucun mur transversal ; cette allée n'offrant aucun point de vue, il me semble qu'on peut l'appeler, sinon hippodrome, au moins une galerie fermée. Elle se rétrécit quelque peu à son extrémité, et forme une salle d'une admirable fraîcheur.

Digitized by Google

La troupe babillarde des clientes et des nourrices se hâte, lorsque les miens et moi nous avons gagné la chambre à coucher, de venir s'y reposer sur des sièges placés exprès. De cette galerie, on passe dans l'appartement d'hiver ; là, un feu quelquefois très grand, charge de suie la voûte de la cheminée. Mais à quoi bon tous ces détails, puisque je ne t'invite pas à venir te chauffer ! Il vaut beaucoup mieux te parler de choses relatives à toi et à la saison.

» De l'appartement d'hiver on passe dans une petite salle à manger, d'où l'on découvre presque tout le lac ; on peut aussi, depuis ce lac, apercevoir la salle. Elle offre un lit pour se mettre à table, et un très beau buffet. Au-dessus de ce bâtiment, est une plate-forme à laquelle on monte du portique par un escalier large et commode ; on y peut jouir tout à la fois des plaisirs de la table et d'une vue délicieuse. Si l'on t'apporte de l'eau de cette fontaine renommée pour sa fraîcheur, tu verras soudain, quand elle sera versée dans les vases, se former des taches de neige et des parcelles nébuleuses ; une gelée subite obscurcira l'éclat des verres, comme ferait de la graisse. La liqueur répond aux coupes qui la contiennent, et les bords glacés de celles-ci rebuteraient, je ne dis pas ceux qui ne boivent point, mais encore les personnes les plus altérées. De là, tu verras les pêcheurs faire avancer leur nacelle en plein lac, jeter leurs filets que des morceaux de liège retiennent arrêtés, ou bien, après avoir placé des signes de distance en distance, lancer à l'eau leurs lignes armées d'hameçons, ou enfin tendre des pièges aux truites avides, qui viendront la nuit se jeter dans ces embûches fraternelles; quel terme plus propre en effet puis-je employer ici, pour dire qu'un poisson est trompé par un poisson !

» Le repas fini, tu seras reçu dans un appartement que sa fraîcheur rend très agréable en été. Comme il est exposé au seul aquilon, il laisse entrer le jour sans être incommodé du soleil; auprès est une autre petite pièce, dans laquelle les valets, toujours assoupis, trouvent plus souvent place pour sommeiller que pour dormir. Qu'il est doux ici d'entendre, vers

Digitized by Google

midi, le bruit des cigales ; sur le soir, le coassement des grenouilles ; dans le plus profond silence de la nuit, le chant des cygnes, des oies et des coqs, puis les cris des corbeaux, saluant trois fois le flambeau pompeux de la naissante aurore, et, au point du jour, la voix de Philomèle cachée sous le feuillage, les gazouillements de Progné sur les branches touffues ! A ce concert viennent se mêler encore les sons rustiques de la flûte à sept trous, avec laquelle les vigilans Tityres de nos montagnes se disputent le prix du chant durant la nuit, au milieu des troupeaux qui font retentir leurs sonnettes en beuglant dans la prairie ; ces voix, ces sons divers, favoriseront encore plus ton sommeil.

» En sortant du portique, si l'on descend sur la verte pelouse, jusques au bord du lac, on trouve, à peu de distance, un bois ouvert à tout le monde ; deux larges tilleuls, dont les branches sont unies, quoique leurs troncs soient séparés, forment un ombrage sous l'épaisseur duquel je joue quelquefois à la balle avec mon Ecdicius, lorsqu'il m'honore de sa présence. Ce plaisir dure jusqu'à ce que l'ombre ne s'étende pas au delà de leurs rameaux ; alors ils nous prêtent encore un abri contre les rayons du soleil, et là nous jouons aux dés pour nous remettre de notre fatigue.

» Mais comme, après avoir achevé la description du bâtiment, je te dois celle du lac, écoute ce qui reste. Il dirige son cours vers l'est ; lorsque les vents soufflent et font enfler ses eaux, il mouille le pied de l'édifice qui est sur le rivage. L'endroit vers lequel il prend sa source présente un sol marécageux, rempli de précipices et tout-à-fait inaccessible ; il s'y amasse une quantité de limon, que l'eau rend extrêmement gras ; de tous côtés jaillissent des sources d'eau froide, et les bords sont tout couverts d'algues. Cependant, de petites barques sillonnent au loin la surface mobile du lac, alors que l'onde est tranquille ; mais, s'il s'élève un tourbillon du côté du midi, les flots s'enflent alors d'une manière prodigieuse, et, jetée avec fracas au-dessus de la cime des arbres qui bordent le rivage, l'eau retombe sur eux en forme de pluie. Le lac, sui-

Digitized by Google

vant les mesures appelées nautiques, a dix-sept stades de long. Il reçoit un fleuve (1) dont les eaux, brisées contre les rochers, paraissent toutes blanches d'écume, et se perdent un peu au-dessous de l'endroit où les écueils semblent vouloir s'opposer à son passage. Cette rivière coule encore au delà du lac, soit qu'elle le traverse sans mêler ses eaux avec les siennes, soit qu'elle les y mêle; forcée de s'échapper par de petits couloirs souterrains, elle ne perd, dans ce passage, que les poissons qui ont suivi son cours; ceux-ci, repoussés par une eau plus tranquille, y croissent promptement, et la blancheur de leur ventre fait ressortir la rougeur de leur chair; ainsi, ne pouvant quitter le lac, ils trouvent dans leur corpulence même une sorte de prison vivante et portative.

» A droite, le lac va serpentant; les bords en sont coupés, et tout couverts de bois; le rivage du côté gauche est uni, découvert et tapissé d'herbes. Vers le sud-ouest, les arbres, dont le feuillage s'étend jusque sur l'eau, en font paraître la surface entièrement verte; car si les eaux communiquent au sable leur couleur, elles reçoivent également la couleur des rameaux qu'elles réfléchissent. Du côté de l'orient, une autre couronne d'arbres colore aussi les flots d'une teinte verdâtre. Au nord, les eaux conservent leur aspect naturel; vers l'ouest, les bords sont remplis d'arbrisseaux de toute espèce, courbés souvent par le passage des barques. Tout auprès fléchissent des touffes de joncs, et sur les flots nagent les plantes grasses du marais; les saules verts ont toujours là des eaux douces pour entretenir leur amertume. Au milieu du lac se trouve une petite île, où s'élèvent, sur de grosses pierres naturellement amoncelées, des bouts de rames qui servent de borne à de nombreuses courses navales; c'est là que les bateliers viennent faire de joyeux naufrages. Nos aïeux avaient coutume d'imiter en cet endroit les naumachies que la superstition troyenne avait établies à Drepano.

(1) Terme impropre dont nous fixons le sens plus loin.

Digitized by Google

» Pour ce qui concerne la campagne, quoique je ne me sois pas engagé à te la décrire, elle est couverte de bois dispersés çà et là ; elle a des prairies émaillées de fleurs, des pâturages où abondent les troupeaux, des bergers riches de leurs épargnes. Mais je ne te retiens plus, car si je ne mettais fin à ma lettre, je craindrais que l'automne ne te trouvât encore occupé à la lire. Par conséquent, hâte-toi de venir, et tu me ménageras ainsi le moyen de t'en retourner plus tard. Pardonne-moi, si ma lettre trop minutieuse a dépassé les justes bornes, jalouse qu'elle était de n'épargner aucun détail ; toutefois, dans la crainte de t'ennuyer, je n'ai pas voulu tout dire. Un bon juge et un lecteur ingénieux appelleront grande, non pas la page qui décrit une campagne spacieuse, mais cette campagne elle-même. Adieu. »

Digitized by Google

CHAPITRE III

Caractères distinctifs du lac d'Avitacum.

Comme on vient de le voir, les propriétés de Sidoine, à Avitacum, étaient composées de la villa proprement dite et du lac dont les flots baignaient les murs de l'édifice.

De la villa, nous ne dirons rien présentement. On ne trouve nulle part aucun vestige apparent de construction. Force nous est donc de nous rabattre sur la topographie des lieux. A travers les périphrases de la description lyrique du poète, on peut saisir les reliefs généraux du site, les caractères qui lui impriment un cachet spécial, en un mot, son « signalement » :

1° Le lac a une rivière qui l'alimente ;

2° Les eaux de cette rivière se brisent, dans leur cours, contre les roches, en grondant et en écumant ;

3° Le courant du lac se produit à l'Est ;

4° Le trop-plein s'épanche par des fissures souterraines ;

5° Un îlot émerge du sein des ondes ;

6° Les rives sont, à droite, coupées et sinueuses ; à gauche, unies, découvertes et tapissées d'herbes ;

7° Le réservoir a dix-sept stades nautiques de longueur ;

8° Au couchant, la vue est fermée par une montagne de terre, du pied de laquelle semble sortir une double rangée de monticules encadrant la vallée où repose le lac. Les monticules vont en s'étageant et sont distants les uns des autres de quatre arpents ;

9° Enfin la contrée qui sert d'écrin à Avitacum est couverte de bouquets de bois ; elle a des prairies, des pâturages où abondent les troupeaux et au sein desquels les bergers, « Tityres des montagnes, se disputent le prix du chant. »

Digitized by Google

Nous négligeons à dessein un certain nombre de traits relevés par Sidoine. Ils sont de très minime importance. Le temps a pu et même a dû les modifier et les faire disparaître. Il est évident, par exemple, que les arbrisseaux dont le feuillage donnait aux eaux une teinte verdâtre, ne sont plus. Nous devons nous en tenir aux grandes lignes, à ces formes, à ces accidents contre lesquels les siècles sont impuissants.

Quelques termes exigent une explication.

Le lac, est-il dit, se renouvelle au moyen d'une rivière. Pour désigner celle-ci, Sidoine se sert du terme *Fluvius*. Etait-ce réellement un fleuve, au sens vulgaire du mot? Ne faut-il pas voir plutôt ici une de ces exagérations familières à l'écrivain? Cette dernière hypothèse est seule admissible. En effet, dans tout bassin il doit exister une relation mathématique entre l'apport et le débit. Or, à Avitacum, le lac s'écoule par des infiltrations souterraines, assez étroites pour refuser passage aux poissons. Un tel mode de dégagement ne peut donner issue qu'à un volume d'eau restreint. Dans ces conditions, s'il s'agissait d'un fleuve, il y aurait rupture d'équilibre; la masse liquide, jetée à chaque instant dans la vallée, ne trouvant pas à s'écouler proportionnellement à sa valeur de précipitation, ne tarderait pas à s'élever au-dessus des rives.

Fluvius doit donc se traduire par rivière, et encore faut-il entendre, par ce nom, un cours d'eau assez faible, une sorte de torrent continu, suffisant pour réparer les pertes causées par l'évaporation et l'écoulement à travers les couches du terrain.

Le lac a dix-sept stades nautiques. Quelle est la signification précise de cette expression?

D'après les géographes les plus autorisés le stade nautique valait 166^{m} 84. Dix-sept stades donnent 2836^{m} 28. On sait que les anciens, peu versés dans l'art de la navigation et pourvus, en outre, d'embarcations fort élémentaires, redoutaient avec raison la haute mer. D'ordinaire, ils cotoyaient le rivage. Ils furent dès lors portés, dans l'appréciation des dis-

Digitized by Google

tances nautiques, à placer leurs points de repère sur le littoral. Il résulte de ce fait, dont on ne saurait trop tenir compte si l'on veut se reconnaître dans l'évaluation des mesures romaines, que, d'un lieu maritime à un autre, c'est la ligne esquissée par le contour des côtes qui doit servir de base au calcul. Le lac d'Avitacum avait donc un côté de deux kilomètres et demi d'étendue si la pièce d'eau se développait en longueur, ou cette même mesure appliquée à la moitié de la ligne courbe, dans le cas où le bassin décrivait une figure ronde ou ovale.

Au couchant s'élève une montagne que Sidoine qualifie de terreuse, *mons terrenus*. A notre avis, ce terme n'a pas été employé sans idée préconçue. La science géologique était très confuse au v^e^ siècle, ses données étaient fausses et d'une puérilité quelque peu ridicule. En l'absence de toute expression capable de rendre sa pensée, notre auteur a fait usage de cet adjectif *terrenus,* voulant ainsi spécifier la nature de la roche. Elle n'est point de formation cristalline ; elle est composée de marne ou de calcaire friables, ou, mieux encore, de pouzzolanes et de scories volcaniques.

Les collines sont séparées les unes des autres par un intervalle de quatre arpents. L'arpent, *jugerum,* était l'unité pour les surfaces. Il désignait la portion de terre que deux bœufs attachés à l'araire labouraient dans une journée. C'était, au début, une mesure assez vague, l'espace labouré dépendant et de la force de l'attelage et de la profondeur du sillon ; plus tard, cette mesure devint assez précise. En partant de cette donnée, nous trouvons que l'étendue des cols constitués par le rapprochement des déclivités était à peu près de cent mètres (1).

Notre tracé étant dessiné et nos jalons posés, nous pouvons avancer en toute sécurité.

(1) La mesure agraire, le journal, a un sens étymologique identique à celui d'arpent. Sa valeur, variant légèrement avec les localités, était d'environ 33 ares 65 centiares. Nous avons 115 mètres, total à peu près semblable au nôtre.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Avitacum était-il en Auvergne?

Dans les cent quarante-huit lettres et les vingt-trois pièces de vers que nous possédons de Sidoine Apollinaire, nous ne trouvons aucune indication qui puisse fournir une réponse formelle à cette question. Le poète exalte souvent l'Arvernie; il la dépeint en termes qui sont dans toutes les mémoires et que toutes les générations ont fidèlement répétés; il se complaît dans son éloge et se garde d'échapper aucune occasion de la glorifier.

De la région où se dissimulait sa délicieuse retraite, il n'en parle point. Elle était connue de ses amis. A l'encontre de nos contemporains, Sidoine, peu soucieux de la postérité, ne se croyait sans doute pas obligé de satisfaire la curiosité des âges futurs. L'affection des siens connaissait le chemin de sa villa. Cela lui suffisait.

Si, un jour, il entreprend la description de sa demeure, c'est, dans son amour de ciseleur littéraire, pour imiter Pline, son modèle.

Il ne songeait ni aux biographes, ni aux archéologues (1).

A l'exemple de Sidoine, la tradition écrite est restée muette durant près de dix siècles. Ce n'est qu'à la fin du XVI^e^ siècle, à cette époque où, sous le souffle d'érudition qui agitait les esprits, on fouillait avec ardeur les vieilles chroniques, que certains historiens, entre autres Fauchet, Papire Masson, Sirmond et Savaron, soulevèrent le problème.

(1) Du moins au moment où il écrivait. Plus tard, sur les instances de ses amis, le poète consentit à revoir ses œuvres et à les corriger; il eut soin de demander la bienveillance des lecteurs pour des pages écrites rapidement, disait-il, et échappées au feu de la jeunesse.

Digitized by Google

On a rendu ce témoignage aux historiens de cette époque, qu'ils furent consciencieux dans leurs investigations et qu'ils se firent les échos sincères des traditions, lorsque les questions brûlantes, politiques ou religieuses, qui tourmentaient les intelligences, n'étaient pas en jeu.

Or, tous s'accordent à placer Avitacum en Auvergne. Un seul fait exception, Joseph de l'Escale. Ainsi que nous le verrons plus tard, cet auteur, qui met Avitacum sur les bords du lac de Genève, est, dans le cas présent, moins historien que commentateur. Il n'écoute point l'opinion dont il dédaigne les appréciations hâtives, et base son hypothèse sur des interprétations fausses du texte sidonien.

A la suite des premiers annalistes, tous les écrivains, depuis trois siècles, désignent l'Auvergne comme ayant abrité la *mansion* des Avitus. S'ils diffèrent sur le lieu précis de l'emplacement, ils sont unanimes à indiquer la même contrée.

Au point de vue de la critique, que faut-il penser de ce silence dix fois séculaire de l'histoire ? Ce long mutisme suffit-il pour infirmer les conclusions modernes ?

Nombreuses sont les vérités historiques qui, durant le moyen âge, ont dormi d'un sommeil profond au sein des commotions sociales. Conservées néanmoins avec une fidélité d'autant plus grande, qu'en ces temps la mémoire, en l'absence de l'imprimerie, était d'une ténacité remarquable, elles se sont réveillées sous la plume des écrivains de la Renaissance.

L'essentiel est de recueillir le témoignage du premier historien qui a parlé. Or, il est acquis que ce premier historien, qui rédigeait ses annales à Paris, n'était mu par aucun sentiment d'amour-propre local et qu'il n'écrivait point sous l'empire de théories préconçues, fruits de déductions plus ou moins logiques. Il se faisait donc l'interprète d'une tradition qui couvait, vivace, sous l'épaisse couche des siècles.

Remarquons que nulle autre province que l'Auvergne ne se prévaut d'un semblable honneur. Ni Lyon, patrie de

Digitized by Google

Sidoine, ni Genève, qui vit dans son sein un au moins des membres de la famille des Apollinaires, ni les cités de Narbonne et de Nîmes, résidence des amis d'Avitus, n'ont jamais réclamé pour leur voisinage la gloire d'avoir été l'asile du poète gallo-romain. L'Auvergne seule a un droit de possession.

Plusieurs observations viennent appuyer cette conclusion. Bornons-nous aux suivantes :

Sidoine avait épousé la fille de l'empereur Avitus, Papianilla, qui lui avait apporté en dot le *Dominium* d'Avitacum. N'est-il pas probable que la colonie, apport dotal de l'épouse, se trouvait en Auvergne, pays d'origine et d'habitation des Avitus ?

Avitacum fut toujours cher à Papianilla. Celle-ci s'y attardait en hiver et, dès que le printemps avait adouci la température, elle y revenait avec joie. Pourquoi cet attachement pour une demeure austère, éloignée de la cité, perdue au fond d'une vallée, sinon parce que cette terre parlait à son cœur le langage de la patrie, redisait le nom d'un père aimé et évoquait à son esprit le souvenir de tous les siens ?

Les anciens n'attachaient leur nom, généralement, qu'à une seule de leurs propriétés, la plus belle et la plus importante. Ne serait-il pas étrange qu'Avitus eût décoré de son titre de famille une villa située loin de cette Arvernie où s'étaient illustrés ses ancêtres et à laquelle il se faisait un titre d'honneur d'appartenir ?

Avitus voulait avoir à ses côtés son gendre, dans le but de s'appuyer sur son crédit, sur l'éclat de sa naissance, sur le retentissement de sa renommée grandissante, pour réaliser ses rêves d'ambition. Entre plusieurs demeures, aurait-il fait choix de celle qui éloignait Sidoine de la capitale arverne et le privait d'un auxiliaire précieux ?

Relevons un indice qui a passé inaperçu. A la fin de sa description, Sidoine raconte que, sur les eaux de son lac, les habitants se plaisaient à imiter les naumachies instituées à Drépane, en Sicile. On sait que ces jeux funèbres

Digitized by Google

furent établis par les Troyens en l'honneur d'Anchise, père d'Enée..

Or, les Arvernes se vantaient de descendre des Troyens. Lucain mentionne cette prétention dans le passage qui suit :

> Arvernique ausi Latio se fingere fratres
> Sanguine ab Iliaco populi.....
>
> (*Pharsale I*, v. 427.)

Sidoine lui-même la rappelle dans la lettre septième du VII[e] livre :

« Arvernorum, proh dolor! servitus qui, si prisca repetantur tempora, audebant se quondam fratres Latio dicere et sanguine ab Iliaco populos computare (1). »

Et ailleurs, dans le *Panégyrique d'Avitus :*

« Est mihi, quæ Latio se sanguine tollit alumnum, tellus clara viris..... (2). »

Ces jeux troyens, sur le lac d'Avitacum, n'indiquent-ils pas suffisamment que nous sommes en plein pays arverne?

Il ne sera plus permis d'en douter, lorsqu'à la tradition viendra s'ajouter l'attestation de la topographie. En effet, s'il est en Auvergne un lac correspondant en tous points à

(1) L'esclavage des Arvernes, ô douleur!... Si je fouille dans le passé, j'y trouve qu'ils osèrent se dire jadis les frères des antiques habitants du Latium, et reporter leur origine au sang troyen.

(2) Il est un pays, — le mien — qui s'enorgueillit d'être issu du sang latin, pays fertile en grands hommes.....

Le temps a eu quelque peine à détruire cette légende. L'auteur anonyme de la Vie de saint Cassius, martyr sous Valérien, vers 264, assure naïvement qu'en ce temps-là Clermont portait le nom de Pergame, parce que, longtemps avant le Christ, les Troyens avaient bâti cette ville : *Quia ante incarnationem Christi Trojani civitatem illam condiderunt.* (Adolphe Michel. *L'Auvergne et le Velay.*)

Fléchier nous apprend, dans ses *Mémoires des Grands Jours d'Auvergne*, qu'à la séance d'ouverture, M. le président de Novion, expliquant les desseins du Roi, « harangua avec beaucoup de gravité et témoigna qu'il était bien à déplorer que les gentilshommes d'Auvergne, qui sont issus du sang des *Troyens* et des Romains, eussent dégénéré de l'ancienne vertu de leurs ancêtres. » (Edition Gonod, 1844, p. 46.)

Digitized by Google

la description de Sidoine, et si, à cette première et décisive démonstration, vient s'ajouter le témoignage d'un enseignement généralement accepté, il sera permis, en bonne logique, d'affirmer que là était Avitacum.

Digitized by Google

CHAPITRE V

Le lac de Genève. Hypothèse de Joseph de l'Escale.

Nous devons suspendre un instant notre marche pour examiner la thèse soutenue, au XVI[e] siècle, par Joseph de l'Escale (1).

Cet auteur, connu par la hardiesse de ses doctrines, avance que la demeure de Sidoine s'élevait sur les bords du lac Léman. Les arguments par lesquels il étaye son opinion, sont d'une faiblesse palpable ; aussi la critique n'a-t-elle prêté que l'attention d'une heure à cette nouvelle assertion d'un maître en paradoxes.

Sans doute, rien ne s'opposait à ce que les Avitus et les Apollinaires eussent des domaines hors des Gaules. Il est même probable que ces deux illustres familles, dont la renommée éclatait au loin, possédaient, au delà des territoires de Clermont et de Lyon, leurs berceaux respectifs, de nombreuses propriétés.

De cette supposition, que peut-on conclure de rigoureux, relativement à Avitacum? Tout au plus pourrait-on dire, à la décharge de Joseph de l'Escale, que son affirmation ne répugne point à la vraisemblance historique; quant à en extraire une preuve positive, l'auteur du *Thesaurus temporum* y a seul songé.

Ce premier argument n'était guère de nature à satisfaire l'esprit de notre célèbre philologue. Aussi se hâte-t-il d'en présenter plusieurs autres destinés, selon lui, à vaincre toute hésitation (2).

(1) C'est par erreur que M. Bouillet écrit : Joseph de l'Escole. Joseph de l'Escale, ou della Scala, est le même que J. Scaliger, polyglotte éminent, l'hôte de Marguerite de Valois, au château d'Usson.

(2) Reproduits par M. Micolon de Blanval : *Dissertation inédite sur l'emplacement d'Avitacum.* Bibliothèque de Clermont.

Digitized by Google

Résumons-les.

1° « Sidoine dit que les truites saumonées perdent leur » rougeur lorsqu'elles entrent dans le lac et deviennent » blanches.

» C'est ce qui arrive aux truites de l'Arve, lesquelles » deviennent blanches, lorsque le Rhône, dans lequel l'Arve » se décharge, les entraîne dans le lac de Genève. »

2° « Sidoine dit qu'à Avitac, la glace alpine fondait au » moment où il en faisait la description.

» Or, Genève est au pied des Alpes. »

3° « Sidoine se sert du mot *mer* pour désigner son lac. »

Il est facile de répondre.

Qu'entend Sidoine par le terme *salares,* poissons?

Ce mot désigne d'une façon générale les salmonidés, et plus spécialement la truite dite saumonée. Quelques auteurs anciens appellent de ce nom tous les poissons à chair rouge, telles que certaines variétés du cyprin, la carpe rosée, par exemple.

Dans son poème de la *Moselle,* Ausone parle de ce poisson, v. 87 et 129-130.

> Purpureisque *salar* stellatus tergora guttis.
> Qui necdum salmo, nec jam salar, ambiguusque
> Amborum medio Fario intercepte sub ævo.

Sidoine veut-il faire allusion au cyprin? On sait que la carpe rosée se trouve ailleurs qu'au Léman. On la rencontre dans les lacs d'Auvergne.

S'agit-il de la truite saumonée (1)? Ce poisson est loin d'être une spécialité de la Suisse.

« C'est en Auvergne, écrit M. Franck Chauvassaignes, que se pêchent les plus belles, les plus délicates espèces de truites; c'est dans quelques-uns de nos cours d'eau que se trouve la véritable truite saumonée, celle qui n'a pas besoin d'aller

(1) Les mots d'Ausone *purpureis guttis* semblent fixer le sens de *salar* et montrer qu'il s'agit non des carpes mais des truites.

Digitized by Google

à la mer pour conquérir ses inestimables qualités et dont les caractères sont restés sur quelques sujets complètement purs de tout mélange (1). »

Quant au phénomène de la blancheur succédant aux teintes rosées de la chair, il est des plus ordinaires.

Joseph de l'Escale aurait été moins ému s'il avait lu avec soin le texte de Sidoine. La phrase latine dit que le *ventre* des poissons blanchit, à la suite du séjour prolongé dans les eaux du lac, *qui repulsi in gurgitem pigriorem, carnes rubras albis abdominibus extendunt.* Ce fait, ainsi ramené à ses justes proportions, se produit partout où la truite séjourne dans une eau dormante, à température douce.

Le qualificatif *alpina,* dans la phrase *glacies alpina deletur,* est un terme général appliqué à toutes les montagnes. Sidoine était trop poète pour éviter l'emploi de cette forme de langage. Que de fois, les touristes, écrivant leurs impressions à la suite d'un voyage en Auvergne, ont parlé de nos hauteurs « alpestres! » L'expression *glacies alpina* équivaut à celles-ci : chaleur tropicale, froid sibérien, nuit orientale, crépuscule boréal. Il n'est pas dit : *glacies Alpium,* mais *glacies alpina,* construction vague, éloignée de toute indication précise. C'est la figure appelée, en rhétorique, synecdoque. Notons, en outre, que les auteurs anciens, contemporains de Sidoine ou voisins de son siècle, Servius, Isidore de Séville, etc., appellent Alpes toutes les montagnes un peu élevées. Au VI^e^ siècle, Fortunat, faisant l'éloge de Grégoire de Tours, s'écrie que cet évêque est venu des Alpes d'Auvergne : *Turonensis apex,* ALPIBUS *arvernis veniens.*

Sidoine ne compare nulle part, son lac à la mer. En vérité, il se sert bien deux fois du déterminatif *pelagus* (lettre II^e^), et une fois du mot *æquora* (chant XVIII^e^), mais ces termes, pour leur pleine intelligibilité, ne doivent pas être isolés

(1) Le repeuplement des eaux, page 16.

Digitized by Google

du contexte. Voici un des passages invoqués. Dans le chant XVIII^e^, nous lisons :

> Lucrinum dives stagnum Campania nollet
> Æquora si nostri cerneret illa lacus.

La riche Campagnie dédaignerait son Lucrin, si elle voyait l'étendue de mon lac.

Æquora ne saurait avoir ici la signification de *mer*. Nous nous trouvons en présence d'une période redondante, sans indication nette. C'est un poète qui parle et qui, dans son élan lyrique, va chercher des rapports de comparaison sur une des terres de la poésie classique, se souciant peu d'une exactitude que l'art du rhéteur ne réclame pas.

En ce qui concerne le mot *pelagus*, dont le sens obvie est mer, on peut faire remarquer que l'idée fort restreinte que Sidoine attache à ce substantif, ressort avec clarté des phrases où il est enchâssé.

Hinc jam spectabis, ut promoveat alnum piscator in pelagus...

De là, tu verras les pêcheurs faire avancer leur nacelle en plein lac...

Attamen pelagi mobilis campus cymbulis late secatur pervagabilibus, si flabra posuere...

Cependant, de petites barques sillonnent au loin la surface mobile du lac, alors que l'onde est tranquille...

N'est-il pas de toute évidence que le poète a voulu établir un contraste entre la petitesse de l'embarcation et la profondeur de la pièce d'eau. Une mare est océan pour une fourmi. La preuve que telle est bien la pensée de l'auteur, c'est que celui-ci emploie partout le mot *lacus*, et qu'il ne rompt avec ses habitudes que dès qu'il doit parler de la frêle nacelle des pêcheurs. Sa voix s'enfle alors et sa plume cherche une de ces antithèses chères aux écrivains subtils. D'ailleurs, Sidoine nous a donné les mesures de cette prétendue mer. Un lac de dix-sept stades n'est en réalité qu'un grand étang.

Il serait puéril de vouloir établir un parallélisme quelconque entre le lac d'Avitacum et celui de Genève.

Digitized by Google

A Avitacum, le courant se prononce de l'ouest à l'est; au Léman, c'est le contraire, le courant se produit de l'est à l'ouest.

A la rigueur, nous pourrions nous en tenir là. Une opposition de cette importance est décisive; elle rend inintelligible la plus grande partie de la Lettre sidonienne, dont les détails n'ont plus aucune portée précise.

Le lac d'Avitacum n'a pour tributaire qu'une seule rivière. Or, le Léman reçoit vingt-six cours d'eau, et parmi ceux-ci il en est d'importants. Ce sont, entre autres : la Versosy, la Promontouse, l'Aubonne, la Veveyse, la Dranse et le Rhône.

La rivière de Sidoine se jette dans le lac, en grondant et en écumant à travers les rochers. Au Léman, le Rhône, qui est la grande artère du lac suisse, coule sans autre précipitation que celle qui est inhérente à un fleuve, à travers une plaine d'alluvion de vingt-deux kilomètres. Son cours est si lent, que les eaux sont repoussées par les bancs de sable et qu'elles ont dû se fractionner en rameaux pour arriver au lac. Les géologues ont calculé que cette vaste étendue de dépôts sablonneux s'arrêtait, au v^e^ siècle, à Port-Valais. Néanmoins, le Rhône, avant d'atteindre cette station, a encore une vallée de seize kilomètres à parcourir et, sur ce terrain plat, dont l'inclinaison est de 7 m. 40 par kilomètre, il n'a l'occasion ni de se briser contre les blocs de pierres, ni de se répandre en bouillons écumeux.

Sidoine décrit minutieusement les rives de son lac. A droite, elles sont découpées ; à gauche, elles s'inclinent en pentes régulières ; à l'ouest, des arbrisseaux, des joncs et des plantes grasses occupent le rivage ; à l'est, des arbustes se déploient en rideaux verts. Quelle signification ont ces traits quand on les applique au littoral genevois? Ils n'ont aucun sens. Ce n'est pas à l'embouchure du Rhône que croissent les roseaux et que les plantes grasses étalent leurs corolles jaunes ou blanches. Pour se développer et fleurir, de telles plantes exigent d'ordinaire un niveau constant de la masse liquide,

Digitized by Google

elles ne s'accommoderaient point des perturbations incessantes qui agitent la surface du Léman.

Et cette montagne de terre qui ferme l'horizon d'Avitacum, au couchant, et de laquelle semble sortir une double série de collines, inférieures les unes aux autres. Est-ce par ces expressions adoucies que Sidoine, au mépris formel de la topographie, caractériserait les Alpes? D'ailleurs, le mouvement des montagnes, dans cette région, serait opposé au relief de son tableau.

Le Léman ne s'échappe point par des fissures souterraines. Sans doute, à sa sortie du lac, et près du village de Coupy, le Rhône s'engageait, avant de récents travaux de canalisation, sous une légère arche de roches éboulées et les géographes avaient donné à cet incident de sa course, le nom assez pompeux de Perte du Rhône, mais le fleuve coulait à pleines vagues, sous son abri. A Avitacum, les couloirs sont si étroits que les poissons, ne pouvant s'y engager, sont rejetés dans le réservoir.

Enfin, on a quelques difficultés à faire concorder nos dix-sept stades nautiques (2836^{m}28) avec les soixante-dix kilomètres que mesure le diamètre de l'immense demi-cercle dessiné par le Léman.

Au temps où florissaient les Avitus et les Apollinaires, le principal lac de la région helvète était connu sous sa dénomination actuelle; les ouvrages anciens désignaient le fleuve qui le traverse sous son appellation moderne (Rhodanus). Il est assez surprenant que Sidoine, toujours en quête de souvenirs poétiques et de réminiscences classiques, n'ait jamais mentionné ces deux noms qui, à tant de titres, étaient gravés dans l'Histoire. Lui qui dépeint avec des flots d'hémistiches sonores l'Auvergne, la Lyonnaise, la Narbonnaise, etc., ne consacrerait même pas un distique à ces gigantesques vertèbres de la dorsale européenne, à ces Alpes aux pieds desquelles chantait sa muse ! Il fait appel aux couleurs les plus vives de sa palette, et il ne trouve subitement sous son pinceau que des tons timides. D'habitude, il exagère; et, pour décrire

Digitized by Google

les splendeurs de sa campagne, il amoindrirait la vérité ! Il parle des flots agités par le vent du midi et retombant en rosée sur les arbustes de la grève, et il laisserait dans une ombre par trop discrète et ces tempêtes terribles qui désolent le Léman, ces énormes courants de houle contre lesquels ont de la peine à lutter les bateaux à vapeur, ces « seiches » régulières dont la science a longtemps ignoré les causes mystérieuses, et qu'elle croit, aujourd'hui, avoir expliquées (1).

Non, le lac qui faisait le charme de la villa gallo-romaine n'était pas un de ces vastes amas d'eau auxquels les géographes donnent le nom, rigoureusement scientifique, de lac. Quand on se pénètre du texte latin, on voit que Sidoine avait devant lui une de ces belles nappes limpides que notre Auvergne offre aux regards de l'étranger, soit dans des vasques de granit ou de trachyte, soit dans un lit de bruyères, frangé de mélèzes et d'épicéas, et sur lesquelles, malgré un horizon aux lignes un peu heurtées, règne une infinie sérénité.

(1) « Les seiches sont des gonflements subits de l'eau, ayant parfois un et même plus de deux mètres de hauteur. Les seiches sont des « vagues de balancement » produites par une rupture de l'état d'équilibre dans la pression atmosphérique et se succédant avec régularité. » (Elisée Reclus, *Géographie universelle*, t. III, p. 46.)

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Aubière et le lac de Sarlièves.

C'est en Auvergne qu'il nous faut rechercher l'emplacement d'Avitacum.

Sept villes se disputaient le berceau d'Homère ; trois localités revendiquent pour elles le séjour de Sidoine Apollinaire : Aubière, le Chambon et Aydat.

Examinons le bien-fondé de leurs prétentions.

Le comte de Caylus, archéologue du siècle dernier, mentionne une opinion à laquelle il semble souscrire :

« D'aucuns affirment, ce sont ses paroles, que la maison de Sidoine était située à Tey, à deux lieues de Gergovia (1). »

M. de Caylus connaissait peu notre pays, et si, d'aventure, il avait entendu parler du problème qui nous occupe à cette heure, il n'en avait guère étudié la solution.

Reconnaître, en effet, le lac de Sidoine dans l'étang que M. Chauvassaignes a morcelé en réservoirs, à l'usage de son établissement de pisciculture, c'est se perdre dans les caprices de l'imagination.

Le P. Dominique de Jésus (2), à son tour, aperçoit la villa gallo-romaine à Ayat. Sidoine faisait écho, sur sa lyre, à la mélopée que murmurent entre leurs rives de granit les ondes de la Sioule. Il est évident que, trompé par l'assonnance, le P. Dominique a pris Ayat pour Aydat.

Le site qu'a illustré la naissance du général Désaix ne répond d'aucune façon aux détails de la description latine.

(1) Bouillet, *Tablettes historiques.*

(2) Géraud Vigier, carme déchaux, naquit à Aurillac, vers la fin du XVII^e^ ou au commencement du XVIII^e^ siècle. Il fut surtout connu sous le nom de Père Dominique de Jésus. Ses travaux historiques lui firent un certain renom.

Digitized by Google

Non loin de Clermont, au pied de la colline de Gergovie, à l'est, on voyait encore, au commencement du XVII^e^ siècle, un vaste amas d'eau connu sous le nom de *palus* ou marais de Sarlièves. Ce marais s'étendait du nord au sud. A en juger par l'inspection des lieux et un ancien plan conservé aux Archives départementales, il dessinait, en s'incurvant légèrement au milieu, un parallélogramme de près de 4 kilomètres de longueur sur 1,500 mètres de largeur. Vers le nord-ouest, il se dirigeait du côté d'Aubière, laissant toutefois une distance assez considérable entre sa pointe extrême et ce bourg. En été, sous le rayonnement ardent du soleil et la réverbération des calcaires et des sables de la Limagne, les eaux se retiraient vers la dépression centrale, et les rives, se rétrécissant, abandonnaient un sol mouvant d'où surgissaient de nombreux bouquets de roseaux et de joncs et que sillonnaient de longues bandes de cloaques fétides.

L'atmosphère ne tardait pas à s'imprégner d'exhalaisons morbides, et les fièvres paludéennes ravageaient régulièrement la contrée. L'histoire locale a conservé le souvenir de la peste de Cournon et de la taxe imposée sur les habitants par Henri III, en 1582, « pour l'acquittement des dettes faites par les consuls pendant cette maladie qui dura deux ans. »

Le lac fut desséché, dans la première partie du XVII^e^ siècle, par Octavio II de Strada (1).

Le marais de Sarlièves remonte-t-il à une haute antiquité ?

Les géologues estiment qu'il était un reste de l'immense lac au fond duquel se formaient, à l'époque tertiaire, les terrains de la Limagne. Peu à peu, par suite de l'exhaussement du sol et de l'encaissement de l'Allier dans un lit régulier, les eaux se retirèrent, laissant à nu les plissements du sol les plus élevés et séjournant encore dans les parties les plus basses. Les terres de Sarlièves se trouvant inférieures aux zones circonvoisines, il se créa, en cet endroit, une sorte

(1) Comte de Dienne, *Revue d'Auvergne*, année 1886.

Digitized by Google

de bras de fleuve qui, primitivement, était en communication avec l'Allier et qui, dans le cours des siècles quaternaires, se détacha de l'artère et se transforma en stagnation.

D'autres écrivains, précédés de Siméony (1), pensent que le lac de Sarlièves est d'origine plus récente. La raison qu'ils en donnent est assez curieuse. Ils la trouvent dans une difficulté soulevée par une question historique. On s'accorde à placer sur le plateau de Gergovia le célèbre oppidum attaqué par César et défendu par Vercingétorix. Or, dans ses *Commentaires,* le général romain ne parle point de ce lac qui, pourtant, devait avoir une importance capitale dans ses plans stratégiques. Gênés par ce silence, les historiens de César (2) font disparaître l'obstacle en niant l'existence du lac à l'époque gauloise. D'après eux, le marais de Sarlièves daterait du VI^e^ siècle.

Cette discussion entre gens experts n'est pas sans intérêt pour notre sujet. Si le « palus » de Sarlièves est d'origine moderne, Avitacum n'était pas sur ses bords. Malgré l'appoint que cette théorie pourrait fournir à nos chefs de preuves, nous nous rallions aux géologues, convaincu que les accidents de terrain ne sauraient paraître ou disparaître au gré des opinions historiques qui doivent, ce nous semble, s'accommoder des faits et non les commander.

A 1500 mètres des prairies, nées de la disparition du lac, on rencontre, au nord-ouest, le bourg d'Aubière, dont les maisons coquettes se détachent en plaques vives sur le vert soyeux des vignes.

Au dire d'un groupe d'historiens, ce serait là, au seuil de la fertile Limagne, au sein d'une luxuriante végétation, à proximité de la cité d'Auvergne, qu'était assise, au V^e^ siècle, la demeure du gendre de l'empereur Avitus.

En 1579, notre vieil annaliste, Claude Fauchet, écrivait,

(1) *Description de la Limaigne d'Auvergne.*

(2) Mathieu : *Gergovia ; Camp romain de César.* — Voir Delarbre : *Notice sur l'Auvergne.*

Digitized by Google

dans ses *Antiquités gauloises et françaises*, les lignes suivantes (1) : « L'on peut remarquer, en l'une des épistres d'Apollinaris Sidoine, qu'il estoit seigneur, par sa femme, d'une maison champestre, au village prochain de Clermont, assis sur le lac de Sarlieue, alors nommé Abitac, et aujourd'hui peut-être Obier. » Les incidentes « au village prochain — assis sur le lac de Sarlieue — aujourd'hui peut-être Obier » sont les gloses de l'historien, et les assertions qu'elles contiennent, des suppositions gratuites. L'épistre, pour employer les expressions archaïques de Fauchet, dit bien qu'Apollinaris était seigneur d'une maison champestre, mais elle se garde d'insinuer que cette maison était sur les rives du lac Sarlièves. Pour Aubière, il arrive ici subrepticement, sous la forme d'un doute timide.

Dans ses *Annales sur les premiers temps de la Monarchie*, parues vers 1580, Papire Masson s'exprime ainsi (2) : « Si» doine eut pour épouse Papianilla et, à titre d'apport ma» trimonial, une terre à la villa d'Abitac, près du lac appelé » aujourd'hui Sarlièves, qui mesure dix-sept stades. Les ha» bitants pensent que là s'élevait autrefois une ville engloutie » depuis dans les eaux. Du reste, Sidoine, dans sa lettre » au grammairien Domitius, réfute lui-même ce ridicule sen» timent du peuple. »

Nous retrouvons dans ce passage la mention de Sarlièves, mais avec cette particularité que Papire Masson reproduit l'opinion du précédent écrivain sans se réclamer, pour les commentaires, de l'autorité de Sidoine.

Dès les premières années du XVII^e^ siècle, Savaron, l'illustre président de la Sénéchaussée et Siège présidial de Clermont, fit paraître une édition, généralement estimée, des œuvres

(1) Tome I^er^, page 53.

(2) Papianillam Sidonius uxorem habuit et uxorium fundum in Abitaco villa juxta eum locum qui Sarliviæ hodie dicitur in decem et septem stadia procedens, ubi accolæ urbem olim fuisse putant casmate sublatam. Hanc vulgi inertis opinionem Sidonius refellit qui lacum illum elegantissime describit epistola ad Domitium grammaticum. *(Annales in Childerico.)*

Digitized by Google

de Sidoine Apollinaire. Dans les notes dont il accompagna le texte, il ne put éviter d'émettre, à son tour, son avis. Etant donné la réputation de l'auteur des *Origines de Clairmont,* nous devons citer ses paroles :

« Sidoine réfute, écrit-il, la frivole et futile explication que, dans ses « Origines de notre Auvergne, » Gabriel Siméony donne touchant le nom de la villa que les habitants appellent vulgairement Obière. Ce n'est pas de la défaite que Vercingétorix a infligée aux Romains à Obière qu'est venu le nom d'Aubière, mais bien d'Abitac. J'ai pour garants de cette origine et le président Fauchet et Papire Masson, au dire desquels j'adhère pleinement, et ce fait qu'Avitus était Auvergnat et qu'il donna en dot la terre d'Abitac à sa fille Papianilla. Le doute n'est plus permis quand on s'en réfère à l'élégante description du lac d'Abitac, qui s'appelait ainsi parce qu'il était proche d'Abitac, ce dernier nom venant d'Avitus (1). »

Assurément le grave président a beau jeu contre Siméony, dont les fantaisistes étymologies, connues de tous, auront toujours le privilège d'exciter une douce gaieté (2).

(1) Frivolam et futilem proprietatem nominis quam Gabriel Simeonyus in suis Arverniæ nostræ antiquitatibus commentus est de villa quæ ab indigenis vulgò *Obière* vocatur, explodit hoc loco Sidonius. Nam non quod ibi romani à Vercingetorice profligati obiere, *Obiere* nomen sortitum est, sed est ab Abitaco Aubiere deductum. Hujus antiquitatis indices habeo præsidem Fauchetum, Papirum Massonem quorum sententiæ lubens acquiesco, vel ex eo quod imperator Avitus Arvernus erat, et Papianillæ filiæ in dotem duxit Abitacum fundum, præterquam quod omnem dubitationem abstergit, lacus elegans descriptio qui non longe ab Abitaco est ab Avito, Avitacus dictus. (Not. *in Sidonio.* Edition de 1609, p. 105.)

(2) Voici quelques-unes des singulières découvertes philologiques de l'archéologue florentin :

Aubière. — *Obiere Romani*, parce qu'il y eut là sans doute un carnage des Romains.

Romagnat. — *Romani hâc transiere*, les Romains passèrent par là.

Montrognon. — *Mons Romanorum*, montagne des Romains.

Pérignat. — *Periere hâc Romani*, les Romains périrent là.

Cournon. — *Cur non?* Pourquoi n'assiègerais-je pas Gergovia? (Réponse de César à ses lieutenants.)

Gondole. — *Cum dolo*, c'est là que César s'arrêta après avoir traversé l'Allier par ruse.

Clémensat et Ceyrat.— *Clementia Cœsaris*, la clémence de César, etc...

Digitized by Google

Mais comment n'a-t-il pas vu qu'à une explication naïve il répondait par une explication plus naïve encore? S'il était ridicule de rattacher l'origine du nom d'Aubière à la défaite des Romains sous les murs de Gergovia et de faire dériver ce nom du verbe latin *obire*, périr, il était aussi peu sérieux d'en trouver la racine dans *Abitacum*. Siméony avait au moins pour lui l'excuse du jeu de mot qui avait séduit son esprit italien; Savaron, doué d'un esprit très sain et très pratique, ne peut invoquer un semblable motif. En vain, pour donner corps à son raisonnement, écrit-il *Obitacum*, donnant ainsi une légère entorse au texte, il a contre lui toutes les anciennes éditions où, invariablement, nous lisons Avitacum. Son Obitacum n'est qu'une hypothèse gratuite, créée pour les besoins d'une mauvaise cause. Dans la langue d'Oc, à laquelle appartient l'idiome auvergnat, le peuplier blanc s'appelle *Aoubò*, et un lieu planté de cette essence, *Aoubierò* (1). Telle est l'étymologie d'Aubière.

Ce qui a induit en erreur Savaron, c'est l'expression assez vague dont Sidoine se sert dans une de ses lettres. Le poète raconte qu'il fait transporter sa jeune fille malade à sa campagne, située dans les environs de la ville, *in suburbanum* (2). Savaron, donnant à ce terme une signification restreinte, conclut que la villa romaine était aux portes de Clermont, près des faubourgs. Comme il fallait un lac à cette villa, et qu'aux alentours de la cité on ne voyait que celui de Sarlièves, il pensa, l'insinuation de Claude Fauchet aidant, qu'Aubière pouvait bien être l'Avitacum recherché. L'étymologie était un obstacle, l'habile magistrat en fait une à sa façon, et le procès pendant devant le présidial est terminé.

Mais la critique interjette appel. Puisqu'il fallait un lac et que la topographie d'Avitacum n'entrait pas en ligne de compte dans l'affaire, Savaron aurait pu faire un choix pour le moins

(1) Cocheris. *Formation des noms des lieux*, p. 41.

(2) *Suburbanum*, id est, ni fallor, in Abitacum villam quæ veteris Arvernæ suburbio quasi subjacebat et contigua erat, adit enim posteà, egredi ad villulam jam parabamus. (Epist. XII, liv. II, p. 164. Not.)

Digitized by Google

aussi heureux. Entre les divers marais qui occupaient la zone suburbaine de Clermont, la stagnation de Gerzat existait encore ; plus loin on apercevait celles d'Ennezat et de Pontmort, que le XVII[e] siècle devait canaliser et dessécher (1). Pourquoi ne pas placer le *Suburbanum* d'Avitus au sein des terres luxuriantes du Marais ?

Le mot qui a si étrangement agité les veilles du docte commentateur possède bien, en réalité, le sens qu'il lui donne, mais rien n'oblige à ne pas lui en concéder un autre plus étendu. Pline, désignant toute la partie centrale de la péninsule italique, écrit : *Italia suburbana*. On nous accordera sans peine que le territoire ainsi qualifié possède un rayon assez considérable. Il nous serait loisible de trouver, chez les auteurs anciens, de nombreux exemples à l'appui de ce que nous avançons (2).

Rien n'indique, en résumé, que l'expression invoquée s'applique d'une manière claire à Sarlièves et à Aubière. Savaron, d'ailleurs, n'affirme pas. S'il s'avance, c'est sous une forme pleine de réserve. Cette timidité est sagesse. Selon toute vraisemblance, Sidoine devait être possesseur de plusieurs villas disséminées çà et là sur le territoire arverne. Il en possédait une à Vialosc (3), bourg des environs de Riom.

Sur quelles données Savaron se base-t-il pour assurer que le mot qui fait le fond de son argumentation se rapporte à Avitacum et non à une de ces villas ? Le diminutif *villula* que le poète emploie s'harmonise peu, semble-t-il, avec l'ampleur et l'étendue des constructions du domaine de Papianilla. Le père allait à la recherche d'un climat pour sa fille, que minait lentement une maladie de poitrine. Avitacum n'eût-il pas été trop froid et les fraîcheurs de son lac n'eussent-elles pas été

(1) Consulter la brochure : *Notice sur les entreprises de dessèchement des lacs et des marais de la généralité d'Auvergne*, par Michel Cohendy.

(2) Guérard, dans sa *Division administrative de la Gaule*, signale de nombreuses abbayes placées dans le suburbanum des villes, et distantes de ces villes de 12 et même de 15 kilomètres.

(3) Lettre à Maurutius. Livre II, épître XIV. Editions Savaron et Sirmond.

Digitized by Google

un danger pour la jeune malade? La locution *in suburbanum* veut dire à la campagne, sans spécialisation exactement déterminée de distance.

Guillaume Chabrol, dans sa *Coutume d'Auvergne* (1), attaque vivement les assertions de son rival en histoire.

On connaît l'ardente compétition qui, pendant plusieurs siècles, anima l'une contre l'autre les deux villes de Riom et de Clermont. Chabrol, avocat du Roi en la Sénéchaussée d'Auvergne, prit hautement, en toutes circonstances, la défense de la cité où « croissent les moyens de cassation et où fleurit le papyrus timbré. » Et c'est avec une joie non dissimulée qu'il cherche querelle, en la personne de Savaron, à « ceux de Clermont. » Il relève avec aigreur les erreurs de son adversaire. Dans son ardeur, il oublie de consulter les sources, et, en avocat rompu à la plaidoirie, il met sur le compte de l'inculpé ses propres distractions.

— Vous vous retranchez derrière le témoignage de Fauchet! s'écrie-t-il. Eh bien! Fauchet n'a point parlé d'Aubière.

Chabrol prisait fort la valeur de l'attestation écrite. Comment se fait-il qu'il n'ait point consulté le respectable annaliste, dans le récit duquel Aubière intervient humblement, il est vrai, et sans raison, mais très clairement.

Sur l'ensemble, Chabrol avait pour lui le droit. Il eût bien fait si, sortant de son rôle négatif, il eût daigné s'ouvrir sur le fond même de la question.

Dans son édition des *Œuvres de Sidoine Apollinaire*, publiée cinq ans après celle de Savaron, le savant Père Sirmond, jésuite (2), adhère à l'opinion relative au lac de Sarlièves.

« Les restes de la villa, lisons-nous dans l'édition de 1614, sont encore debout dans les eaux du lac. C'est à la présence

(1) 4e volume, page 105.

(2) Le P. Jacques Sirmond naquit à Riom. Il fut un des hommes les plus érudits du XVIIe siècle.

Digitized by Google

de ces vestiges qu'est due la légende populaire qui prétend qu'autrefois une ville s'est affaissée dans les flots (1). »

A la confusion du célèbre annotateur, Strada arrive, et le lac desséché ne laisse voir ni vestiges, ni ruines quelconques.

Sirmond reconnaît son erreur, et, dans sa seconde édition, se rétractant de bonne grâce, il cherche ailleurs l'emplacement de la demeure gallo-romaine (2).

Comme on vient de le constater, la déposition des historiens en faveur de Sarlièves et d'Aubière se réduit à quelques assertions indécises, sans aucune valeur critique. Un seul, Savaron, a essayé une démonstration; on en connaît le succès.

Il serait, d'ailleurs, oiseux de rechercher le moindre rapport entre le paysage qui se joue dans les eaux d'Avitacum et celui que nous offre la région chère au lieutenant général de la Sénéchaussée de Clermont.

Dans le lac de Sidoine se perd un torrent qui, avant de disparaître, bondit en rejaillissements dans le ravin où il creuse son cours.

A Sarlièves, rien de semblable.

Fangeuses et malsaines, les eaux de Sarlièves croupissent sur une épaisse couche de limon ; elles ne peuvent s'échapper au dehors par des fissures souterraines, la faible élévation des rives et du sol voisin n'offrant point la pente nécessaire à l'écoulement (3).

(1) Hujus autem prædii reliquiæ videri possunt rudera illa quæ in Sorlivia lacu qui Papianillæ lacus creditur, interdum aqua subsistente cernuntur et oppidi aquis demersi fabulam vulgò dederunt (page 43).

(2) Hujus autem prædii reliquiæ aliquando creditæ sunt ad Sarleviam lacum quia municipio Arvernorum medico spatio aberat, verum is paucos ante annos derivatis quæ illuc stagnabant aquis penitùs exhaustus opinionis hujus vanitatem ostendit (2e édition).

(3) Le lac de Sarlièves n'a pu se dégager qu'au nord. Il est au-dessous du ruisseau du Cendre, comme le prouvent les travaux inutiles faits pour le dessécher de ce côté. (Note communiquée par M. Emmanuel Teillard, ancien élève de l'Ecole des Chartes.)
Or, à Avitacum, la décharge s'opérait à l'est.

Digitized by Google

Où était l'îlot formé d'un amoncellement de blocs ?

Dans la concavité, il n'est point de rochers pouvant s'élever en émergement au-dessus de la ligne de surface liquide.

Où se déroule cette double file de collines qui, paraissant surgir d'une montagne de terre, au couchant, vont, en lignes droites, encaisser le réservoir dans leurs déclivités progressives ?

Nous ne trouvons ici aucune des saillies du tableau, aucun des repères de la description.

Sidoine, qui a peint la Limagne avec des tons si chauds et une richesse de palette exubérante, aurait-il pu se garder de dire à ses amis que la demeure où revivait le génie des anciens était, soit au pied d'un de ces côteaux où, suivant le poète :

..... Le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore (1)

soit sur la lisière de cette région « si douce pour le voyageur, si fertile pour le laboureur, si délicieuse pour le chasseur, qu'entourent des éminences chargées de vignobles, qu'embellissent des maisons de plaisance, qu'arrosent des fontaines murmurant sous de frais ombrages ; si belle, que l'étranger qui, pour la première fois, voit cet océan de moissons où, plus on navigue, moins on naufrage, est tenté souvent d'oublier sa patrie (2). »

Il a exalté le courage de l'antique Gergovia et, par un inconcevable oubli, il aurait omis d'indiquer que le plateau, siège de l'immortel oppidum, était là, près de lui, fermant au midi l'horizon de sa demeure et évoquant sans cesse à son esprit le souvenir de la Gaule.

D'ailleurs, il est un trait qui, à défaut d'autres preuves, suffirait pour clore le débat. « Ma campagne, écrit Sidoine, est couverte de bois dispersés çà et là ; elle possède des prairies émaillées de fleurs, des pâturages où abondent les trou-

(1) André Chénier. *La jeune Captive.*

(2) Livre IV, épître XXI.

Digitized by Google

peaux, des bergers riches de leurs épargnes. » Plus haut, il avait parlé « de ces concerts du soir où viennent se mêler les sons rustiques de la flûte à sept trous, avec laquelle les Tityres *de nos montagnes* se disputent le prix du chant, au milieu des troupeaux qui font retentir leur sonnette en beuglant dans la prairie. »

N'est-ce pas là un choix d'expressions qui peignent à la fois « la physionomie de nos montagnes, la nature de leurs productions et l'économie sévère de la population pastorale qui les habite (1) ? »

Tout contribue donc à rendre notre réfutation plausible. Il est dit qu'à Avitacum le portique était baigné par les flots, et, de plus, que de la terrasse on apercevait la plus grande partie du lac, assez distinctement pour suivre les mouvements des pêcheurs prenant des poissons à la ligne.

Comment concilier cette double exigence avec la situation d'Aubière, éloigné de plus d'un kilomètre et demi du marais de Sarlièves et placé de telle façon, que du village on ne pouvait en voir qu'une très minime partie ?

Il est dit encore qu'à Avitacum l'œil ne s'arrête point sur les marbres étrangers, mais qu'en l'absence de marbre pouvant tempérer la chaleur, on y jouit du froid naturel du pays, *civicum frigus*. Convient-elle, cette expression, à la Limagne ? La plaine sablonneuse ne passe guère pour distribuer à ses habitants une douce fraîcheur, lorsqu'aux ardeurs d'un soleil brûlant « la terre se fend, que les gués se dessèchent et que les ruisseaux se traînent languissants. »

C'est à un paysage plus austère qu'il faut demander l'explication de nos difficultés. C'est dans une région plus élevée qu'il faut chercher le lac qui égrenait ses vagues aux pieds des arbustes ombrageant les effusions du chantre gallo-romain.

(1) Traduction de M. Michel Bertrand : *Recherches sur les eaux du Mont-Dore.*

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Le lac Chambon.

Dans le massif des monts Dores et sur le versant oriental, au seuil de la gorge de Chaudefour, au milieu d'un couloir formé par deux lignes de collines, s'épanouit, dans une touffe de verdure, le lac Chambon.

On dirait une de ces immenses perles de rosée, qu'au début de l'époque quaternaire, l'atmosphère, saturée d'humidité, par suite de la fonte des glaciers, déposait sur le bord de gigantesques corolles de pierres, entr'ouvertes au fond des vallées.

Rien de plus pittoresque que cette tranquille nappe d'eau, aux rives verdies par le reflet des arbres, lorsqu'on la contemple à travers les brèches béantes du château de Murols. C'est l'éternel contraste de la joyeuse jeunesse de la nature avec la vieillesse décrépite des travaux de l'homme.

Murols, avec ses donjons noircis et ses murs éventrés, forme le premier plan de la scène. Au second point, le lac dort dans une brume argentée, aux pieds des scories ferrugineuses du Tartaret, près de la machoire de trachyte où s'enchâsse la *Dent du Marais*. A l'horizon, le roc de Cuzeaux et le puy Ferrand profilent leurs vigoureuses déchirures dans la limpidité du ciel.

A la fin de la période glaciaire, la vallée de Chaudefour a dû servir de lit à un lac très vaste ; les dépôts alluvionnaires, dont on constate la présence à chaque pas, le prouvent avec certitude. Toutefois, la durée de ce lac a été courte. La roche

Digitized by Google

qui, à l'ouest, constituait paroi, est très friable ; elle a cédé promptement sous l'énorme poussée, et les eaux ont jailli au dehors, ne laissant au fond du ravin, comme souvenir de leur passage, que la coquette stagnation dont les ondes miroitent au soleil ou se jouent à l'ombre du feuillage.

Il y a près de cinquante ans, il fut question de dessécher le lac, déjà bien réduit par les atterrissements, et de le canaliser. L'Auvergne eut alors perdu un de ses joyaux, et Chaudefour l'âme qui fait vivre son paysage.

D'après un sentiment partagé par un groupe d'écrivains, Avitacum se trouvait sur les rives du lac Chambon.

Parmi les anciens auteurs, le P. Sirmond est le seul qui fasse mention de cette opinion, à laquelle il voulait adhérer, mais qu'il rejette après examen. Rétractant ses précédentes affirmations, favorables à Sarlièves, il dit : « Il en est qui, » avec plus de vraisemblance, placent au Chambon le lac » de Papianilla. A mon avis, la description de Sidoine » ne convient pas suffisamment à ce lac (1). »

De nos jours, M. Emile Thibaud a pris position dans la mêlée :

« Quelques auteurs, écrit-il, placent la maison de Si- » doine Apollinaire sur les bords du lac Chambon ; la beauté » du site, la richesse de la végétation, tout vient appuyer » cette opinion ; d'autres vous présentent, à grand renfort » de textes, qu'Aydat, *Avitacum*, également sur les bords » d'un beau lac, est bien réellement ce lieu de délices (2). »

Il est assez piquant de rencontrer un archéologue doublé d'un érudit, plaisantant « ceux qui prouvent à grand renfort de textes. » A son tour, M. Thibaud eût peut-être bien fait, dans le cas présent, de motiver son dédain. Beauté du site ! richesse de la végétation ! si ces caractères vagues et abstraits

(1) Sunt qui Papianillæ lacum de Cambonensi accipiunt. Verisimilius aliquanto. Sed nec huic quidem, mea sententia, satis congruit Sidoniaca descriptio. (Nova editio, epist. II, nota c.)

(2) *Guide en Auvergne*, page 294.

Digitized by Google

ont pu forcer sa conviction, nous avons le droit, nous, de nous montrer plus exigeants.

M. Lecoq n'est guère plus heureux. Dans sa *Description pittoresque de l'Auvergne,* le savant naturaliste s'exprime ainsi :

« La beauté de ce site, le voisinage du lac et la présence » des îles ont fait supposer, avec raison, que l'habitation » de Sidoine était sur les bords du lac Chambon plutôt » qu'aux environs d'Aydat. »

Ainsi donc, trois faits suffisent à M. Lecoq, pour asseoir son opinion : le lac, les îles, la beauté du site. Mais il nous semble que ce triple avantage n'est pas exclusivement le lot du paysage mont-dorien. Il y a là un défaut évident de logique.

Il n'est pas hors de propos de constater que M. Lecoq était l'ami intime du grand paladin du lac Chambon, M. le docteur Bertrand, à qui il dédie son livre. Cette amitié n'a pas été sans influence sur sa façon de penser. La preuve est que M. Lecoq, mis en présence du lac d'Aydat, sent sa conviction s'ébranler.

« Aydat, dit-il alors, n'est pas seulement remarquable par » son paysage, il excite encore l'intérêt par des souvenirs » qui se rattachent à l'un des bienfaiteurs de l'Auvergne, » au vertueux Sidoine Apollinaire, dont presque tous les » auteurs s'accordent à placer la demeure sur les bords » de ce lac. »

Etonné de cet aveu et apercevant, sans doute, dans le lointain, l'ombre irritée de M. Bertrand, il reprend :

« Nous cherchâmes quelques temps à rapporter la des- » cription de Sidoine au paysage qui nous environnait, mais » nous ne fûmes pas très heureux dans nos rapprochements, » nous avions été plus satisfaits lorsque, assis près du lac » Chambon, nous avions essayé, *comme l'indique M. Ber-* » *trand,* de retrouver dans les environs le site que nous » ne pouvions reconnaître à Aydat.

Digitized by Google

» Peut-être le nom d'Aydat, qui se rapproche d'*Avitacum*, » a-t-il contribué à amener le sentiment du plus grand » nombre, ou bien les restes de Sidoine ont-ils réellement été » enfermés dans la pierre creusée qui existe encore dans » l'église du village. Si Aydat fut réellement le lieu de sa sé- » pulture, toutes les objections doivent céder devant ce fait » principal ; il a dû remplacer le véritable Avitacum. »

De ces hésitations, il ressort que l'érudit touriste n'avait que sommairement effleuré le problème et que les liens qui l'unissaient à son collègue de la Faculté le faisaient incliner, à défaut d'étude approfondie, vers la solution de son ami.

Le prestige de M. Bertrand s'étendait, paraît-il, sur tout le corps médical. Nous voyons, en effet, M. le Dr Boudant, dans ses *Eaux minérales du Mont-Dore,* s'abriter sous son autorité et grossir les rangs des fervents du lac du Chambon. Mêmes affirmations, mêmes expressions, mêmes erreurs matérielles que celles du maître; le plagiat est palpable.

Abordons en toute hâte M. Michel Bertrand (1). Là, au moins, nous trouvons-nous en présence d'un écrivain qui discute. Le cas jusqu'ici a été trop rare pour que nous résistions au plaisir de citer entièrement la thèse du chef même de l'école. Nous ferons suivre chacune de ses affirmations de quelques commentaires.

« Les lacs d'Aydat et du Chambon sont les seuls dont le site » ait pu faire naître le désir d'y avoir une habitation. »

Dès le début, notons cette première concession. Il nous paraît très avantageux de circonscrire le problème entre Aydat et Chambon, car, si nous parvenons à établir qu'Avitacum ne fut pas au lac Chambon, il ne nous restera qu'à conclure qu'il fut à Aydat.

« Je les ai visités plusieurs fois et j'ai conféré sur leurs » rives la description de Sidoine avec les lieux. »

(1) *Recherches sur les eaux du Mont-Dore...* Note.

Digitized by Google

L'auteur a visité Aydat; nous le croyons, puisqu'il l'affirme. Qu'il l'ait visité plusieurs fois, c'est douteux; qu'il l'ait examiné avec soin, ce qui va suivre ne le prouvera guère.

« Si le lac d'Aydat et ses environs ne présentent rien qui » convienne à cette description, il est facile de s'assurer, au » contraire, qu'elle concorde parfaitement avec le lac Cham- » bon et ses alentours. »

Le procès est rapidement conduit. M. Bertrand tient à mettre en relief son rôle qui sera moins celui d'un juge qui pèse que celui d'un avocat qui plaide. Nous verrons plus tard si Aydat « n'a *rien* qui convienne à la description de Sidoine. » L'écrivain aura soin de se contredire dans un instant.

« Sur la rive de ce lac et dans un enfoncement de la mon- » tagne granitique de Chambon, se trouve le village de Va- » renne. Entre ce village et le bas de la montagne, on voit, » sur une petite éminence, les ruines d'un vieux château » appelé comme le village. Peu de paysages dans ces mon- » tagnes sont aussi beaux que celui qui, de cette éminence, » se déploie à l'œil du spectateur. C'est sur les ruines mêmes » du château de Varenne qu'il faut lire la lettre dans laquelle » Sidoine décrit son Avitacum; sur tout autre point, la des- » cription perdrait de son exactitude, comme un tableau de » sa valeur, s'il n'était pas dans son jour. »

Signalons en passant une légère inexactitude. Le château de Varenne ne se trouve pas « entre le village de Varenne et le bas de la montagne, » mais bien entre la montagne, à micôte à peu près, et le village. Ce point peut avoir son importance, car nous devons, dans la suite, porter notre attention sur la hauteur même du château au-dessus du niveau du lac. Dans la rédaction de M. Bertrand, il y a ou vice de construction ou habileté de plaideur. Nous retenons, en second lieu, la concession qui nous est gratuitement faite, à savoir que, vu de Varenne seulement, le paysage du Chambon s'applique à la lettre de Sidoine. Comme Varenne ne saurait être l'an-

Digitized by Google

tique emplacement d'Avitacum, il s'ensuit qu'il serait superflu de rechercher tout autre point propice sur les rives du lac. L'auteur brûle ses vaisseaux et s'interdit une retraite. En effet, le choix de Varenne pourrait être défectueux sans que pour cela le Chambon abandonnât ses accidents topographiques, et partant, ses prétentions à la ressemblance avec le site d'Avitacum. La phrase de M. Bertrand va au delà de sa pensée. Elle n'est pas plus exacte que sa comparaison finale : un tableau qui n'est pas dans son jour peut bien perdre la valeur de ses teintes, mais jamais la valeur de ses lignes.

« Voyons si les caractères topographiques consignés dans » cette description conviennent au lac et à ses environs. Il » faut que les eaux du lac s'écoulent à l'est. Aydat et Cham- » bon présentent cette particularité. »

Oubliant ce qu'il a dit plus haut, l'auteur convient déjà qu'Aydat a un point de similitude avec la description. Mais ce dont il ne convient pas, ce qu'il passe prudemment sous silence, c'est que les eaux d'Avitacum s'écoulent par des fissures souterraines. Or, le lac Chambon déverse son trop-plein à ciel découvert et donne naissance à une rivière (1) qui arrose Murols, Saint-Nectaire, Champeix, Neschers, et qui se jette dans l'Allier à Coudes. Ce détail, jugé embarrassant, et à juste titre, a été supprimé.

« Il faut une petite île au milieu du lac, formée par de » grosses pierres entassées. Si cette île a existé à Aydat, » qu'on ne la cherche plus ; on la voit au milieu du lac Cham- » bon et on distingue à l'œil nu les rochers qui la com- » posent. »

M. Bertrand est surpris ici en flagrant délit de distraction. Il y a une île à Aydat, il y a même une série d'îlots faisant cortège à une île plus considérable. Pourquoi mutiler ainsi la vérité? Notre docteur voudrait-il dire, par hasard, que l'île d'Aydat n'est pas au centre mathématique du lac et ne ré-

(1) Connue sous le nom de Couze.

Digitized by Google

pondrait pas, de la sorte, à l'expression *in medio profundi* de Sidoine. Mais, outre que ces termes n'ont pas la signification étroite qu'on voudrait peut-être leur donner, nous objectons, usant des mêmes armes, qu'au Chambon également les deux îles ne sont pas au centre, mais bien sur les bords. Dans les deux lacs, il y a des îles, et leur position, eu égard aux rives, est la même.

» Le lac avait une lieue de circonférence. Malgré les atter-
» rissements, tel est encore, à peu près, le circuit du lac
» Chambon, beaucoup plus grand que celui d'Aydat. »

Autant d'erreurs que de mots.

Et d'abord dix-sept stades nautiques ne font pas une lieue, mais bien deux kilomètres et demi. Et puis, Sidoine n'affirme, nulle part, que son lac avait dix-sept stades de circonférence. Le mot latin *procedit* indique une mesure de longueur, prise, soit dans le sens du diamètre du lac, soit dans le développement d'un de ses côtés. C'est sur la mesure de la moitié de la ligne décrite par le littoral, comme nous l'avons vu plus haut, que les anciens se basaient dans les estimations des distances maritimes.

Enfin, le lac Chambon, cadastre en main, n'a que quarante-neuf hectares quarante-un ares soixante centiares, tandis que le lac d'Aydat possède soixante hectares trente-un ares deux centiares. La différence est sensible.

« Avant de pénétrer dans le lac, le ruisseau qui le forme
» se précipite en écumant à travers les roches élevées qui en
» gênent le cours. Le ruisseau du lac d'Aydat n'offre rien de
» semblable. Celui qui descend des hauteurs du Chambon,
» beaucoup plus fort que le premier, traverse, avant de se
» jeter dans le lac, une gorge profondément creusée au milieu
» d'une montagne granitique et son cours y est embarrassé
» par de grosses roches détachées des pentes de cette mon-
» tagne. »

Notre adversaire arrange à sa guise et modifie, selon les besoins de sa cause, la topographie des monts Dores. Réta-

Digitized by Google

blissons les choses dans leur réalité. La rivière du Chambon prend sa source à l'extrémité de la vallée de Chaudefour, dans des montagnes distantes d'environ cinq kilomètres du lac. Elle traverse, avant de se jeter dans le lac, une plaine de trois kilomètres, qu'elle parcourt lentement, en glissant sur un lit de sable et de cailloux. Où est maintenant la ressemblance avec le torrent grondant et écumant d'Avitacum ? A Aydat, au contraire, la rivière coule à travers des bancs de granit, sur une pente très rapide.

« En parlant des environs de son lac, Sidoine dit qu'à l'oc-
» cident, la vue est arrêtée par une montagne herbue. »

Herbue n'est pas la traduction exacte de *terrenus*. L'erreur est ici volontaire. Le brillant élève des Oratoriens de Clermont, le latiniste distingué qui occupait les loisirs de sa vieillesse à lire Virgile et à apprendre par cœur Horace, n'a pu, certainement, se faire illusion. Par l'emploi de ce qualificatif, il échappait à une objection sérieuse. Il fallait une montagne de terre, et nous n'avons, au Chambon, que le puy Ferrand, roche trachytique. La traduction libre fait adroitement disparaître la difficulté.

« Des flancs de cette montagne, d'autres montagnes moins
» élevées se détachent et forment deux prolongements séparés
» d'environ quatre arpents. Ces prolongements s'avancent
» en ligne droite, et la vallée qu'ils encadrent s'élargit à
» mesure qu'elle se rapproche d'Avitacum. *Donec domicilio*
» *competens vestibuli campus aperitur. Mediam vallem...*

» Cette partie de la description est on ne peut mieux en
» rapport avec le groupe de montagnes qui, à l'ouest, bor-
» nent l'horizon. Le puy Ferrand sert de nœud à deux pro-
» longements qui lui sont contigus et s'abaissent et s'écartent
» à mesure qu'ils s'en éloignent. Dans l'espace qui les sépare,
» se trouvent les riches prairies de Chaudefour, boisé sur
» ses pentes et dont celle du Chambon, creusée dans le gra-
» nit, forme la continuation. Vues de Varenne, les cimes de
» ces prolongements paraissent se diriger en ligne droite et

Digitized by Google

» forment un angle qui, du lac, va, se resserrant, appuyer » la pointe au puy Ferrand. »

Nous l'avouerons sans détours, la lettre de Sidoine n'aurait aucun sens si elle avait la prétention de rendre le spectacle topographique qui s'étale aux yeux, du point où se place M. Bertrand. C'est un jour de brume épaisse, alors que les objets perdent leurs contours, que notre évocateur a dû chercher dans ces parages l'ombre du poète. Il est difficile de reconnaître des lignes droites dans ce vaste croissant de montagnes abruptes qui constituent la vallée de Chaudefour. D'ailleurs, la traduction du passage de la description latine est fautive. Ce passage, le voici : *Donec domicilio competens vestibuli campus aperitur, mediam vallem, rectis tractibus prosequentur latera clivorum usque in marginem valli ;* tandis que l'on découvre l'aire qui sert de vestibule à notre maison, les flancs des monticules font cortège, en lignes aplanies, à une vallée placée au milieu, les flancs des monticules s'arrêtent au bord de notre villa.

M. Bertrand rend par *montagnes* le mot *clivus*. Or, Sidoine distingue formellement entre *mons*, cité plus haut, et *clivus*, employé à dessein pour désigner une hauteur moindre. Il est vrai que *clivus*, appliqué aux masses rocheuses de la vallée de Chaudefour, eût fait un étrange contraste. Cette précision devenait gênante.

Notre auteur avance que la vallée d'Avitacum s'élargit à mesure qu'elle se rapproche de la villa. C'est le contraire qui a lieu. Mettons ce point en lumière : Sidoine affirme, d'une part, que son lac est situé à l'orient de sa demeure ; d'autre part, il dit que, à l'occident de son lac, se trouve une montagne de terre d'où semble surgir une série de monticules qui encadrent une vallée au milieu de laquelle repose son lac. Il est donc de toute évidence que sa villa se trouvait entre la montagne de terre et le lac et non pas à l'extrémité du prolongement des monticules, parce que, dans ce cas, elle aurait eu le lac à l'occident au lieu de l'avoir à l'orient. Il s'ensuit encore

Digitized by Google

que la vallée, loin de s'élargir, devait se rétrécir près d'Avitacum. La preuve ici est mathématique. La maison de plaisance se trouvait aux pieds de la montagne de terre, centre de départ des collines. Or, deux lignes s'échappant d'un point unique forment un angle avant de parvenir à une direction parallèle. Dans le but de se soustraire à cette argumentation, M. Bertrand a ponctué à sa façon la phrase latine ; il rejette une virgule embarrassante et la remplace par un point, isolant ainsi, de la phrase générale, un membre nécessaire à l'intelligence de l'ensemble. Il écrit : *Donec domicilio competens vestibuli campus aperitur. Mediam vallem,* etc... Toutes les éditions joignent cette première proposition à la seconde et les fondent en une seule, conformément au sens. Les déductions que l'auteur tire du texte, à l'avantage du Chambon, sur ce point spécial, tombent d'elles-mêmes.

« En continuant sa description, Sidoine ajoute que les » bains de sa maison, à l'aspect du sud-ouest, sont adossés » contre une montagne boisée, que les arbres que l'on coupe » roulent d'eux-mêmes jusqu'à la fournaise où l'on fait » chauffer l'eau. Les vestiges du château de Varennes sont » aux pieds de la pente méridionale de la montagne de Chan- » sium (1).

» En parcourant cette pente, aujourd'hui, comme tant » d'autres, pelée, et sur plusieurs points de laquelle le granit » se montre à nu, on voit, çà et là, de nombreuses racines » d'arbres, témoins irrécusables que jadis elle fut boisée. »

Le château de Varennes est placé sur un monticule élevé d'au moins vingt mètres au-dessus de la nappe liquide. Or, Sidoine raconte que les eaux de son lac, lorsqu'elles sont enflées par le vent, viennent se briser contre les murs de sa demeure. Quelle que soit la fureur des vents en Auvergne, les ondes du Chambon, soulevées par l'orage, n'atteignent

(1) Il s'agit ici de Champsceau. M. Bertrand, en quête de souvenirs gallo-romains, n'a pu résister à l'envie de jeter un vêtement latin sur le nom très moyen-âge de cette montagne.

Digitized by Google

jamais une altitude de vingt mètres. En outre, les vents qui agitent la surface du Chambon sont les vents du nord et de l'ouest. Or, Varennes, situé sur la côte méridionale de la vallée, ne peut, en aucun cas, recevoir le flot (1).

« Du haut de cette montagne, continue Sidoine, un ruis-
» seau était amené dans la piscine. A quelques pas au-des-
» sous de la crête de la même montagne, plusieurs sources
» réunies forment un ruisseau qui baigne les pieds du châ-
» teau. »

Cette particularité, existât-elle, ne constituerait pas un argument décisif en faveur du lac Chambon ; on la retrouve ailleurs, notamment à Aydat.

« Près du château de Varennes, il existe une plate-forme au
» milieu de laquelle on remarque un enfoncement circulaire
» dont le fond uni est aussi large que son ouverture, et autour
» de celle-ci un empâtement de murailles. »

La seule inspection de ces ruines démontre très clairement leur origine moderne. Rien n'y révèle la manière gallo-romaine.

« Jusqu'ici, les lieux et la description concordent parfai-
» tement. Mais il est un point de dissemblance, et le voici.
» Sidoine ne parle que d'un ruisseau ; il en est deux ici qui
» concourent à la formation du lac, confluents, il est vrai,

(1) Voici comment s'exprime, sur ce point, M. le docteur Vacher, dans une page dont nous aurons occasion de reparler. « On s'étonne qu'un homme de la valeur de Pierre Bertrand, qui avait une connaissance exacte des localités, ait pu soutenir une pareille thèse. Le château de Varennes est assis et comme perché sur la pointe d'un dyke volcanique : c'est un nid d'aigle datant du moyen-âge et qui occupe à peine cent mètres carrés de superficie. Sidoine Apollinaire nous apprend que la piscine de sa villa pouvait contenir cent-vingt mètres cubes d'eau, et aurait ainsi, à elle seule, recouvert tout l'emplacement du château de Varennes. En outre, le mamelon qui porte le château est absolument isolé ; il manque complètement d'eau ; il ne recevait que les eaux pluviales recueillies dans une citerne dont on voit encore les vestiges, et qui eussent été insuffisantes pour alimenter la piscine. »

Par distraction, M. Vacher écrit *Pierre* Bertrand, c'est de *Michel* Bertrand qu'il s'agit ici.

Digitized by Google

» bien avant d'y verser leurs eaux. Ce trait aurait-il été omis » par le peintre ? Que les amateurs de ces sortes de travaux » voient et prononcent. Ils reconnaîtront l'exactitude de ce » que j'avance. »

Sidoine ne parle que d'une rivière ; il parle encore de bien d'autres choses qu'on ne rencontre pas au Chambon.

Affecté de cette concession qui trouble et son optimisme et « sa parfaite concordance, » M. Bertrand se hâte d'ajouter, pour détruire la fâcheuse impression :

« Il est une circonstance qui, dans ce sujet, n'est pas sans » valeur. L'ancienne route romaine qui de Clermont conduisait au Mont-Dore, passait près de la montagne de Chansium et rendait très facile l'accès du lac, bien fait pour » attirer l'attention des voyageurs. C'est après avoir découvert et parcouru cette route que je pensai que l'ancien Avitacum pouvait bien être le Varennes d'aujourd'hui. Si je » ne me trompe, la preuve en est dans les écrits de Sidoine » Apollinaire. »

Ce dernier trait est malheureux. Et pourtant il était destiné à forcer le lecteur récalcitrant ! Mais Aydat également était assis sur le bord de la voie romaine qui conduisait de Clermont au Mont-Dore. Il y a donc parité. L'avantage n'existe plus exclusivement en faveur du Chambon.

On vient de le constater, les conclusions de M. Bertrand sont inadmissibles. Nous nous servons, en les retournant, des derniers mots de sa thèse, et nous affirmons que la preuve en est dans les écrits de Sidoine Apollinaire (1).

(1) M. Bertrand ne tenait pas opiniâtrement à son opinion, du moins il n'y tenait que dans la mesure du but qu'il poursuivait. Il venait de *créer* la station thermale du Mont-Dore, délaissée depuis de longs siècles, et à peu près inconnue des malades. Pour attirer sur les eaux, nouvellement découvertes, les bonnes grâces de l'engouement public, il déploya une infatigable activité. Il condensa tous ses efforts dans la publication d'un ouvrage, encore estimé dans le monde médical. Toujours plein de son projet, il songea à entourer les thermes d'une auréole archéologique. Il alla, fouillant le passé, accaparant au hasard les souvenirs qui paraissaient favoriser ses plans. C'est ainsi que les *Calentes Baiæ* de l'époque

Digitized by Google

En définitive, le paysage du Chambon n'a que deux points de contact avec celui que nous recherchons : l'îlot et le courant à l'est.

En retour, nous ne voyons ni la disposition générale des collines, ni le mouvement du torrent qui roule en mugissant, ni l'absorption de l'excédant liquide par des infiltrations souterraines, ni les inflexions caractéristiques du littoral. Au Chambon, le rivage fait, à droite, une légère courbe; à gauche, il se replie en nombreuses déchirures. A Avitacum, c'est le contraire qui a lieu.

Ce qui manque ici, ce n'est pas seulement cet ensemble de traits secondaires qui contribuent à l'achèvement complet du dessin ; ce sont les lignes capitales de l'esquisse qui font défaut. Donc, nous avons le devoir de porter nos regards ailleurs et d'interroger d'autres rives.

La tradition, au Chambon, n'offre aucun vestige du séjour de Sidoine en ces lieux. Rien dans les souvenirs religieux, si tenaces pourtant aux pays alpestres, ne redit un écho, même lointain, vague, indécis, de la retraite du saint évêque.

Comprendrait-on que le poète ait toujours, dans ses chants, passé sous silence ces hautes arêtes des monts Dores, où il abritait son repos, les gorges profondes qui les déchirent, les neiges qui les couronnent.

Les montagnes !... S'attarder à peindre les fondrières sillonnant l'embouchure vaseuse d'un torrent, ou les arbres répétant leurs feuilles dans les eaux, quand on a, en face de soi, les masses énormes des combustions phlégréennes, et ne point le voir, ce serait méconnaître les lois les plus élémentaires des proportions ; écouter, dans l'irradiation du midi, le bruit des cigales, dans le silence du crépuscule, le coassement

gallo-romaine, ou l'*Aquis calidis* de la table de Peutinger, devint pour lui les bains mêmes du Mont-Dore. Dans son enthousiasme, il crut l'avoir établi. Si le village du Mont-Dore eût possédé un lac, il y eût placé *Avitacum*. Il lui fallut, à regret, reculer jusqu'au Chambon, où, on ne saurait trop pourquoi, flottait vaguement dans l'air une impalpable poussière sidonienne. M. Bertrand s'efforça de la saisir et de lui donner une apparence de masse.

Digitized by Google

des grenouilles, à l'aurore, le cri des cygnes et des corbeaux; trouver dans cette mélodie rustique des sources d'inspirations, quand, devant les yeux, se déploient et se reploient ces splendides draperies de moire volcanique, suivant le mot de Châteaubriand, et en ignorer les beautés au point de les dédaigner comme un accessoire inutile au tableau, ce serait assurément n'avoir aucun sens de l'esthétique!...

Sidoine, âme délicate, cœur composé de fibres sensibles et sonores, ne pouvait donner dans ce travers et sacrifier ainsi au mauvais goût.

Le paysage qui se reflète dans les pages de Sidoine est assurément un paysage montagneux, mais ce serait ne pas l'entrevoir que de chercher à y découvrir et les crêtes élevées et les ravinements abrupts qui font du sommet de notre plateau une copie assez exacte de la Suisse.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Le lac d'Aydat.

A la fin du siècle dernier, le chanoine de la Batisse (1), rompant des lances avec son confrère, l'abbé Micolon de Blanval (2), disait, au sein de l'Académie de Clermont : « Prouver où Avitacum n'a pas existé, n'est pas prouver où il a existé. »

Jusqu'ici, nous avons détruit ; édifions maintenant.

A 20 kilomètres de Clermont, au sommet des premiers contre-forts des monts Dores, près des dernières boursouflures de la chaîne des Dômes, au sud, et à l'extrémité de la vallée de Saint-Amant-Tallende, s'étend, dans un large entonnoir de granit, le lac d'Aydat.

C'est le seuil des hautes régions montagneuses ; au delà, les bruyères et les interminables tapis de gazon, l'air âpre, les vents violents ; ici, les perspectives encore riantes, malgré les essais timides d'une tonalité sévère. Ce n'est plus la vigne et le verger, c'est le mélèze et le pin préludant, par de légers groupements, à leur règne, qui va se développer sans conteste. L'arbre fruitier se montre encore ; on sent, à l'acidité de son fruit, qu'il est arrivé à sa dernière étape.

Les conifères seuls auront le droit désormais de dresser, dans les plis du terrain, leurs squelettes décharnés et leurs bras hérissés d'aiguilles sombres.

C'est, en un mot, la zone de transition.

(1) Michel Girard de la Batisse naquit en 1705. Il fut grand vicaire de Massillon et de Mgr de Lagarlaye, official, abbé commandataire du Bouchet, supérieur des Missions diocésaines. (Voir l'ouvrage de M. l'abbé Randanne : *Histoire de la Mission.)*

(2) Né à Ambert en 1730, vicaire général du diocèse, secrétaire perpétuel de l'Académie de Clermont.

Digitized by Google

Le lac d'Aydat est, sinon le plus beau, du moins un des plus pittoresques de l'Auvergne. Rien de trop brusque dans l'ensemble du paysage où il se déploie, mais une série de lignes assez douces dans leur agreste tranquillité. Les rives ont été découpées à souhait pour le plaisir des yeux.

Elles sont animées, à l'ouest, par le village d'Aydat et la flèche de son église qui, au soleil couchant, se mire dans les eaux ; au nord, par le hameau de Sauteyras, qui se tapit dans une corbeille d'arbres ; au sud, par les chaumières de Poudure, surplombant les flots du haut d'un promontoire avancé ; à l'est, par un bois de sapins dont la teinte se marie harmonieusement aux couleurs du paysage.

Nous n'oublierons jamais la soirée pleine d'exquise suavité que nous avons passée aux pieds des arbres qui, sur un point, frangent les sinuosités du lac. C'était au fort de l'été ; le soleil avait disparu, jetant sur les monts Dômes une poussière d'or pourpré. Les étoiles brillaient d'un éclat intense dans l'azur sans limite ; elles se reflétaient sur le lac, dont une brise tiède ridait légèrement la surface. Ces trépidations de la masse liquide produisaient un phénomène ravissant : sur nos têtes et à nos pieds, c'était un fourmillement de points lumineux ; on eût dit deux firmaments. Le premier souriait dans son calme scintillant ; sur l'autre couraient des frissons. « L'homme, atome entre deux infinis, » aurait dit Pascal.

Sur le bord, la lune, à son premier croissant, voguait à travers cet océan de récifs en feu. Et alors montèrent à notre mémoire ces beaux vers de Victor Hugo, dans *Booz endormi :*

> ..... Et Ruth se demandait,
> Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
> Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été
> Avait, en s'en allant, négligemment jeté
> Cette faucille d'or dans le champ des étoiles (1).

(1) *La Légende des siècles.*

Digitized by Google

Le lac d'Aydat doit son existence à une coulée de lave sortie des cratères de Lassolas, de la Vache et de Vichatel, volcans de la région des Dômes. La matière ignée s'est épanchée, dans la direction de Saint-Amant-Tallende, sur une étendue de 18 kilomètres, interceptant les cours d'eau et laissant, dans la vallée que pressent, d'un côté le plateau basaltique de la Serre, et de l'autre les collines granitiques de Fohet et de Cournols, un lit épais de pouzzolanes et de scories (1).

A cette vallée se soude latéralement celle d'Aydat que parcourait dans toute sa longueur, à l'époque des éruptions, le ruisseau de Pontava. Les eaux venant, à la sortie, se heurter contre les déjections volcaniques, refluèrent en amont et, remplissant la cuvette, donnèrent naissance à un lac de plus de 60 hectares de superficie (2).

C'est à Aydat qu'il faut restituer la mémoire de Sidoine Apollinaire; c'est sur les bords de son lac qu'il faut placer *Avitacum*.

(1) La coulée d'Aydat au *Cheyre* (du celtique *Car*, pierre) est particulièrement déchirée et hérissée, caractère qu'elle doit à la prédominance de l'augite dans sa composition.

(2) Le lac d'Aydat, d'après des sondages récents, atteint une profondeur maxima de 22 mètres; sa profondeur moyenne est de 10 mètres, et sa contenance approximative de 7 millions de mètres cubes d'eau.

A quelle époque remonte sa formation?

L'homme a-t-il été témoin des derniers accidents géologiques qui ont bouleversé cette contrée? Ce problème, fort intéressant, ne paraît pas insoluble, si l'on accepte les principes de la préhistoire. On sait que les volcans à cratère sont d'une origine plus récente que les volcans à matières trachytique et basaltique. Ils sont contemporains des glaciers, quelques-uns même sont postérieurs; ils remontent généralement à l'âge du renne; or, le renne fit son apparition à la période monstérienne. On a découvert, à Saint-Saturnin, au-dessous de la lave, à 13 mètres de profondeur, du froment et des plantes carbonisés. Or, la culture du grain était inconnue de l'homme magdalénien. L'inspection minutieuse des plantes a prouvé, en outre, que les végétaux ensevelis sous la scorie proviennent d'une flore identique à la nôtre; d'où il ressort que la coulée de lave est synchronique du moyen âge rolenhausien. Les volcans de la Vache et de Lassolas auraient été les derniers de l'Auvergne. L'homme des cités mégalithiques, de l'allée couverte de Cournols, du menhir de Fohet et de l'abri sous roche de Rouillat-Bas, en aurait vu les éruptions; par voie de conséquence, on peut admettre qu'il aurait été le témoin de la création du lac.

Digitized by Google

Notre conviction s'appuie :

1° Sur le sentiment de la majorité des historiens ;
2° Sur la tradition religieuse ;
3° Sur l'étymologie du nom d'Aydat ;
4° Sur la topographie.

---

§ 1. — Les Historiens.

Le premier en date est Pierre Audigier, dans son Histoire manuscrite de la ville de Clermont.

« Sidoine Apollinaire, écrit-il; fut inhumé dans l'église de » Saint-Amandin, sur le chemin de Clermont à Beaumont, » village à un quart de lieue de cette ville. Plusieurs veulent, » avec plus de raison, que son corps fût porté à Aidac, qui » est l'ancien Avitacus, qui avait passé de la maison Avitienne » dans celle d'Apollinaire, par son mariage avec Papianilla, » fille d'Avitus (1). »

Ce texte est précieux sous plus d'un rapport. Il nous montre que l'opinion favorable à Aydat n'a pas pour auteur le vénérable annaliste. Si, pour la première fois, Aydat se trouve mentionné par lui, nous voyons que « plusieurs » de son temps désignaient cette localité.

Audigier n'a qu'un mérite, celui de recueillir le sentiment courant et de l'affirmer à un moment où les partisans d'Aubière et du Chambon semblaient se taire en présence de l'incrédulité populaire.

(1) Bibliothèque nationale, fonds français n° 14486, tome II. P. Audigier, fils de l'historien Jacques Audigier, naquit à Clermont en 1659. Il était chanoine de la Cathédrale. Il a laissé de nombreux manuscrits relatifs à l'histoire de l'Auvergne.

Digitized by Google

En 1672, le P. Amable de Frétat, jésuite, fit paraître sa carte *de la Haute et Basse Auvergne* (1). Dans celle-ci, le lac d'Aydat est figuré par un triangle et une croix; au-dessous nous lisons : lac d'Idat, et, à côté : *Avitacus Sidonii.*

En 1715, Jaillot, géographe, publia *la carte de la province d'Auvergne divisée en Haute et Basse.* Le lac d'Aydat y est marqué par un ruisseau renflé à son point terminal; à droite est la légende : *Avitacus* (2).

En 1782, l'abbé Micolon de Blanval se fit, au sein de l'Académie de Clermont, le champion d'Aydat (3). Il apporta dans la lutte, outre de nombreux dossiers, une telle ardeur communicative, que ses collègues, se prenant d'un beau zèle, consacrèrent plusieurs séances à l'écouter. M. de la Batisse, président, se mit à la tête des opposants et s'efforça de réfuter son adversaire. Celui-ci, aidé de l'abbé Cortigier (4), qui jouissait auprès de l'assemblée d'une réputation de savant grave et sincère, releva le gant et obligea son contradicteur non à s'avouer vaincu, les discussions publiques ne finissent jamais par l'aveu d'une défaite, mais à se renfermer dans une « abstention » prudente.

La longueur du mémoire de M. de Blanval ne nous permet pas de le reproduire *in extenso.* A côté d'excellentes raisons, on y distingue des arguments assez faibles. Son défaut capital, c'est le manque d'ordre; on dirait que, pressés d'arriver et d'emporter l'obstacle, tous les bataillons se présentent à la fois, dans un pêle-mêle complet. En stratégiste habile, M. de la Batisse se garde bien d'attaquer le gros de l'armée; il s'acharne contre quelques groupes isolés, les repousse et se hâte de chanter victoire. Triomphe de peu de durée, mais qu'il eût été facile d'éviter en combinant avec plus de logique le plan de la bataille. L'auteur réfute trop sommairement

(1) Bibliothèque de Clermont, 41. B 1-8.
(2) Bibliothèque de Clermont, 41. B 1-10.
(3) Loco citato.
(4) Né en 1715; chanoine de la cathédrale de Clermont. Le *Gallia christiana* loue sa connaissance de l'histoire locale.

Digitized by Google

ses adversaires. Or, le premier principe d'une guerre est, dans une marche en avant, de ne laisser au pouvoir de l'ennemi aucune place forte où il pourra se ravitailler. De plus, il donne, à certaines phrases du contexte latin, des interprétations fautives, et enfin, loin de dégager les caractères généraux des lieux, il les noie dans les détails. Malgré ces défectuosités, telle était la force de la vérité, que M. de la Batisse en est réduit d'abord à ergoter, et finalement, suivant le mode antique, à se draper majestueusement dans le doute.

Voici un spécimen des objections de M. de la Batisse (1) :

« Le château n'était pas une maisonnette, mais un édifice » considérable ; il fallait un terrain uni pour l'asseoir ; il » n'y en a pas à Aydat.

» Le ruisseau descend bien de la montagne, mais le volume » est peu considérable. Il entre dans le lac sans bruit. Où sont » les sources glacées ? Où est l'île qui renfermait un moulin » à deux roues ? Il n'y a qu'une motte s'élevant au milieu » du lac. Selon Sidoine, le lac était immense comme la mer ; » c'est pourquoi l'Escale l'avait identifié au lac de Genève. » Aydat n'a pas 500 arpents. Deux arpenteurs, en réputation » en Auvergne, n'en portent pas l'étendue à plus de mille » toises. »

Cette étrange dialectique pouvait avoir quelque force contre l'argumentation parfois hasardée de M. de Blanval ; en soi elle n'en a aucune. Son auteur n'avait jamais visité Aydat ; du moins il ne l'avait jamais considéré au point de vue spécial du problème qu'il prétendait trancher. Les terrains propices au déploiement d'un vaste édifice ne manquent pas sur les rives du lac. Le ruisseau, à la vérité, entre dans le bassin sans bruit ; mais, avant d'atteindre les atterrissements contre lesquels il amortit sa force d'impulsion, il roule en cascade sur une pente rapide. Aux environs, les sources glacées jaillissent de toutes parts. Le moulin à deux roues vient ici,

(1) Bibliothèque de Clermont. Manuscrits.

Digitized by Google

nous ne savons trop à quel titre ; Sidoine n'en fait mention dans aucune de ses lettres. L'île, sans être considérable, offre une étendue suffisante pour recevoir une construction de ce genre. En ce qui concerne la superficie même du lac, les deux champions avaient beau recourir aux lumières d'arpenteurs célèbres au pays d'Auvergne et se disputer sur les toises et les pas géométriques, leurs évaluations étaient entièrement fausses. Quant à Joseph de l'Escale, nous savons ce qu'il faut penser de son autorité.

En 1783, Cortigier fit le voyage d'Aydat, dans le but de se rendre compte de la disposition des lieux et de se former, à bon escient, un jugement.

Il rédigea un procès-verbal qu'il signa à la façon d'un acte notarié et qu'il fit contre-signer par tous ses compagnons de route. Cette pièce fait partie du Recueil des lettres manuscrites de Gault de Saint-Germain (1).

Nous en détachons le fragment que voici :

« Avons observé au total que les diverses circonstances » de la description peuvent parfaitement s'adapter à la topo- » graphie du lieu, et qu'il serait difficile d'en trouver un » autre qui puisse prêter à la conviction comme celui-ci. »

La conclusion est formelle ; les prémisses d'où elle émane sont moins nettes. La démonstration, confusément établie, prête aux objections et reste, en somme, peu probante.

Dulaure, qui éditait sa *Description de l'Auvergne* en l'an II de la République une et indivisible, est très affirmatif.

« La position de ce lieu, à Aydat, dit-il, ne laisse plus » aucun doute. Le local répond parfaitement à la description » qu'en donne Sidoine (2). »

(1) Bibliothèque de Clermont. *Lettres sur l'Auvergne.*

(2) Nous connaissons la pensée de l'abbé Delarbre, botaniste de renom et archéologue éminent pour son époque. Entretenant une correspondance secrète, durant la Terreur, avec un de ses confrères, botaniste comme lui, l'abbé Dubois, qui se cachait dans les montagnes de Fohet, commune d'Aydat, il adressait ainsi ces lettres « au citoyen Sylvius (Dubois), dans son désert, à côté de l'ancienne habitation de Sidoine Apollinaire, à Avitac. » (*L'église et la paroisse de Saint-Nectaire*, par l'abbé Forestier, p. 130.)

Digitized by Google

C'est aussi le sentiment du comte de Montlosier.

« Sidoine, écrit l'auteur de l'*Essai sur la théorie des vol-*
» *cans* (1), nous a peint avec beaucoup d'emphase les beautés
» de sa charmante habitation d'Avitac, aujourd'hui Aydat;
» mais il n'a pas soupçonné que cet Avitac était un lieu plein
» de déjections volcaniques et que le lac et ses îles ne devaient
» leur formation qu'à des courants de lave. »

M. Germain, ancien professeur d'Histoire à la Faculté des lettres de Montpellier, a composé, en 1840, un *Essai littéraire et historique sur Apollinaris Sidonius*, où nous lisons cette phrase : « Avitacum était vraisemblablement situé aux envi-
» rons du village d'Aydat (2). »

Le passage suivant est emprunté à l'*Histoire de l'Eglise d'Auvergne*, par le comte de Résie (3) (tome I, page 223) :

« La fixation de l'emplacement d'*Avitacum* a exercé long-
» temps la plume et l'imagination des érudits d'Auvergne.
» Savaron a prétendu que c'était Aubière, qui est situé au
» pied de la montagne de *Gergovia*, et dont il considère le
» nom comme une dérivation de celui d'Avitacum ; mais le
» mot latin de ce lieu résiste à cette conjecture. Le P. Domi-
» nique de Jésus a avancé avec aussi peu de fondement
» qu'*Avitacum* était Ayat, situé sur la Sioule, dans les envi-
» rons de *Saint-Gervais ;* mais le site peu favorable de cet
» endroit ne répond pas à la séduisante description que nous
» a laissée Sidoine de sa maison des champs ; enfin, d'autres
» l'ont placé sur les bords du lac d'Aydat, et nous nous ran-
» gerons volontiers à cette dernière opinion, qui nous paraît
» la plus probable. »

(1) Edition de 1802 ; page 8.

(2) M. Germain a essayé de réagir contre l'usage en écrivant Apollinaire Sidoine. Cette tentative, conforme aux règles, n'a pas eu de succès. Elle vient d'être renouvelée par l'érudition allemande ; dans la dernière édition parue à Berlin, en 1887, nous lisons en titre : *Gai Sollii Apollinaris Sidonii epistolas et carmina rescensuit et emendavit Christoph. Luet Johann.*

(3) Officier de cavalerie. Connu par ses nombreuses recherches sur l'Histoire religieuse de l'Auvergne.

Digitized by Google

Dans sa *Chronologie des Evêques de Clermont,* qu'il fit paraître en 1833, M. Gonod (1) se rallie à ce même sentiment.

« C'est vraisemblablement le village d'Aydat qui est » l'ancien Avitacus où était la maison de campagne de Si- » doine. Dans l'église d'Aydat on voit encore un cénotaphe » sur lequel on lit l'inscription suivante, en caractères du » VIII^e^ ou IX^e^ siècle : *Hic sunt duo Innocentes et sanctus Si- » donius.* »

Dans divers ouvrages, *Tablettes historiques,* t. VI, p. 248 (1845); *Description archéologique du Puy-de-Dôme,* p. 35 (1874), M. Bouillet (2) est très explicite, malgré les erreurs dont ses pages sont émaillées :

« Nous avons lu la lettre de Sidoine près du lac Chambon » et sur les ruines du château de Varennes ; nous l'avons lue » seul et en présence de personnes bien capables de la com- » prendre, près du lac d'Aydat, et nous croyons fermement » que la description de Sidoine se rapporte plus particu- » lièrement à cette dernière localité. » *(Tablettes hist.)*

L'ouvrage : *Les Colonies et les Voies romaines,* ne pouvait se taire sur cette importante question. Voici comment M. Mathieu (1) expose sa manière de voir :

« Le village d'Aydat répond très bien à la description qu'en » fait Sidoine ; elle ne saurait s'appliquer à Varennes relati- » vement au lac Chambon, comme le pense M. le docteur » Bertrand. Je n'insisterai pas sur cette question, aujour- » d'hui généralement résolue en faveur d'Aidac. »

(1) Natif de l'Ain. Professeur de rhétorique au lycée de Clermont, éditeur des *Mémoires sur les Grands Jours d'Auvergne*, par Fléchier, et auteur de diverses publications de valeur inégale. Son tombeau est à Thède.

(2) Né à Cluny, en 1799 ; ancien directeur de la bibliothèque de Clermont ; a édité, souvent avec collaboration, de nombreux ouvrages sur l'Auvergne, où la critique fait défaut, mais où l'on doit parfois reconnaître un mérite, celui de l'initiative de certaines études locales.

(3) Professeur au lycée de Clermont ; a publié divers travaux insérés dans les Mémoires de l'Académie de cette ville.

Digitized by Google

M. Vimont, bibliothécaire de Clermont, donne son avis dans ce fragment détaché de son *Guide aux Monts Dômes* (1874) : « Aydat, anciennement Aidac, rappelle encore le nom d'Avi- » tacus, maison de campagne de Sidoine Apollinaire, qu'il » décrit dans une de ses lettres, et dont on recherche vai- » nement les ruines au bord du lac, mais qui se trouvait » certainement au voisinage du village. »

Dans une leçon faite à la Faculté des lettres de Clermont, le 12 décembre 1874, M. Henriot, professeur, aborda, en ces termes, notre problème :

« C'est dans une villa qu'il possédait sur les bords riants » du lac d'Aydat que Sidoine se retira sur la fin de l'année » 461, dégoûté provisoirement des grandeurs et ne songeant » plus qu'à goûter, avec une société d'amis, les douceurs de » la poésie, jointes aux agréments d'une vie opulente. Une » habitation parée de tout le luxe de l'architecture et des » arts, des colonnes de marbre, des jardins délicieux, des » grottes, des bosquets, des sources bruissant en cascades, » des coteaux d'où la vue atteignait, d'un côté, des cimes » majestueuses, de l'autre planait sur une riche campagne ; » tout se réunissait pour embellir ce séjour. Le temps s'y » passait tantôt à jouer à la paume ou aux dés, tantôt à par- » courir à cheval les sites agrestes ou à gravir les hérisse- » ments rugueux des cheires volcaniques, tantôt à se réunir » en de copieux banquets sénatoriaux « *prandebamus sena-* » *torum ad morem* » qu'égayent des contes joyeux « *inter* » *libendum narratiunculæ.* »

La page est charmante. Elle l'est trop, au gré de la vérité. Aussi devons-nous formuler des réserves. Nous ne dirons rien des prétendues colonnes de marbre, l'hôte d'Avitacum affirmant que sa villa n'en possédait point, ni du luxe des arts, ce qui est en opposition avec le texte sidonien. Mais nous tenons à relever dès maintenant deux assertions de la phrase finale.

Elles tendent à représenter notre héros, à Avitacum, comme

Digitized by Google

un épicurien cherchant à oublier, dans les plaisirs de la table et dans les frivolités d'une conversation érotique, ses désillusions politiques. Rien n'est moins vrai. Les passages que cite M. Henriot sont extraits de la lettre 9e du IIe livre. Or, il est dit, dans cette lettre, que Sidoine était alors à Nîmes, auprès d'un de ses amis qui, pour donner à l'ancien préfet du Sénat des preuves non équivoques de cordialité, organisa, en son honneur, sept jours de fêtes.

Ces choses se passaient sous le ciel du midi. Ce n'était point là le train ordinaire d'Avitatum.

En 1875, la section arverne du Club alpin français, visitant Aydat au cours de ses excursions, se trouva en présence de notre problème. M. le docteur Vacher, député de la Corrèze, fit connaître succinctement, dans un journal de Clermont d'abord (1), puis dans l'*Annuaire du Club alpin français,* la solution adoptée. Dans la première rédaction, les inexactitudes abondent; dans la deuxième, elles disparaissent en partie seulement. Nous retenons la conclusion :

« La tradition locale, l'inscription de l'église, le nom » même du village, suffiraient pour lever tous les doutes..... » Le détail caractéristique de la fuite du lac par des conduits » souterrains tranche la question en faveur d'Aydat. »

Nous empruntons à *Saint Sidoine Apollinaire et son siècle,* de M. l'abbé Chaix, la citation qui suit :

« Une opinion communément répandue veut que la villa » fût située sur les bords du lac d'Aydat. Ces sites présentent, » mieux qu'ailleurs, les accidents de terrain que dépeint la » lettre à Domice. »

C'est aussi l'opinion qu'ont émise :

M. Elie Jaloustre, dans son bel ouvrage : *Histoire d'un village de Limagne : Gerzat,* p. 278 ;

M. Rouchon, archiviste-paléographe, dans une de ses conférences si pleines de critique judicieuse et si goûtées du public (année 1888);

(1) *Gazette d'Auvergne.*

Digitized by Google

Aigueperse, dans sa *Biographie des grands hommes de l'Auvergne* (article Papianilla) ;

M. Ambroise Tardieu, dans son *Dictionnaire historique* (article Aydat) ;

Malte-Brun, dans sa *Géographie de France* (département du Puy-de-Dôme) ;

Mgr Paul Guérin, dans les *Petits Bollandistes* (VII[e] édition, tome X, p. 138) ;

Le Rituel du diocèse de Clermont (édition de Mgr de Dampierre (1823) (1).

Comment oublier ici le nom de Legrand d'Aussy. Ce touriste, teinté de géologue et d'archéologue, se mit, vers la fin du XVIII[e] siècle, à parcourir l'Auvergne, consignant dans d'assez nombreux volumes ses impressions et ses réflexions. Cette œuvre n'a qu'une valeur fort restreinte. Quelle autorité peuvent avoir ces publications hâtives où les excursionnistes jugent d'un pays d'après un parti-pris et d'après une inspection superficielle? Relativement à Avitacum, Legrand d'Aussy ne sait à quelle opinion se ranger. Il nourrit contre Cortigier, nous ne savons pourquoi, un ressentiment secret. C'est assez pour qu'il s'élève contre la thèse de l'académicien de Clermont. Il feint d'abord d'en accepter les conclusions ; puis, subitement, il se rétracte et part de là pour épancher sa rancune contre son adversaire. Les objections qu'il accumule

(1) Il n'est guère possible de classer parmi les partisans résolus de notre opinion M. Adolphe Michel, l'auteur de *L'Auvergne et le Velay*. Dans la première partie de son majestueux ouvrage, — majestueux par le nombre et l'ampleur des volumes, — il est partisan d'Aydat ; dans la cinquième partie, il incline pour le Chambon, Dans l'un et l'autre cas, il se prononce sans motiver son opinion. Il élève pourtant, dans un autre endroit, une objection contre Aydat. Le malheur est que, par une singulière inadvertance de l'écrivain, cette objection va directement contre son affirmation.

Nous ne parlerons point des *Guides*, généralement favorables à Aydat. Ce n'est guère dans ces notes écrites loin des lieux qu'il faut aller chercher la critique historique. Le *Guide-Joanne* (département du Puy-de-Dôme) donne les renseignements suivants : « Aydat, inscription tumulaire de Sidoine Apollinaire ; église du XII[e] siècle. » Ainsi rédigée, la phrase contient une erreur d'épigraphie.

Digitized by Google

comme à plaisir n'ont aucune portée. Quelques-unes réduisent sans peine à néant certaines allégations de Cortigier ; mais ces dernières étant purement fantaisistes, leur réfutation n'atteint pas le fond du débat. Veut-il prendre l'offensive, il se perd dans ses imaginations et amoncelle naïvetés sur naïvetés. Dans un dernier effort où se révèle sa légèreté sceptique, il trouve moyen de jeter la boue à la suave figure de Sidoine Apollinaire, dont il ne comprenait ni le rôle, ni les écrits : « Ce prélat bel esprit, dit-il, après avoir été, » pendant sa vie, fêté, riche et heureux, fut encore béatifié » après sa mort. »

Trait lourd, *telum imbelle !* Sidoine fut loin d'être un bel esprit, au sens du XVIIIe siècle. Si trop souvent il est versificateur, souvent aussi il est vraiment poète ; les salons du dernier siècle, habitués aux sonnets et aux madrigaux, eussent peu goûté ces strophes où vibre l'accent des batailles et où retentit l'effondrement de l'Europe. Dans les œuvres de moindre envolée, il est toujours digne et grave. Ce sont jeux de prosodie, récréations d'un talent facile, luttes contre les obstacles d'une métrique ardue ; ce n'est jamais un vain bruit de mots : la fleur est toujours suivie d'un fruit délicat. Prétendre enfin que le gendre de l'infortuné empereur d'Occident, l'ennemi de Ricimer et d'Euric, l'évêque exilé, le patriote ardent, fut toute sa vie heureux et fêté, c'est mentir à l'histoire, et, pour un philosophe qui se pique de psychologie, c'est méconnaître le cœur humain (1).

(1) Il serait fastidieux de retranscrire ici le factum du « voyageur de 1788 ; » il faudrait nous arrêter à chaque assertion pour en marquer la légèreté et la mauvaise foi. La critique n'a rien à voir dans des œuvres de ce genre où les personnalités agissent en guise d'arguments.

C'est ce même Legrand d'Aussy qui, apprenant qu'un écrivain rédigeait l'histoire de l'Auvergne, s'écria : « J'ai peine à concevoir comment nous intéressera l'historien des Auvergnats. Pas un seul fait intéressant, pas un événement qui marque, à peine deux ou trois grands hommes. » Et Dulaure, piqué au vif, de riposter : « M. d'Aussy n'a que l'air d'être instruit. On peut lui faire le double reproche de parler de ce qu'il ne connaît pas assez, et d'en parler avec le ton décidé d'un homme parfaitement instruit. » (*Description de l'Auvergne*, page 23.)

Digitized by Google

De cet ensemble de témoignages se dégage une incontestable présomption. Il est regrettable toutefois que le plus grand nombre des historiens se soient contentés d'énoncer les conclusions auxquelles ils étaient arrivés, sans dire par quelles voies ils y étaient parvenus.

---

§ 2. — La Tradition.

Aydat est la seule localité où l'on retrouve la mémoire de Sidoine Apollinaire.

Quiconque connaît les races montagnardes, leur attachement aux vieilles habitudes, la fidélité de leurs souvenirs pour les événements faisant relief sur la monotonie de leur existence, leur respect pour les enseignements transmis par les ancêtres, leur ténacité dans le pli reçu, leur entêtement même sur toute chose, prolongement, pourrait-on dire, de la dureté de ces pierres qu'elles remuent de la pioche ou qu'elles écornent du sabot ferré, comprendra toute la force probante que porte avec elle une tradition conservée dans un tel milieu.

Durant le moyen âge, le culte de saint Sidoine a été très vivace à Aydat.

Avant la Révolution, on accourait encore de toutes parts à l'église où était conservée une portion de ses cendres. Cortigier, témoin de cette vénération populaire, en fait mention dans ses notes manuscrites (1).

L'attestation la plus ancienne et la plus authentique de la tradition, est l'inscription fort curieuse qui est gravée sur un reliquaire de pierre, placé en encorbellement sur deux modillons, dans le sanctuaire de l'église.

(1) Reproduites par Gault de Saint-Germain. Bibliothèque de Clermont.

Digitized by Google

Ce reliquaire a un mètre de longueur sur trente-trois centimètres de largeur et vingt-un de hauteur. Il est évidé à l'intérieur. Au-dessus, une dalle plus large faisait l'office de couvercle et d'entablement; elle a été brisée durant la Révolution.

L'inscription a été relevée par un grand nombre d'auteurs, mais très incomplètement et très inexactement. Nous la donnons ici, d'après un estampage que nous avons exécuté sur place et que nous avons fait reproduire, en réduction, par la photogravure (1).

Le trait horizontal que l'on remarque au-dessus des second, quatrième et cinquième mots, indique des abréviations par contraction. Complétée par l'adjonction des lettres supprimées, l'inscription doit se lire ainsi : *Hic sunt duo Innocentes, est S. Sidonius.* Là sont deux Innocents, (là) est saint Sidoine.

A quelle époque épigraphique appartient ce monument. Sur ce point, divergence entre les auteurs. MM. Gonod, Bouillet et Chaix optent pour le VIII^e^ ou le IX^e^ siècle; Cortigier se décide pour le XI^e^ siècle. Notre sentiment s'éloigne de ces deux opinions. Il est certain que la phrase lapidaire est antérieure au XIII^e^ siècle, la lettre employée étant l'onciale capitale. La forme spéciale de certains caractères permet d'aller plus loin et de préciser davantage. Nous croyons pouvoir affirmer que l'œuvre est de la première moitié du XII^e^ siècle; elle est contemporaine de l'église, dont les plus anciens détails architectoniques relèvent du roman fleuri (2).

(1) La réduction est au huitième.

(2) Nous sommes heureux de nous abriter ici sous l'autorité d'un membre de l'Institut, M. de Lasteyrie. Nous avions soumis notre problème

Digitized by Google

On a prétendu que l'église avait été construite sur un caveau destiné à la sépulture des Avitus. M. Micolon de Blanval a écrit, sur ce thème, d'assez nombreux mémoires restés manuscrits. La critique aurait plus d'un procès à intenter à ces derniers travaux rédigés trop à la hâte.

Des fouilles exécutées dans les sous-sols de l'église, pourraient seules nous éclairer sur ce fait d'une sérieuse importance.

Ce qui est probable, c'est que le cénotaphe ou plutôt le reliquaire n'a pas toujours occupé la place où il se trouve actuellement. Les modillons qui le supportent ne sont pas romans. De plus, on distingue à la partie supérieure de la face principale, une moulure tracée avec soin et se terminant brusquement aux angles, sans point d'arrêt. Or, l'inscription est d'un assez bon travail ; elle décèle un ouvrier expert dans son art. Celui-ci n'eût pas laissé son œuvre inachevée. Ce motif d'ornement devait entrer dans un ensemble de lignes décoratives. C'est au XIV^e^ siècle, époque où l'église a subi des remaniements considérables, que le coffret de pierre prit possession de l'emplacement où nous le voyons. Où était-il précédemment? Malgré un examen attentif du vaisseau, nous n'avons rien découvert qui puisse nous donner satisfaction.

Même incertitude à l'égard des *deux Innocents,* signalés dans le titre lapidaire. Sont-ce les cendres de deux saints Innocents de Bethléem, ou de deux petits enfants quelconque, morts après le baptême, ou de deux enfants de Sidoine Apollinaire? Le problème, croyons-nous, est insoluble.

à M. Héron de Villefosse, conservateur des antiquités romaines au musée du Louvre. Voici en quels termes nous a répondu l'éminent épigraphiste dont la science égale la modestie.

« . . . . . La question que vous me posez n'est pas absolument de ma compétence, car je ne m'occupe que des inscriptions de l'époque romaine. Mais j'ai soumis le cas à mon confrère, M. de Lasteyrie, beaucoup plus à même que moi de le juger. Il pense que votre inscription doit être du temps de Louis VI, ce qui confirme tout à fait votre manière de voir. Veuillez agréer l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

» Ant. Héron de Villefosse. »

Paris, le 30 mars 1890.

Digitized by Google

M. Vacher (1), estimant que Sidoine a été inhumé à Aydat, traduit ainsi l'inscription : Ici reposent saint Sidoine et ses deux enfants. Rien n'autorise cette interprétation, à l'exclusion des autres. Sidoine Apollinaire fut enseveli dans l'église de Saint-Saturnin (2), plus tard Saint-Amandin, située près de Clermont, à Rabanesse. Ce n'est pas le tombeau du saint que nous voyons à Aydat, mais un reliquaire ayant contenu une portion de ses ossements.

Les procès-verbaux des visites épiscopales, conservés dans la bibliothèque du Grand-Séminaire de Montferrand, ne résolvent point la difficulté. Toutefois, ils renferment des détails qui ne manquent point d'intérêt.

Nous lisons, à la date de 1699, ces lignes écrites en présence de Mgr Bochard de Saron :

« Nous a esté dit y avoir, dans une chasse en pierre, du costé de l'Evangile, que nous n'avons pu ouvrir, des reliques des saints Innocents et de saint Symphorien. »

Il y a dans le dernier mot une erreur de copiste, comme il appert du procès-verbal de la visite faite, en 1703, par le même évêque.

« Nous a esté dit y avoir dans une chasse de pierre que nous nous n'avons pu ouvrir, suspendue du costé de l'Evangile, des reliques des saints Innocents et de saint Sidoine. »

Massillon visite l'église le 31 mai 1736.

« Avons vu, dit le procès-verbal, les saintes reliques dans deux reliquaires de cuivre, dont l'un contient deux paquets de fragments d'os avec cette inscription gravée sur ledit reliquaire :

Sancti Sydonis Avitati et sancti Donati,

et dans une chasse de pierre, élevée dans le mur du sanctuaire, au-devant de laquelle il y a :

Hic sunt duo Innocentes et S. Sidonius,

(1) Loco citato.
(2) Savaron, *Orig. de Clairm.*, édit. Durant, p. 128.

Digitized by Google

que nous avons fait ouvrir et où nous avons trouvé plusieurs fragments d'os assez considérables avec le procès-verbal de son ouverture que nous avons mis dans un linge avec lesdits ossements dans ladite boîte renfermant des parcelles d'ossements de saint Sidoine. »

Ces documents, s'ils ne nous éclairent point sur la question spéciale dont nous recherchons la solution, l'identité des deux Innocents, nous apprennent l'existence d'un deuxième reliquaire où reposaient des parcelles du corps de Sidoine. C'est là un témoignage précieux de la tradition (1).

Pendant la Terreur, les reliques devinrent la proie des sectaires jacobins du district. Seul, l'édicule fut respecté.

Sur les rives du lac, se dresse une croix, près de laquelle la paroisse se rend processionnellement le jour de la fête patronale. Cette croix porte le nom de Sidoine Apollinaire. Bien que récente — elle a été élevée au commencement du siècle — elle n'en témoigne pas moins d'un souvenir qui continue à s'affirmer en dépit des bouleversements révolutionnaires.

On objecte que Sidoine est le patron de la paroisse d'Aydat et que, par suite de ce culte, il n'est pas surprenant que la mémoire de l'illustre évêque soit en honneur dans un lieu placé sous sa protection. Le choix du patron est dû souvent à un concours de causes assez difficiles à saisir; on ne saurait rien conclure du culte local à l'existence du saint en ce lieu.

(1) Savaron nous apprend, dans ses *Origines de Clairmont* (1re édit., p. 36), que, dans l'église de N.-D. d'Entre-Saints, à Clermont, on voyait, de son temps, une ancienne inscription, gravée sur marbre blanc, et indiquant l'existence, en ce lieu, des corps de *sept Innocents*. Cette inscription, déplacée en 1793, fut retrouvée vers 1850, par M. Mioche, qui écrivit une notice au sujet de cette découverte. Les caractères lapidaires remonteraient au XIIe siècle. C'est à cette même époque que le sculpteur d'Aydat gravait sur le reliquaire de Sidoine le texte qui nous occupe. N'y aurait-il pas une parenté entre ces deux faits. La similitude de mots n'impliquerait-elle pas une similitude d'origine. Nous nous bornons à signaler cette voie aux commentateurs de Savaron; leurs explications auraient pour résultat probable de dissiper les obscurités où s'enveloppe notre problème.

Digitized by Google

L'observation est judicieuse. Ici elle tourne à notre avantage. Saint Sidoine n'est pas et n'a jamais été le patron d'Aydat (1), qui est saint Barthélemy. Le culte de saint Sidoine s'est développé parallèlement à celui de l'apôtre évangélique ; il ne l'a jamais absorbé. Ce fait ne peut avoir sa raison d'être que dans un souvenir spécial, par exemple, le souvenir d'un séjour (2).

Dans l'église, à la clef de voûte de la travée médiane, on aperçoit un oiseau aux ailes à demi repliées. A côté des pieds sont dessinés deux oves ; un troisième est marqué au-dessus de la tête. A en juger par ses formes archaïques, cette icone, qu'aucun archéologue n'a signalée, décèlerait une origine mérovingienne (3). Elle est évidemment antérieure à la voûte où elle est encastrée ; elle est même antérieure aux parties les plus anciennes du vaisseau.

N'y aurait-il pas une corrélation étroite entre la présence de cet emblème et le séjour, dans ces parages, de l'empereur *Avitus,* dont l'oiseau était le symbole et qui tirait son nom patronymique du primitif *Avis* (4).

(1) En avançant le contraire, dans ses *Tablettes historiques*, M. Bouillet a fait erreur.

(2) D'après M. Tardieu, le patron primitif d'Aydat était saint Martin. (*Dictionnaire historique*, p. 76.)

(3) M. le docteur Dourif, à qui nous avons fait part de notre sentiment, le partage entièrement.

(4) Aydat peut se prévaloir d'un nombre assez imposant de preuves pour que les *Guides* fantaisistes n'y viennent pas ajouter les leurs. C'est ainsi que, malgré l'autorité de Bouillet, l'île du lac n'a jamais porté le nom d'*Ile de saint Sidoine*, et qu'au hameau de Poudure, aucune excavation n'est connue sous la dénomination de *Caves de saint Sidoine*. Malgré l'appui que pourraient nous fournir ces deux légendes, nous estimons, à la suite de Pascal, qu'il faut savoir affirmer ou rejeter, suivant les exigences de la vérité.

Digitized by Google

§ 3. — L'Etymologie.

1° Le mot *Aydat* ne peut avoir son origine que dans le mot *Avitacum*.

On sait que les noms de personnes ont eu une grande influence dans la composition des noms de lieux. Les noms des personnes sont isolés, ou unis à d'autres mots. Lorsqu'ils sont isolés, ils sont suivis d'un suffixe qui leur donne une signification géographique. Ausone raconte que son père Jules possédait une terre appelée indistinctement *villa Julii* ou *Juliacum*. La terre de Saint-Paulin était connue sous la dénomination de *villa Paulini* ou *Pauliacum*. Les Romains donnaient une valeur ethnique aux noms de personnes en remplaçant le suffixe ordinaire par le suffixe *iacum* ou *acum*. Ainsi le domaine d'Albinus est devenu *Albiniacum* (Aubigny), département de la Somme. Le domaine de Montanus a fait *Montiniacum* (Montigny), département du Nord. Pour la même raison, le domaine de la famille Avitus prit le nom d'*Avitacum* (1).

(1) Pour être équitable, nous devons avouer que cette théorie, relative à l'origine du suffixe *ac*, n'est pas admise par tous les philologues. Loin d'être un suffixe romain, le célèbre *ac* appartiendrait à la langue gauloise. Les Romains ajoutèrent la terminaison *um*, mais le peuple ne renonça jamais aux consonnances primitives; et, lorsque le latin disparut, les mots, délivrés des *us* et des *um*, se retrouvèrent munis de la finale indigène.

Cénac-Montaut, dans son *Histoire des Pyrénées*, au chapitre intitulé : *Noms de lieux des Pyrénées françaises et espagnoles*, prétend que l'*ac* est un véritable article répondant à *le*, *la*, *les*. S'il est placé à la fin, c'est que la langue primitive de nos aïeux était sans doute post-positive.

Le chanoine Arbellot, dans son *Origine des noms de lieux en Limousin*, dit également que le suffixe *ac* est gaulois, et qu'il a été transformé, par la désinence latine, en *acum*. Il ajoute que, suivant le grammairien Davies, *ac*, *ach* est un suffixe irlandais formant, avec des substantifs, des adjectifs de propriété. C'est pour cette raison que, mis à côté d'un nom d'homme, il désigne la propriété ou le domaine du personnage. Avitac, tel était probablement le mot gaulois, c'est-à-dire *le Avit*, le domaine d'Avit.

Quoi qu'il en soit des doctrines de cette école, à laquelle on ne saurait refuser ni la science ni la logique, nous nous plaisons à constater qu'elle ne modifie pas substantiellement notre travail. Que l'*ac* soit antérieur ou postérieur à la conquête, nos conclusions restent intactes.

Digitized by Google

2° *Avitacum est devenu Avitac.*

Aux époques des invasions, la désinence *acum* a fléchi, d'abord par le rejet de la déclinaison latine, opéré par les peuples sur l'idiome desquels le latin s'était greffé, puis par une mise en relief plus considérable de la syllabe tonique aux dépens des syllabes sourdes. Dans le Midi, la finale est *ac*. En Auvergne, outre l'*ac* on trouve *as, at, a,* qui se prononcent *â* et qui ne sont, en réalité, que des *ac* assourdis par la disparition du C. Dans d'autres régions, l'*ac* est devenu *ec*. Exemple : Ruffiacum, Ruffec. D'où l'on saisit comment Avitacum, perdant sa terminaison, a fait Avitac.

Par le même motif et en vertu de la même loi, ce nom qui, au dernier siècle, s'orthographiat Aydac, s'écrit aujourd'hui Aydat.

3° *Aidac est le même mot qu'Avitac.*

Les consonnes du même ordre peuvent changer de degré dans la formation des mots, c'est-à-dire, de fortes devenir douces, et réciproquement. La lettre D étant la consonne douce de la catégorie des Dentales, prend facilement la place de la lettre T, qui en est la consonne forte. Pour la même raison, dans la classe des Labiales, F devient V ; exemple : naïf, naïve. Dans la classe des Gutturales, C prononcé K, devient C prononcé S ; exemple : public, publicité ; etc... Entre Avitac et Avidac, il y a donc permutation conforme aux règles.

4° *Avidac s'est transformé en Aydac.*

Sur cette question, les philologues ont trois théories. Les uns pensent que, chez les Romains, le V n'avait pas l'emploi de consonne que nous lui donnons actuellement. Ce qui tendrait à le prouver, c'est que, dans les dialectes les plus rapprochés du latin, le V est une voyelle ; il a la valeur de U et se prononce *ou*. Or, dans le choc des idiomes d'où est sortie la langue française, la rencontre de plusieurs voyelles n'offrant aucune harmonie aux oreilles habituées à des sons durs et énergiques, nos pères supprimèrent les lettres jugées inu-

Digitized by Google

tiles et ne conservèrent que celles qui étaient absolument nécessaires à la prononciation concise du mot. C'est ainsi qu'*Aouitacum* devint Aytac ou Aydac.

D'autres affirment que le V consonne, placé entre deux voyelles, ne se faisait pas sentir dans le parler. Ainsi, pour traduire *avi*, nous disons aïeux (1); les Allemands prononcent *Baïere* quand nous écrivons Bavière. Dans cette hypothèse, on aurait dit, du vivant de Sidoine, *Aitacum*, tout en écrivant Avitacum. La langue française est restée longtemps sans être fixée par l'écriture, d'après des règles sûres. Lorsqu'on eut recours à l'écriture, on donna aux mots leur valeur phonétique. Dans Avitacum, la lettre V ne se prononçant pas, on écrivit Aitac.

D'autres enfin prétendent que certaines consonnes, le V par exemple, placées entre deux voyelles, disparaissaient entièrement. Le mot Rubiacum a fait Royat par le retranchement de la lettre B. Dès que la langue se dégagea de ses langes, on s'en tint aux lettres que l'oreille percevait.

Chacune de ces trois opinions, quelle que soit celle que l'on adopte, explique parfaitement la formation de notre mot.

Dès le x^e^ siècle, l'appellation actuelle était parvenue au terme de ses transformations, comme il appert d'une donation testamentaire faite en 959 par Etienne II, évêque d'Auvergne, au chapitre cathédral (2).

(1) Aïeul vient de la forme *Aviolus*, qui a fait aïeul par la diphtongaison des deux voyelles *i*, *o*. (Gaston Paris. *Du rôle de l'accent latin dans la langue française*, 1862.)

(2) Nous donnons ici un fragment de ce testament :

« Prævidens ego Stephanus episcûs... in primis dimitto Deo et Virgini et ad locum ubi ego episcus esse videor, id est ad locum Claromonten et in communio fratrum abbatiam Aïdiacensis (*sic*) cum omnibus ad ipsam pertinentibus, aquarumque decursibus et lacum de Aïdaco totum, et ab integro et ad lacum supra dictum unum mansum dimitto qui est in Felici quem tenet Goozbertus et frater ejus et est fevum Ludovici de Montone, et alium mansum ad Caceriam qui est fevum Guillelmi, et tres mansos in Boisoilo quod tenent Garannones. » (*Gallia christiana*, t. II, p. 73.)

« Moi, Etienne, évêque... je donne, en premier lieu, à Dieu et à la Vierge, et au monastère où je suis évêque, c'est-à-dire au monastère de Clermont, et au chapitre, l'abbaye d'Aydat et tout ce qui lui appartient,

Digitized by Google

Au XI^e^ siècle, nous trouvons le mot Aydacus dans une donation de Guillaume et Robert, comtes d'Auvergne (1). Au XIII^e^ siècle, nous lisons, dans une charte, *Aidachus;* au XVII^e^ siècle, le mot apparaît, dans les titres, sous sa forme française *Aidac;* au XVIII^e^ siècle, on écrivait Aydac (2).

---

§ 4. — La Topographie.

L'attestation des historiens, de la tradition et de la science étymologique ne constitue, au point de vue de la critique, qu'une présomption. Nous voulons l'évidence. Ce suprême témoignage, la topographie va nous le fournir.

Il y a concordance parfaite entre le paysage d'Aydat et la description d'*Avitacum.*

Au risque de nous répéter, nous allons citer le texte, afin de rendre plus palpable la vérité de notre démonstration.

Nous sommes à Avitacum... Au couchant, s'élève une mon-

les cours d'eau, le lac d'Aydat tout entier, et, près du lac, un mas qui est à Phialleix, que gèrent Goozbert et son frère et qui est le fief de Louis de Monton ; plus, un autre mas, à la Cassière, qui est le fief de Guillaume, et trois mas, à Boisseuil, que possèdent les Garannons. »

Locus veut dire monastère. Il s'agit du chapitre cathédral, alors soumis à la règle. (Note de M. Rouchon, archiviste départemental.)

Dans l'idiome du pays, Phialleix, village situé près d'Aydat, s'appelle Fèle, ce qui nous a déterminé à traduire par le nom de ce village le terme *Felici.*

(1) Archives départementales. Inventaire de la Cathédrale, cote 2, armoire 7, sac A.

(2) Il n'est pas sans nécessité de consulter l'idiome indigène, ces patois qu'il était autrefois de bon goût de mépriser, et à propos desquels Nodier a dit que, s'ils étaient perdus, il faudrait créer une académie spéciale pour les retrouver ; ils contiennent souvent la clef de nombreuses difficultés de linguistique. Les paysans des environs d'Aydat appellent leur chef-lieu de commune *Ividâ.* C'est bien le mot latin, faiblement altéré. Cette particularité semble donner raison à ceux qui soutiennent qu'à un moment le V a été consonne.

Digitized by Google

tagne de terre, escarpée toutefois, qui produit comme d'un double foyer des collines plus basses, éloignées l'une de l'autre de quatre arpents. Tandis qu'on découvre l'aire qui sert de vestibule à notre domicile, les flancs des éminences, se touchant au bord de notre villa, suivent, en lignes régulières, une vallée placée au milieu.

Ce passage décrit, avec l'exactitude d'une levée de plan, l'aspect orographique et hydrographique d'Aydat. Les reliefs de la région sont, en effet, marqués par une double rangée d'éminences qui paraissent sortir du puy de la Rodde. Ce puy, un des derniers de la chaîne des Dômes, est situé au couchant; il se dresse majestueusement à l'horizon. La base est de 1 200 mètres de circonférence; sa hauteur (1) est de 500 mètres au-dessus du niveau de la vallée qu'il commande. Son sommet, large et arrondi, laisse entrevoir un cratère. Les flancs, très escarpés, sont couverts de scories, de pouzzolane et de terre végétale où croît aujourd'hui un bois de pins. De la base du puy partent de légères collines qui s'allongent vers l'est, à des niveaux graduellement surbaissés. Les collines, placées à gauche, suivent immédiatement une ligne parallèle à l'axe de la vallée; celles du côté droit, font d'abord, à la sortie, un contour et prennent ensuite une direction identique. C'est entre ces mamelons, formant chaussée et encaissant la vallée, que repose le lac. L'espace qui sépare entre elles les têtes de colline, est très nettement accusé, bien qu'il soit d'assez faible étendue, comme l'exige le chiffre de quatre arpents. Nous nous en tenons ici à l'aspect géographique. Géologiquement parlant, on ne pourrait avancer que les collines dont il est ici question sont un produit du volcan de la Rodde. Ce dernier est d'origine volcanique et toute une série de collines est de nature granitique. Au v^e^ siècle, la géologie était dans l'enfance, à supposer même qu'elle existât. Privé de termes appropriés à la composition des roches, Sidoine qui avait le souci de l'exactitude, malgré l'emphase de

(1) 1110 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Digitized by Google

sa période, s'en remet aux apparences. Les mouvements du sol semblent avoir obéi à l'impulsion initiale du volcan qui a jeté autour du lac comme deux grands bras le retenant captif. Nous avons donc, à l'ouest, le *mons terrenus arduus,* et, de chaque côté, les éminences s'abaissant en gradins et laissant entre elles, en s'éloignant, un faible espace de terre labourable.

Notre lac dirige son cours vers l'est. L'endroit vers lequel il prend sa source présente un sol marécageux, rempli de précipices et tout à fait inaccessible. Il s'y entasse une quantité de limon que l'eau rend extrêmement gras... Il reçoit une rivière dont les eaux, brisées contre les rochers, paraissent toutes blanches d'écume et se perdent un peu au-dessous de l'endroit où les écueils semblent vouloir s'opposer à leur passage.

C'est bien ici, pouvons-nous dire, la photographie du paysage d'Aydat. Le lac s'étend de l'ouest à l'est. La rivière de Pontava, qui le produit, pénètre dans la vallée, au couchant ; les eaux se déchargent au levant. A son embouchure, la rivière, devenue torrentueuse, par l'effet de la forte inclinaison de son lit, creuse profondément le sol. Gênée par les rochers, elle s'élargit, formant un delta rempli d'excavations et de fondrières. Revenue à un cours plus calme, lorsqu'elle a atteint le niveau de la vallée et qu'elle a serpenté un instant à travers les alluvions, elle dépose sur les bords un limon épais où se dilatent les algues, les joncs et les iris. Au temps de Sidoine, cet endroit devait être inaccessible. La construction du village, la présence de plusieurs moulins, d'une large route et de deux ponts, ont un peu modifié son aspect. Pas assez, toutefois, pour le faire disparaître. C'est bien encore, malgré les tentatives d'endiguement, les marécages de l'époque gallo-romaine.

La rivière de Pontava prend sa source dans une commune voisine, celle de Saulzet-le-Froid. La région du Saulzet est à l'échelle moyenne de 1 000 mètres au-dessus de la mer ; le lac d'Aydat est à 820 mètres, c'est donc une différence de niveau

Digitized by Google

de 180 mètres. Cette différence se produit brusquement, à proximité même du lac. La rivière coule d'abord lentement dans le vallon du Saulzet, puis, rencontrant, au débouché, l'étage inférieur, elle se jette, en grondant et en écumant, sur une rampe dont la pente moyenne est de 12 centimètres par mètre. Sur certains points, cette pente est tellement raide que l'eau jaillit en cascades. Au v^e^ siècle, elle était encore plus rapide. La force érosive d'un cours d'eau étant en raison directe de l'angle d'inclinaison et de la friabilité du sol, la rivière de Pontava tombant de haut et s'engageant dans une gorge dont les parois sont, d'un côté, granitiques, et de l'autre, volcaniques, a rongé la roche lavique, au dépens de l'altitude de son cours. La gorge elle-même est entièrement l'œuvre de l'action, lente, mais persévérante, du torrent qui la sillonne sans relâche comme une charrue, et qui est arrivée à mi-côte après avoir entraîné les surfaces supérieures.

Les matériaux, désagrégés par le flot, ont formé à l'entrée du lac un dépôt considérable, à travers lequel la rivière serpente un instant, réalisant ainsi la note de Sidoine: « Les eaux se perdent un peu au-dessous de l'endroit où les écueils semblent s'opposer à leur passage. »

De tous côtés jaillissent des sources d'eau froide.

Les sources sourdent nombreuses dans la région d'Aydat. Elles entretiennent sur le talus du bassin, durant l'été, une végétation active. Il en est une, — la source de Lourneix — qui est particulièrement froide. Elle émerge, près du village et sur les bords de la rivière, au point où la lave rencontre le granit. Sa limpidité est parfaite, son volume considérable et sa température basse. Au mois d'août 1889, le thermomètre, plongé dans l'œil de la source, marquait 8 degrés centigrades, alors qu'à l'air ambiant la colonne de mercure s'élevait à 39 degrés. Sidoine ne s'éloignait donc pas trop de la vérité quand il disait: « Si l'on t'apporte de l'eau de cette source renommée par sa fraîcheur, tu verras soudain, quand elle sera versée dans les vases, se former des taches de neige et

Digitized by Google

des parcelles nébuleuses ; une gelée subite obscurcira l'éclat des verres, comme ferait de la graisse. »

La rivière coule encore au delà du lac, soit qu'elle le traverse sans mêler ses eaux aux siennes, soit qu'elle les y mêle ; forcée de s'échapper par de petits couloirs souterrains, elle ne perd dans ce passage que les poissons qui ont suivi son cours.

Ces observations minutieuses ne peuvent convenir qu'à Aydat.

Nous l'avons observé plus haut, les eaux du lac sont maintenues à l'est par un barrage de sable et de scories, à travers lequel elles s'infiltrent lentement, pour surgir au loin en sources vives. Ce barrage est lui-même échancré à l'endroit où la coulée butte contre les assises de granit constituant la paroi d'en face ; l'eau se glisse dans cette brèche et forme un petit ruisseau qui, après avoir arrosé, à quelques pas, le village du *Lau*, se ramifie en une multitude de bras et se perd subitement dans le sable. C'est cette disparition brusque que les géographes désignent sous le titre de *Perte de la Veyre* (1).

(1) Cette appellation repose, géographiquement parlant, sur un examen superficiel de la répartition des eaux. Aucune rivière proprement dite ne prend sa source dans le lac d'Aydat. C'est un principe de géographie que, pour déterminer la source d'une rivière, il faut remonter le cours visible de cette rivière jusqu'à son point de départ. Or, si l'on suit, en amont, le cours de la Veyre, on arrive à Pagnat, où se montrent les griffons produisant la rivière. Les sources proviennent bien, en partie, sans doute, du lac d'Aydat. Mais ce serait aller contre l'usage que de comprendre sous le terme de ruisseau de la Veyre toutes les infiltrations souterraines qui se glissent d'ici de là, sur une étendue de douze kilomètres, à travers la masse volcanique. Les eaux des Rouilhas et de Ponteix se rendent également à Pagnat. Or, ces eaux, fort belles et fort considérables, ne sortent point du lac d'Aydat ; elles proviennent, par infiltration, du lac de la Cassière, des tourbières de Verneuge et du ruisseau de Randanne. « Ce sont les sources de Pagnat qui constituent la Veyre proprement dite. » C'est par ces mots que M. Gautier, ingénieur des ponts et chaussées, dans son rapport au Préfet sur le *Détournement des eaux de la Veyre*, confirme nos dires.

M. Bouillet, distrait ce jour-là, a écrit que la Monne est un émissaire du lac d'Aydat. Cette rivière, séparée de notre région par de hautes collines de granit, appartient, dans son cours supérieur, au bassin du Vernet-Sainte-Marguerite.

Digitized by Google

Le texte de Sidoine est donc merveilleusement exact : « La rivière coule encore, au delà du lac, mais, absorbée après un cours très réduit par la roche poreuse, elle fuit à travers des fissures souterraines, en ne perdant, dans ce passage, que les poissons qui ont suivi son cours. »

A certains jours, de faible brise et de soleil limpide, on aperçoit, à la surface du lac, des bandes à teinte foncée, s'étendant de l'embouchure de la rivière, à l'ouest, à la naissance du ruisseau de dégagement, à l'est. Ces stries sont dues, soit à la présence de légers courants intermittents, soit à la réflexion de la lumière contre les molécules de la surface légèrement agitée. On comprend dès lors que Sidoine ait pu penser que sa rivière traversait le lac sans y mêler ses eaux. Ce n'est de sa part qu'une insinuation sur laquelle il se garde bien d'appuyer.

Repoussés dans une eau plus tranquille, les poissons y croissent promptement et la blancheur de leur ventre fait ressortir la rougeur de leur chair.

Sidoine entend-il parler ici de la truite saumonée, *salares,* ou de tout autre poisson à chair rouge, la carpe rosée, par exemple, variété de la famille des cyprins ? Dans l'un ou l'autre cas, la difficulté est résolue. La truite saumonée abonde à Aydat ; quant aux cyprins, voici ce que dit un auteur compétent, M. Franck Chauvassaignes : « Au lac d'Aydat, on trouve une espèce excellente de carpe dont la chair rose est très délicate (1). »

Nous ne dirons rien de cette diminution de coloration, provoquée chez les poissons, spécialement sur le ventre, par l'excès d'embonpoint, parce que ce phénomène qui avait si fortement troublé Joseph de l'Escale, se produit invariablement dans toutes les stagnations.

Le lac, suivant les mesures appelées nautiques, s'avance sur une longueur de dix-sept stades.

(1) Loco citato, p. 19.

Digitized by Google

Nous avons sous les yeux le plan du cadastre, et nous constatons que le lac d'Aydat a 5520 mètres de pourtour.

Or, comme les bords sont, à certains endroits, très déchiquetés et que le temps a pu en modifier la configuration, nous laissons une marge et nous retenons le chiffre rond de 5000 mètres. La moitié de 5000 mètres donne deux kilomètres et demi, chiffre qui concorde avec les dix-sept stades nautiques.

Nous prenons pour base de nos évaluations, la moitié du contour. On arrive au même résultat en s'appuyant sur l'un des côtés du vaste triangle, figuré par le lac, celui du midi de préférence, parce que, à son extrémité, il se prolonge en golfe, et que, dans la mesure d'un bassin de forme irrégulière, c'est toujours sur la ligne la plus allongée que les anciens plaçaient leurs repères. Là également, en défalquant les atterrissements qui, depuis quinze siècles, ont agrandi l'assiette du village, nous retrouvons le chiffre indiqué par Sidoine.

Il existe toutefois un écart de plus de 300 mètres entre ce chiffre et celui du contour actuel. Cette difficulté disparaît à la première inspection des lieux. A l'ouest, les alluvions tendent sans cesse à restreindre les limites du lac. A l'est, le ruisseau de dégagement s'est élargi ; l'eau, qui remplissait plusieurs dépressions de la chaussée, s'est écoulée, laissant, en témoignage de son séjour, un lit épais de sable, de vase et de tourbe. Si l'on tient compte de ce double travail de la nature, on arrive bien vite à cette conclusion que l'étendue du lac a diminué d'une proportion égale à l'écart signalé.

A droite, le lac va serpentant ; les bords en sont coupés ; le rivage, du côté gauche, est uni, découvert et tapissé d'herbes.

Le lac d'Aydat offre, en effet, à droite, de profondes sinuosités, vivement accentuées par le brusque ressaut du mamelon de Poudure ; à gauche, les déclivités sont douces ; le sol s'incline vers les eaux en pentes légères, couvertes d'herbes.

Digitized by Google

Au milieu du lac se trouve une petite île, où s'élèvent, sur de grosses pierres, naturellement amoncelées, des bouts de rames qui servent de bornes à des courses navales. C'est là que les bateliers viennent faire de joyeux naufrages. Nos aïeux avaient coutume d'imiter en cet endroit les naumachies que la superstition troyenne avait établies à Drépane.

L'expression *in medio profundi* nous semblerait être mieux rendue, dans sa nuance précise, par les mots : au sein de la profondeur du lac, que par ceux-ci : au milieu du lac. Le vocable *profundum* a une signification moins nette, moins tranchée que le terme *lacus*. Il signifie d'une manière générale l'abîme, le gouffre. Ce n'est pas sans raison que Sidoine, difficile dans le choix des substantifs, a employé ici ce dernier, tandis que, partout ailleurs, il se sert du mot *lacus*. Il voulait indiquer que l'île ne se trouvait pas au centre géométrique de son lac, mais à l'endroit où les eaux étaient plus profondes et où le bassin embrassait la plus grande superficie.

Or, à Aydat, le lac dessine un triangle très évasé à la base. Les lignes qui figurent les côtés du triangle s'avancent dans les terres, bien au delà de la base. Il résulte de cette disposition que le point le plus éloigné des angles est situé près du bord, à l'est, dans une ligne coupant au milieu la chaussée volcanique. C'est là que se trouve l'île. L'emplacement correspond merveilleusement à l'*in medio profundi*. A quelques mètres de cet endroit, le lac atteint son maximum de profondeur ; c'est à cet endroit enfin qu'il se déploie dans toute son ampleur. Les mots qui traduisent la pensée de Sidoine corroborent notre observation. Quand il décrivait sa pièce d'eau, il la considérait dans la direction du courant ; il avait, à sa droite, le « littoral sinueux ; » à sa gauche, « les rives découvertes et unies, » et derrière lui, « la montagne de terre. » Or, quand on contemple le lac d'Aydat en se plaçant sous cet angle, on aperçoit l'île au milieu de la profondeur du gouffre.

Cette disposition s'adaptait très heureusement aux évolutions nautiques. Située ailleurs, l'île eût été un obstacle aux

Digitized by Google

manœuvres des bateliers. Là seulement elle marquait le fameux rocher que les pilotes troyens devaient doubler, dans la baie de Drépane. A l'instar des naumachies troyennes, que Virgile décrit dans le Ve livre de l'*Enéide,* les embarcations s'élançaient, à un signal donné, dans la direction de l'île où, paraît-il, elles faisaient souvent « de joyeux naufrages. » Ce dernier trait, jeté comme en passant, est significatif. L'île n'est séparée du bord que par un étroit chenal semé de récifs. Il fallait, pour se diriger dans cet espace réduit, une habileté peu ordinaire, et, souvent, la nacelle, gênée dans ses mouvements par ses voisines, acharnées comme elle à la course, se brisait contre les rochers. La proximité du rivage enlevait aux accidents toute apparence de dangers.

L'îlot, ou plutôt les îlots d'Aydat (1), sont le résultat du boursouflement de la coulée volcanique. Par le refroidissement, la matière spumeuse s'est craquelée en conservant l'aspect d'un agrégat de rochers disjoints. Ainsi se justifie l'annotation de notre poète : « Une petite île composée de grosses pierres naturellement amoncelées. »

La campagne a des bois dispersés çà et là, des prairies émaillées de fleurs, des pâturages où abondent les troupeaux, des bergers riches de leurs épargnes.

Nous sommes bien ici au sein du paysage que baigne de sa vive atmosphère et de son azur délié le ciel d'Aydat. C'est bien celui que la palette du peintre s'est plu à esquisser : pays de bois, tachetant de ci de là les crêtes des collines ou se glissant au ras des ondulations herbues ; pays de prairies, où la renoncule, la scabieuse, le muguet, l'anémone montana se cachent silencieusement, et où la sauge et le serpolet sauvage versent à flots leur arome mélangé à l'odeur des essences résineuses ; pays des graminées, qui essayent leurs forces avant

(1) Ils sont au nombre de six, formant un archipel en miniature. Un seul mérite le nom d'îlot ; les autres ne sont que de faibles affleurements de rochers.

Digitized by Google

d'entreprendre l'ascension des hauts plateaux et qui, plus loin, seront le tapis des régions tourmentées par les orages ; pays des pâturages, où paissent en liberté les troupeaux ; pays, enfin, où les mœurs pastorales, adoucies par le voisinage des plaines, conservent néanmoins la solide rugosité d'autrefois. Economes comme la terre qui les nourrit, les races montagnardes veillent avec un soin inquiet sur leurs épargnes, contre la dilapidation desquelles, d'ailleurs, les rochers eux-mêmes protesteraient. « Les bergers, riches de leurs épargnes! » L'euphémisme de Sidoine est exquis. On ne pouvait appuyer d'une façon plus délicate sur le goût énergique pour le gain de ces robustes colons de l'avare nature.

Pour être décisive, notre conclusion doit donner satisfaction non seulement aux *desiderata* essentiels ou *primaires* de la description latine, mais encore à toutes ses exigences secondaires.

Le climat d'Avitacum était froid, *frigus civicum*. Ce n'était pas sans doute la basse température contre laquelle s'indignait Ovide, dans les gémissements des *Tristes ;* c'était l'air vif des altitudes élevées, air qui joue en liberté sur les gigantesques piédestaux où se dressent les hautes crêtes, et qui, sans cesse renouvelé, en sa vigueur, par les vapeurs du matin et du soir, dédaigne les alourdissants rayonnements du milieu du jour.

En résumant ici les observations que nous avons faites, sur le climat d'Aydat, pendant plusieurs années, nous montrerons avec quelle justesse l'expression de Sidoine caractérise la région.

Bien que peu éloigné de la Limagne, Aydat participe de la température des montagnes. Trois causes concourent à l'abaissement de la chaleur : la hauteur (820 mètres); la présence du lac, dont les émanations se répandent dans l'air et l'imprègnent d'humidité ; le voisinage des monts Dômes et des monts Dores, qui arrêtent les nuages et déterminent, dans l'atmosphère, de fréquentes perturbations.

Digitized by Google

Le printemps et l'automne y sont peu sensibles. De l'été on passe brusquement à l'hiver. Cette dernière saison se prolonge souvent jusqu'au mois de mai, parfois jusqu'au mois de juin. Il est rare que, dans la première partie d'octobre, les monts Dores ne se couvrent pas d'une poussière neigeuse : c'est l'ouverture officielle de l'hiver. Dès lors les vents d'ouest soufflent avec une violence extrême. Prenant leurs ébats au sommet du plateau, ils viennent se heurter contre les Dômes. Refoulés par le rideau largement déployé des cratères, ils s'engagent dans les cols connus sous le nom fort significatif de *ventouses,* et se précipitent dans la vallée d'Aydat, qu'ils sillonnent avec fureur. Le rétrécissement subit de la vallée les oblige en quelque sorte à se replier sur eux-mêmes et à dépenser en intensité une force qui est gênée dans son expansion latérale.

La neige est persistante ; en retour, elle est peu abondante. Cet avantage est dû à la constitution volcanique du sol. Les pluies n'y sont pas aussi fréquentes que pourrait le faire supposer la présence des monts Dores. Le pic de Sancy, comme on le sait, est à 1800 mètres, hauteur *maxima* des nuages pluvieux sous le parallèle de 45°. Malgré la proximité du gigantesque attracteur, la pluie est relativement rare : effet qui doit être attribué soit à la nature du sol qui est sec et perméable, soit aux conditions orographiques du pays, qui modifient l'allure des nuées.

Les brouillards n'y font que de courtes apparitions. Ils sont peu épais ; ils flottent à l'état de brumes, rasant de leurs bancs floconneux les sommets de la vallée.

Le froid est intense, et surtout continu. Durant les années 1887, 1888 et 1889, la moyenne des observations thermométriques nous a donné + 10° centigrades.

Dès que la neige a disparu, les arbres se couvrent rapidement de vigoureuses feuilles d'un vert très foncé, les prairies

(1) A Clermont, la moyenne thermométrique est de + 13° 54 centigrades ; à Paris, elle est de + 13° 89.

Digitized by Google

se réveillent et l'herbe pousse drue et serrée. C'est l'été. Les matinées restent toujours fraîches. La rosée prend les proportions d'une pluie légère ; elle est le véritable *pabulum vitæ* de la végétation. C'est à son influence que l'on doit la vivacité des plantes, en dépit de l'aridité d'un terrain composé de cendres et de scories.

A midi, la chaleur s'accroît avec vitesse ; elle devient d'ordinaire lourde et souvent orageuse. Dès que le soleil s'incline à l'horizon, l'humidité reparaît pénétrante. L'instant le plus suave de la journée, c'est le soir, alors que les premières fraîcheurs adoucissent l'ardeur du soleil. La nature se couvre, à cette heure, d'un vêtement lumineux dont la délicatesse est sans pareille. La fin de l'été est le moment où la montagne éclate dans toute sa mélancolique poésie. Le feuillage, touché par les gelées hâtives, prend des couleurs variées d'une surprenante magnificence.

Les arbres dont la fructification se produit jusqu'à l'altitude de 900 mètres, tels que le noyer, le cerisier, le prunier, le pommier, le poirier, y croissent facilement sans être d'une belle venue. Le poirier ne mûrit plus, à quelques mètres au-dessus d'Aydat. Le pommier est plus vivace; le noyer n'arrive presque jamais à maturité.

Le *frigus civicum* ne répond-il pas à ces données climatologiques ?

Sidoine mentionne les vents qui soufflent sur son lac. Ce sont les vents du midi et du nord. Lorsque ces derniers s'élèvent âpres et glacés, les vagues déferlent aux pieds de la villa ; quand, au contraire, un tourbillon fait rage du côté de l'auster, les flots se gonflent et se brisent contre les arbustes qui croissent sur la rive, à l'orient. Or, ces mouvements météorologiques se produisent à Aydat. Les parois montagneuses qui découpent la concavité du cirque ne sont déprimées qu'au sud-ouest et au nord-est. Les vents provenant de toute autre direction n'ont aucune prise sur le lac. Les courants aériens partent-ils du nord, le lac s'avance

Digitized by Google

vers Aydat ; viennent-ils du midi, les eaux se précipitent contre la grève, à l'opposite.

Une belle et large voie romaine mettait en communication Aydat avec la capitale de l'Auvergne.

Cette voie, à sa sortie de Clermont, se dirigeait vers le coteau de Vallière, entre Montaudou et Bellevue ; elle contournait le puy de Charade, gagnait Thède, Saint-Genès-Champanelle, Fontfreyde, traversait le col granitique dans le sein duquel a été creusé le tunnel de la route actuelle du Mont-Dore, et s'engageait, près du village de la Cassière, dans les *cheires* d'Aydat. Laissant à droite la fontaine de glace et la station de Randanne, où le comte de Montlosier a découvert des débris de poteries et des médailles à l'effigie de la famille Cornélia, la voie longeait la corniche du bassin d'Aydat, rasait la base de la Rodde (1), traversait le torrent de Pontava (2) et atteignait le hameau de Zanières où elle se bifurquait, jetant un premier rameau dans la direction de la Croix-Morand jusqu'au Mont-Dore, et un second dans la direction de Murols et de Besse. Grâce à cette voie, Avitacum n'était qu'à neuf milles romains ou six lieues gauloises, c'est-à-dire 14 kilomètres, de Clermont, faible espace pour les Romains, ces infatigables piétons qu'aucune distance n'effrayait. Ainsi s'expliquerait fort bien le *suburbanum* qui fut le cauchemar des nuits du président Savaron, dans le cas fort problématique où cette locution s'appliquerait à Avitacum.

La célèbre villa, placée sur les rives du lac d'Aydat, se trouvait, en réalité, dans le rayon suburbain de Clermont (3).

(1) C'est à cette route que le puy de la Rodde doit probablement son nom. La racine celtique est *ro*, chemin des chariots, ou *rhod*, qui signifie marcher. (Voir l'ouvrage de M. Elie Jaloustre : *Gerzat*, p. 287.)

(2) Pontava, *pons ad vallem*, pont sur la vallée, d'après M. Mathieu. Nous croirions plus volontiers que ce mot veut dire : pont sur la rivière. La racine sanscrite *av* implique l'idée de mouvement en avant, comme dans le nom de l'Allier, *Elaver*.

(3) L'église d'Aydat était primitivement une des églises suburbicaires de Clermont (Savaron, *De Ecclesiis*). Le mot suburbicaire fut emprunté

Digitized by Google

Quant à la figure ou trope, *glacies alpina,* la glace des hauts sommets, des hauteurs alpestres, elle s'explique très heureusement ici. Au sud-est, l'horizon d'Aydat est fermé par les croupes des monts Dores qui se développent en longues dentelures bleuâtres, zébrées, jusque dans les grandes chaleurs de l'été, de brillantes bandes de neige; plus près, à l'ouest, les monts Dômes déploient en lignes droites leurs protubérances cratériformes; à l'est, la voûte du ciel semble s'appuyer sur les monts du Forez. Le poète, les yeux sans cesse frappés des splendeurs de cette puissante ossature, pouvait, à bon droit, parler des Alpes d'Auvergne.

aux anciennes divisions territoriales des Romains. Les provinces suburbaines ou suburbicaires étaient, au dire de Saumaise *(Dissertationes)*, les provinces qui entouraient Rome dans un périmètre de 100 milles et qui relevaient du commandement du préfet ou vicaire de la ville. Elles étaient au nombre de quatre, savoir : *Tuscia*, *Latium*, *Picenum*, *Valeria.* L'Eglise, comme le remarque M. de Caumont, adopta, pour les circonscriptions religieuses, celles qui existaient au moment de l'évangélisation et comprit sous la désignation de suburbicaires les chapelles se trouvant dans les environs de la ville épiscopale, dépendant de l'administration directe de l'évêque ou du chapitre cathédral. Aydat remplissait cette double condition. On voit combien nous avions raison de nous élever contre l'interprétation étroite de Savaron.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

La Villa.

§ 1. — Sa Situation.

Sur quel point précis du littoral d'Aydat, la villa gallo-romaine dressait-elle ses portiques et ses thermes ?

Divergence encore entre les auteurs.

Cortigier (1) désigne, comme emplacement, le sommet du monticule de Poudure. Son choix est déterminé par ce fait, conforme à une des indications de la description, que, du haut de ce belvédère, « on aperçoit tout le lac et que l'on peut en être aperçu. »

L'observation est exacte ; mais elle a le tort très grave de ne tenir aucun compte des divers caractères du paysage esquissé par Sidoine. Celui-ci, en effet, assigne comme assiette de sa demeure, un terrain situé au niveau des eaux.

M. le docteur Vacher (2) présente une autre solution. « On » ne trouve qu'un seul endroit, écrit-il, qui réponde exacte- » ment à tous les détails consignés dans la lettre de Sidoine, » c'est la prairie située au-dessous et à l'est du rocher sur » lequel est assise la ferme de Poudure, au sud du lac et à » quelques mètres de distance... La villa était bâtie au pied » du rocher, faisant face au lac dont elle était si rapprochée » que le vent, en soulevant les vagues, entraînait la pous- » sière aqueuse jusque dans la salle à manger. »

Notre alpiniste cherche à résoudre la difficulté que soulève l'opinion de Cortigier. Il enlève la villa de la terrasse où

(1) Loco citato.
(2) *Annuaire du Club alpin français*, 1874.

Digitized by Google

l'avait entrevue faussement son devancier et la dépose au pied du mamelon. De cette façon, l'avantage de la première observation était maintenu, on pouvait, de ce point « voir tout le lac et en être vu, » et on réalisait le second *desideratum*, la position à proximité des flots. Le procédé était ingénieux; mais s'il faisait justice d'une objection sérieuse, il en laissait subsister d'autres plus sérieuses encore. Le lac doit être à l'orient de la villa. Or, dans l'hypothèse de M. Vacher, il serait au nord. Cette seule considération suffirait pour rendre inadmissible le sentiment de notre adversaire.

Sans préciser aucun point du rivage, M. Micolon de Blanval raconte que, de son temps, on retrouvait encore, à Aydat, des pans de mur que les eaux avaient ensevelis et que les habitants appelaient le *Château de Sidoine*.

Les habitants du pays se trompaient évidemment en attribuant une semblable origine à des vestiges qui étaient pour eux une énigme.

Ce n'est pas le lac qui empiète sur les rives. Ce sont les rives qui, sous l'action des dépôts alluvionnaires, rétrécissent graduellement le domaine des eaux. Loin donc de disparaître, la villa aurait reculé.

Lorsqu'un événement frappe l'esprit d'une population, il laisse dans les mémoires un sillon profond. Longtemps après, on en rencontre des débris épars çà et là et fixés arbitrairement à des faits qui n'ont avec lui aucune connexion.

Le passage des Sarrazins imprima une telle terreur à nos aïeux et laissa, dans la contrée, des souvenirs si durables, qu'on n'hésita point à mettre sur le compte des bandes d'Abdéram la construction de toutes les murailles anciennes qui se dressaient dans les environs de Clermont.

A Aydat, les habitants, pénétrés de l'antique tradition, inclinaient à rattacher au séjour de Sidoine tout ce qui était pour eux mystère impénétrable (1).

(1) Le récit de M. de Blanval ne laisse pas que d'être précieux. Ne serions-nous pas en face d'une cité lacustre ? Selon toute vraisemblance,

Digitized by Google

S'il faut en croire M. de la Batisse, cherchant querelle à son collègue de l'Académie, M. Micolon de Blanval (1) n'aurait pas été éloigné de penser que l'île d'Aydat, où l'on reconnaît encore des traces de murs et de voûtes, était l'emplacement de la villa.

M. Ambroise Tardieu a fait sienne cette hypothèse. « On croit, dit le rédacteur de *l'Auvergne illustrée*, que la belle villa d'Avitacum du célèbre Sidoine Apollinaire, et dont il parle dans ses lettres, était placée dans l'île du lac d'Aydat. » (Année 1886, p. 112.)

Cette supposition a contre elle non seulement la lettre même du possesseur d'Avitacum, mais encore la forme du rocher, trop étroit pour servir de base à des bâtiments importants. Cette île a été maintes fois visitée par les archéologues et les touristes. MM. Compagnon et Chauvassaignes y firent exécuter des fouilles, en 1856. On mit à nu des murs encore couronnés d'arêtes contre lesquelles s'amorçaient des voûtes. Là se bornèrent les découvertes. M. Mathieu (2) voit dans ces débris des restes gallo-romains, ou tout au moins un oratoire élevé en l'honneur de Sidoine.

Nous ne répugnons pas à cette dernière explication, bien que rien n'en prouve la légitimité, mais nous ne pouvons accepter la précédente ; un rapide coup d'œil suffit pour démontrer que les ruines sont récentes. Nous croirions plutôt à un abri de pêche. Le poisson entrant comme partie principale dans l'alimentation des religieux de l'abbaye d'Aydat, on a dû se servir de l'île comme d'un poste d'observation pour diriger les pêcheurs dans la manœuvre de leurs barques et de leurs filets. Peut-être n'était-ce encore qu'un cottage de plaisance à l'usage soit des chevaliers Hospitaliers, résidant dans la région, soit des seigneurs de Montredon, derniers propriétaires de la contrée ; d'où la dénomination d'*île du Châtelet*.

le lac a dû posséder, à la fin de l'époque néolithique ou au commencement de l'âge de bronze, un palafitte. Des recherches dans ce sens pourraient avoir quelques résultats.

(1 et 2) Loco citato.

Digitized by Google

Aujourd'hui, l'île est le réceptacle de nombreux serpents dont le corps noirâtre glisse entre les pierres, au moindre bruit ; elle est couverte d'arbrisseaux, parmi lesquels on distingue le groseillier à grappes rouges.

A défaut de tout moyen matériel d'investigation, nous n'avons d'autre ressource que la topographie. Encore une fois elle facilitera admirablement notre tâche et lèvera les difficultés.

Que le lecteur se reporte au chapitre III, il constatera que la position de la villa doit répondre aux cinq caractères dont l'énumération suit :

1° La villa se trouve à une des extrémités de la vallée, à l'endroit où se rencontrent les déclivités des collines (1).

2° La villa est assise sur la grève, tout près des eaux (2).

3° Au sud-ouest, *ab Africo,* s'élève un rocher contre lequel sont adossés des bains (3).

4° De la salle à manger, on a vue sur la presque totalité

(1) « Jusqu'à ce qu'on découvre, est-il dit, l'aire qui sert de vestibule à » notre domicile, les flancs des collines suivent, en lignes régulières, » jusqu'au bord de notre demeure, une vallée placée au milieu. » *Donec domicilio competens vestibuli campus aperitur, mediam vallem rectis tractibus prosequuntur latera clivorum usque in marginem villæ* (Sidoine).

Cette phrase est susceptible d'un autre sens. On peut la traduire ainsi : Tandis qu'on découvre l'aire qui sert de vestibule à notre maison, les flancs des collines se touchant au bord de notre villa, font cortège, en lignes régulières, à une vallée placée au milieu.

L'une et l'autre de ces explications sont satisfaisantes. Dans la première, Sidoine se place à l'entrée de sa vallée. Ce qui le frappe dès l'abord, ce sont les monticules qui vont se rattacher, au-dessus de sa villa, à la montagne de terre qui en est le point *terminus.*

Dans la seconde, au contraire, il se place dans la direction du courant de son lac, près de la montagne de terre ; et alors il voit, au plan le plus rapproché de son regard, sa demeure, et, en second lieu, les collines fuyant le long de la vallée.

(2) Lorsque les vents soufflent et font enfler les eaux, le lac mouille le pied de l'édifice qui est sur le rivage (Sid.).

(3) Du côté du vent africain s'élève un rocher contre lequel sont appuyés des bains (Id.).

Digitized by Google

du lac, et réciproquement, du lac on aperçoit très distinctement la demeure (1).

5° Le lac est à l'orient de l'édifice (2).

Ces indications nous semblent avoir une précision mathématique. Dorénavant, l'hésitation n'est plus permise et l'emplacement d'*Avitacum* ne saurait faire l'objet du plus léger doute. *Or, le point qui remplit des conditions si clairement formulées, c'est le sol sur lequel repose actuellement, en amont de la vallée, le village d'Aydat.* Là, en effet, et là seulement, se terminent les lignes des monticules; là seulement les déclivités se rapprochent et se touchent comme pour laisser s'asseoir sur leur gazon les bâtiments de la villa; elles iront ensuite en s'élargissant festonner les berges du bassin.

Au sud-ouest, la paroi granitique fait un ressaut; la cime est comme autrefois couronnée d'arbres; au milieu sont des sources (3). Le bas est parfaitement approprié à l'aménagement des thermes.

Le littoral forme un terrassement capable de recevoir un groupe de constructions Le terrassement est dû aux sables que charrie la rivière de Pontava; il s'accroît de siècle en siècle. Il a aujourd'hui une superficie de plusieurs hectares. A l'époque gallo-romaine, il était moins considérable. Durant les mois pluvieux et aux époques d'inondation, le lac déborde et couvre la partie des terres qui est plus inclinée vers le centre de la vallée. Si l'on défalque ce que la progression régulière des alluvions a déposé depuis quatorze cents ans, on saisit fort bien la justesse de cette observation de Sidoine, que

(1) De l'appartement de l'hiver, on passe dans une salle à manger d'où l'on découvre presque tout le lac; on peut aussi du lac apercevoir la salle à manger (Sid.).

(2) De dessus le portique on voit le lac s'étendre du côté du levant (Id.).

(3) Ce sont plutôt des suintements; les sources sont au sommet. Nous insistons sur ce détail qui a sa valeur: « Des eaux abondantes se précipitent dans la natatoire du haut de la colline (Id.). »

Digitized by Google

les flots, au moment des orages, viennent battre contre les murailles de la villa (1).

De là seulement le panorama éclate dans toutes les nuances de sa valeur chromatique. C'est d'abord un tapis de fines herbes au ton gras et savoureux.

Le lac s'étale ensuite comme un miroir de cristal poli. Son étendue est décuplée par l'absence de repères ; il semble se perdre au loin dans la profondeur de l'horizon qu'estompent mollement les houppes mobiles d'un bois de sapins.

Enfin, de là, exclusivement, on a le lac à l'orient (2).

Une difficulté nous est présentée : Avitacum était à la naissance du lac. Comment concilier le fait avec ces lignes : « L'endroit où le lac prend sa source présente un sol marécageux — tout à fait inaccessible. »

La rivière de Pontava se rend dans le lac en décrivant un segment de cercle dans la direction du nord ; elle laisse à découvert, à droite, sans l'entamer, le terrassement sur lequel se groupent les constructions du village et où était édifiée, autrefois, la villa. Les fondrières, les creux, les marécages se trouvaient à gauche, comme ils le sont encore aujourd'hui ; l'accès était impraticable. La route actuelle, ouverte au milieu desdites fondrières, est de date récente ; si elle existait, il y a

(1) C'est bien au moment de la crue des eaux et des orages, que les flots se heurtaient contre les constructions de la villa et non dans les époques de calme atmosphérique, puisque le poète a pris soin de nous dire qu'au devant de sa demeure s'étendait une pelouse. « Lorsque du portique, écrit-il, nous gagnons le lac, en descendant sur la pelouse verdoyante. » N'est-ce pas là, en outre, une mention très claire de l'existence des prés qui servent encore de *vestibule* au village d'Aydat.

(2) M. Emmanuel Teillard a bien voulu nous fournir l'argument suivant : « Avitacum-Villa a donné son nom à Avitacum-Lac. Par conséquent, il faut chercher non un point quelconque du lac, mais un lieu permettant de remonter jusqu'au nom d'Avitacum... sauf preuve du contraire, c'est-à-dire d'un déplacement du lieu habité. »

Or, il n'existe aucun indice laissant supposer un changement de lieu habité. D'où la conclusion qui s'impose avec évidence.

Digitized by Google

deux siècles, elle n'était alors qu'un sentier à peine tracé. La viabilité s'opérait sur le côté opposé du lac ; le chemin passait devant les fermes de Poudure, ainsi que le déposent les titres de ces fermes où Poudure est appelé : *les maisons du relais*. On parvenait à Aydat par l'aspect méridional. Ces détails, pour minutieux qu'ils paraissent, secondent toutes nos inductions.

Deuxième objection qui se présente naturellement à l'esprit.

Nous ne doutons pas de la force de vos conclusions, nous a-t-on dit, mais il est un point qui, pour nous, fait ombre : pourquoi les habitants d'Aydat ne rencontrent-ils aucun débris lorsqu'ils creusent les fondations de leurs maisons ? La brique résiste aux altérations du temps. D'où vient que ni la pioche, ni la charrue ne ramènent à fleur du sol quelques-uns de ces fragments de terre cuite qui jonchent le gazon partout où les Romains ont passé ?

Ne trouverait-on, à Aydat, aucun vestige ancien, qu'on ne pourrait, de ce chef, inférer quoi que ce soit contre nous.

L'absence de toute trace ne constituerait qu'un argument négatif, impuissant à infirmer nos preuves positives.

Si l'on réfléchit que le village est bâti dans un goulot resserré, qu'en cet endroit une abbaye est venue s'établir, au moins dès le commencement du x^e^ siècle, que plus tard une mansion de l'ordre de Malte s'est installée probablement sur l'emplacement monacal (1), que successivement des maisons

(1) Aydat, au xviii^e^ siècle, était le cinquième membre de la Commanderie d'Olloix, laquelle était comprise dans les cinquante-six commanderies du grand Prieuré d'Auvergne. (Voir M. Léopold Niepce. *Le grand Prieuré d'Auvergne.)*

Une des missions des Templiers et des Hospitaliers était de pourvoir à la garde des voyageurs et des pèlerins. Les mansions étaient généralement assises sur le bord des grandes voies romaines qui, pour la plupart, servirent de routes à nos ancêtres, durant le moyen âge. C'est sur les ruines des *mansions* romaines que les chevaliers élevèrent souvent les leurs (Id.).

Le choix d'Aydat pour un établissement de chevaliers religieux ne serait-il pas une indication ?

Digitized by Google

se sont élevées, chassant devant elles les murailles qui s'opposaient à leurs mouvements, on est amené à conclure que le sol a été trop fréquemment remué pour conserver encore d'anciennes ruines.

Il ne reste rien de l'abbaye, rien de la commanderie. Si aucun vestige de ces deux constructions modernes n'a survécu, pourquoi exigerait-on qu'il restât quelque trace d'une construction romaine.

C'est parce que la pioche et la charrue ont respecté longtemps le revêtement de terre qui les protège que les décombres romains sont demeurés intacts dans les lieux où on les découvre. Partout où l'homme passe, où il fouille, où il laboure, où il bâtit, les témoignages matériels du passé s'évanouissent. Qu'il soit guidé par l'intérêt ou gêné par le manque d'espace, il est sans pitié dans son besoin de destruction. Si l'homme est souvent un constructeur, il est plus souvent encore un démolisseur.

C'est en pleine campagne, loin des agglomérations humaines, qu'on exhume des restes antiques. Si parfois, dans les villes, le hasard des fouilles fait naître quelques résultats, c'est que là le sol n'avait jamais été profondément bouleversé.

Or, à Aydat, la terre n'a qu'une profondeur moyenne de trois mètres et elle a été souvent retournée.

D'ailleurs, pourquoi invoquerions-nous les circonstances atténuantes?

En 1888, des ouvriers, élargissant les ruelles du village, en vue de l'établissement d'une nouvelle route, rencontrèrent d'anciennes murailles, formées d'énormes blocs de granit, reliés entre eux par de la glaise. Lorsqu'ils bâtissaient sur un terrain meuble, les Romains jetaient dans les fondations plusieurs lits de grosses pierres qu'ils cimentaient à l'aide de terre grasse. C'est sur ce *substratum* qu'ils élevaient l'édifice.

Nous possédons, en outre, divers quartiers de briques trouvées près du lac. La pâte, d'un rouge vif, est parsemée

Digitized by Google

de rognons calcaires et de gros grains quartzeux (1). Il y a plus, à la fin du siècle dernier, des voyageurs avaient vu une canalisation « construite en mastic très dur. » Elle avait disparu. Nos premières recherches pour la retrouver aboutirent à la constatation d'un fait qui était de nature à diriger nos pas.

Au sud-ouest, à mi-côte de la colline qui sert de paravent à Aydat contre les vents du midi, on distingue un espace concave coupant d'une section brusque la surface de la roche. Le fond de ce retrait est rempli d'une herbe toujours verte et d'une venue si vigoureuse que les tiges sont moins des lamelles que des joncs. De ce point jusqu'aux dernières maisons, le gazon est tacheté d'une large traînée verdoyante. C'était l'indice d'une source dont les eaux s'écoulaient sous les premières couches du terrain. Nous avons fait creuser, et nous n'avons pas tardé à mettre au jour une ligne de forts blocs de béton, percés au centre d'une ouverture carrée. Nous étions en présence d'un aqueduc romain. Voici comment on avait procédé pour son établissement.

Dans une fosse assez profonde, on avait jeté un lit épais de chaux vive, de pierres, de pouzzolanes et de briques concassées (2). Au milieu de ce massif, qui mesure près de deux mètres de circonférence, passe le canal *(specus)* dont les parois sont cimentées avec un soin extrême, au moyen d'un enduit épais, fait de chaux vive et de briques pilées (3).

(1) Un caractère qui, dans nos contrées, est particulier aux briques et aux tuiles romaines et qui peut encore servir à les faire reconnaître, c'est de présenter souvent des fragments de sable quartzeux qui y ont été introduits à dessein, sans doute, pour leur donner plus de solidité. (De Caumont. *Ere gallo-romaine*, p. 75.)

(2) Dans les aqueducs, les Romains employaient le plus ordinairement des pierres de petites dimensions, noyées dans le mortier. (De Caumont.)

(3) Les parois du conduit sont revêtues d'une chape de ciment mêlée de briques. (Id., p. 107.)

Une couche de ciment recouvre les parois de la cuvette ; les parties en contact avec l'eau sont parfaitement aplanies et lissées avec soin, on les dirait vernissées. (Id., p. 124.)

Digitized by Google

Si l'on rapproche ces matériaux, ainsi que nous l'avons fait, des travaux de date évidemment gallo-romaine, on ne peut conserver aucun doute sur leur destination et leur origine (1).

L'aqueduc d'Aydat conduisait l'eau froide à l'hypocauste d'où elle se déversait bouillante dans le *caldarium*.

Des déblaiements plus complets auraient pour conséquence des découvertes du plus vif intérêt.

Le canal devait prendre naissance à un regard *(piscina limaria)*; c'est sous ce regard obstrué que se produisent les suintements qui entretiennent sur la pente de la colline une active végétation.

Ajoutons que la présence de l'aqueduc sur ce point du rivage et sa direction le long de la colline, confirment toutes nos inductions relatives à l'emplacement exact de la villa (2).

---

§ 2. — **Sa Disposition.**

Nous aimerions à reconstituer, sinon la coupe géométrique, du moins la vue cavalière du *prædium* qui jetait la blancheur de ses pilastres et de ses entablements sur le fond sombre du val où le torrent de Pontava redit sans cesse sont chant saccadé, uni à la douce mais monotone cantilène que soupire contre les brisants le flot du lac. Sidoine qui devait nous guider a été si avare de détails !

Essayons pourtant.

(1) Nos fouilles nous ont procuré des têts de vases romains et une pointe d'amphore.

(2) La villa se déployait dans l'espace occupé actuellement par l'église, le cimetière, le jardin de la cure, la place, le presbytère et les maisons avoisinant immédiatement cette dernière habitation.

Digitized by Google

C'est durant le IIe et le IIIe siècle que s'élèvent, en Gaule, les nombreuses villas où les riches patriciens se plaisaient à jouir du repos des champs, dans l'oubli des ardentes compétitions politiques. Dès le IVe siècle, elles étaient délaissées, et, au Ve siècle, elles entraient dans la construction des ouvrages de défense. De là, les tronçons de colonnes et de chapiteaux de marbre qui apparaissent dans les murs d'enceinte des anciennes villes fortifiées (1).

Les villas étaient généralement conçues sur un plan uniforme, soumis à quelques variantes, suivant les ressources pécuniaires de la famille, la disposition des lieux et les exigences de l'exploitation agricole. Elles n'avaient d'ordinaire qu'un rez-de-chaussée (2).

Au dire de Columelle (3), on distinguait trois parties dans les bâtiments : l'habitation du maître, *villa urbana;* l'habitation des laboureurs et les étables des animaux, *villa agraria;* le dépôt des fruits et des moissons, *villa fructuaria.* Assez souvent, la deuxième partie se confondait avec la troisième ; quelquefois les deux dernières se liaient à la demeure du maître.

La *villa urbana* répondait assez, par la distribution de ses dépendances, aux maisons de ville.

Elle dessinait un parallélogramme divisé en portions à peu près égales et appelées, l'une *atrium et tablinum* et l'autre péristyle. Sur un des côtés se trouvait le bain, *balneum.* Un corridor ou crypto-portique faisait le tour du parallélogramme, et servait à accéder aux appartements.

Sidoine passe sur l'organisation agricole de sa villa et réserve son attention à l'énumération des principales pièces du corps de logis.

En fervent imitateur des Romains, il donne tous ses soins à l'entretien de ses bains. Le *balneum* se compose d'une pis-

(1) De Caumont. Loco citato.
(2) Vitruve. (l. VI, chap. VIII).
(3) *De Re rustica.*

Digitized by Google

cine extérieure d'où l'eau s'échappe dans un aqueduc pour se déverser dans un hypocauste. Les arbres, dit-il, roulent d'eux-mêmes, quand on les abat, à l'entrée de la fournaise ou *præfurnium*. De l'hypocauste, l'eau bouillante, après avoir attiédi l'atmosphère de la salle de sudation ou *tepidarium*, se rendait dans le *caldarium* ou salle de bains. Cette salle était carrée; la cuve qui se trouvait au centre était circulaire; on y pénétrait par un escalier formant siège. Aucun luxe ne frappait les regards; les murs offraient un enduit dont la blancheur était extrême; seul, le plafond, éclairé par deux fenêtres, avait reçu quelques sobres décorations, remplaçant les nudités que les artistes, comme le révèlent les ruines de Pompéï, étalaient sur les parois intérieures des *cellæ*.

Venaient ensuite la chambre à température moyenne ou *cella frigidaria*, et la chambre des parfums ou *eleothœsium*. Une galerie, pratiquée dans l'épaisseur de la muraille, conduisait à la piscine d'eau froide ou baptistère, dont la capacité était de 20,000 modii (1). Une voûte, soutenue par une rangée circulaire de colonnes, abritait le bassin qu'entretenaient d'une eau abondante six canaux terminés en tête de lion.

Sidoine attache à ses bains une importance capitale. Leur fait-il subir un remaniement; remplace-t-il par des tuiles creuses le dallage de pierre de la toiture, il s'empresse d'en prévenir ses amis. On comprend ce souci, quand on sait que les Romains passaient une grande partie de la journée dans les thermes qui étaient, la plupart du temps, le rendez-vous où se commençaient et se dénouaient toutes les affaires. La valeur d'une habitation dépendait de la grandeur et de la somptuosité de son *balneum*. On entrait au bain par degré; d'abord dans la chambre tiède où l'on se dépouillait et l'on se

(1) Le modius était la plus grande mesure sèche des Romains; elle contenait seize sextarii, c'est-à-dire la sixième partie du medimne grec, environ un décalitre (Voir Antony Rich). En se basant sur cette donnée, on voit que le baptistère d'Avitacum contenait près de deux cents mètres cubes d'eau.

Digitized by Google

frictionnait le corps, puis dans la chambre à suer, enfin dans le *lavacrum* chaud. En sortant, on suivait un ordre identique. Parfois, la balnéation chaude se terminait à la piscine froide. Dans ce cas on revenait toujours à la chambre à suer où l'on se parfumait le corps.

Dans les villas, les bains formaient tantôt un groupe isolé, relié à la maison par une pièce ou une galerie, tantôt une portion de la maison elle-même. Ce dernier cas était, croyons-nous, celui d'*Avitacum*.

Le prædium figurait un rectangle, s'allongeant dans le sens de la vallée. Les deux faces principales regardaient, l'une, le midi, l'autre, le nord. L'entrée, avec ses divisions spéciales en vestibule, portique et atrium, regardait le lac.

La façade du midi était constituée, au côté ouest, par divers appartements servant d'habitation en hiver, et, au côté est, par la série des chambres balnéaires. La natatoire ou baptistère faisait saillie à l'angle et protégeait le portique contre les rayons du soleil et les vents du midi.

La façade du nord, percée de rares ouvertures, offrait une galerie fermée aux extrémités. C'est là, au sein d'une agréable fraîcheur, près du torrent, que les domestiques se reposaient de leurs fatigues et que le maître s'oubliait à écouter les symphonies pastorales dont les accords variaient avec les heures du jour. L'angle de cette façade, à l'aspect de l'orient, se terminait en saillie, parallèlement à la façade opposée. Au rez-de-chaussée était le *triclinium* ou salle à manger. Au-dessous, s'ouvrait une terrasse d'où l'œil, placé comme au foyer d'une immense ellipse, plongeait dans les vapeurs de l'horizon ou s'égarait sur le lac.

La façade orientale, plus belle, ou mieux aménagée que les autres, possédait un crypto-portique, servant de déambulatoire et de vestibule aux chambres. Au centre, la ligne se brisait et faisait place aux colonnes de *prothyrum* ou entrée de l'*atrium*.

Telle que nous la concevons, suivant les indications que

Digitized by Google

nous fournit la description, la villa de Sidoine ressemblait assez aux villas que possédait la Gaule, à cette époque, et que les fouilles, opérées durant ces dernières années, sur divers points de la France, nous ont fait connaître. Nous ne pensons pas qu'elle eût ce luxe et cette splendeur que certains archéologues ont cru y reconnaître, à la suite d'une lecture trop rapide. L'ordonnance générale était imposante, moins par l'élégance que par la masse des constructions. Si le poète y voyait une réminiscence de Baïes, c'est que son imagination courait encore à travers les paysages qu'illuminent l'azur et le soleil d'Italie. Sa villa, plus modeste, n'avait ni marbres, ni lambris dorés. Elle se confondait avec les tons sévères du cadre qui l'entourait. Elle offrait, assurément, un large confortable, digne des patriciens qui l'avaient bâtie et qui l'habitaient ; mais, à l'exemple de son dernier et vertueux possesseur, elle ne montrait en tout, dans son ornementation comme dans sa distribution, qu'une simplicité discrète, empreinte de distinction et de bon goût.

A Avitacum, les mœurs sont simples, douces, polies. Sidoine se livre au plaisir de la pêche ; il écoute la conversation de ses amis ; il joue à la paume. Si, sur les murs blanchis à la chaux, il grave quelques vers, il ajoute, avec une bonhomie charmante, qu'on ne regrette point de les avoir lus, mais qu'on n'est point tenté de les relire. En un mot, Avitacum était bien le séjour de cet homme qui, au sein des honneurs, sut toujours rester bienveillant, modéré, ami des plaisirs de l'esprit et des tendresses de la famille.

---

§ 3. — **Sa Destinée.**

Quelle a été la destinée de cette villa d'Avitacum où Sidoine Apollinaire traduisait, une dernière fois, aux oreilles barbares, les ingénieuses fictions de la mythologie et arrachait à la lyre expirante de suprêmes harmonies ?

Digitized by Google

A ce problème, nous n'avons que des conjectures à opposer.

Les maisons Avitienne et Apollinarienne durent considérer comme une gloire de conserver la demeure où avaient vécu les deux personnages dont l'illustration avait projeté sur la double famille arverne et lyonnaise un incontestable éclat. Bien que le corps de l'empereur Avitus reposât à Brioude, et celui de Sidoine, près de Clermont, l'ombre des deux héros hanta souvent les rives du lac d'Aydat.

Durant l'ère franque, les Apollinaires conservèrent leur rang à la tête de la noblesse des Gaules. Le fils de Sidoine fut tué à cette sanglante bataille de Vouillé, où Clovis détruisit pour jamais l'influence des Visigoths dans l'Aquitaine et fit entrer l'Arvernie dans le domaine de la couronne (1).

Le petit-fils du saint devint évêque d'Auvergne (2).

Des deux filles de Sidoine, l'une, Sévériana, s'enferma dans un monastère ; l'autre, Alcime, jouit, auprès des enfants de Clovis, d'une considération dont elle usa largement en faveur des siens.

Le lustre des Avitus fut aussi de longue durée.

Sexte Alcime, neveu de l'empereur Avitus, était, au commencement du VI^e^ siècle, archevêque de Vienne et présidait un des conciles de Lyon. Apollinaire, frère du précédent, occupait, à la même époque, le siège archiépiscopal de Valence.

A la fin du VI^e^ siècle, saint Avit fut le dix-huitième évêque d'Auvergne et fonda la basilique de Notre-Dame du Port (3).

(1) Fauriel, *Histoire de la Gaule méridionale.*

(2) M. de Résie *(loc. citat.)* s'inscrit en faux contre cette assertion. A l'entendre, ce serait le fils même de Sidoine, qui, après avoir échappé au désastre de Vouillé, serait parvenu à l'épiscopat. M. de Résie a contre lui l'autorité de Grégoire de Tours.

(3) Sur l'emplacement de cet édifice s'éleva, plus tard, l'église actuelle de Notre-Dame du Port. Il ne reste rien de l'œuvre de saint Avit, quoi que puisse dire l'auteur d'une inscription récente, gravée sur une plaque de marbre et placée dans l'église du Port, au-dessus de la porte de la sacristie. D'après cette inscription, les Normands auraient livré aux flammes,

Digitized by Google

En 674, un second saint Avit est évêque d'Auvergne et fonde à son tour le monastère de Volvic.

Les historiens s'accordent généralement à rattacher à la descendance illustrée par Sidoine, l'origine de ces deux pontifes. Quelques doutes subsistent à l'égard du dernier.

Avitacum dut subir le contre-coup des invasions sarrasines et normandes. Et lorsque l'Auvergne se couvrit de châteaux-forts, méritant plus que jamais l'énergique épithète dont Sidoine l'avait autrefois saluée : *tellus saxosa castellis* (1), la villa, désertée par ses derniers possesseurs et endormie dans le silence des ruines, se réveilla à une nouvelle destinée. Elle voulut, elle aussi, terminer son existence à la manière de son ancien maître du v^e^ siècle : *elle prit l'habit religieux.*

Au début de l'ère chrétienne, les basiliques civiles avaient fourni aux églises du nouveau culte leurs formes intérieures et leurs lignes architecturales. A leur tour, les villas romaines, éparses sur notre sol, donnèrent au monachisme naissant, un type de construction. M. de Caumont a mis ce fait historique en évidence (2).

Avant lui, Fleury, dans ses *Mœurs des chrétiens* (3), avait dit :

« Je m'imagine trouver encore, dans les monastères, des vestiges de la disposition des maisons antiques romaines, telles qu'elles sont décrites dans Vitruve et Palladio. L'église, que l'on trouve toujours la première, semble tenir lieu de

en 855, la basilique de saint Avit, mais *les murs étant restés debout*, saint Sigon aurait restauré le monument. Le *Gallia christiana*, source de ce renseignement, est loin d'être affirmatif. *S. Sigo*, dit-il, *restaurator habetur ecclesiæ sanctæ Mariæ Portuensis.*

M. de La Faye a péremptoirement démontré que la célèbre basilique, dédiée à la Vierge, ne contient aucune trace du vi^e^ siècle (Voir : *Etude archéologique sur l'église de N.-D. du Port*, par ***, p. 21).

(1) Il est impossible de rendre en français, dans toute sa nuance, cette expression, une des plus belles de notre auteur. La phrase : terre hérissée de forteresses, est bien pâle à côté du texte.

(2) *Cours d'antiquités monumentales*, 3^e^ partie.

(3) 3^e^ partie, chap. LIV.

Digitized by Google

cette première salle que les Romains appelaient *atrium*. De là, on passait dans une cour environnée de galeries couvertes, à qui l'on donnait d'ordinaire le nom grec de péristyle, et c'est justement le cloître où l'on entre de l'église et d'où l'on entre dans les autres pièces, comme le chapitre, qui est l'exhèdre des anciens, le réfectoire qui est le triclinium ; et le jardin est ordinairement derrière tout le reste, comme il était aux maisons antiques. »

Les villas n'offrirent pas seulement aux moines un type architectonique, elles devinrent souvent leurs premières habitations.

En ce qui concerne l'Auvergne, Dominique Branche a étayé de plusieurs exemples ce point d'histoire (1).

Les religieux que nous rencontrons à Aydat, dès le x^e^ siècle, utilisèrent, selon toute vraisemblance, les débris de la villa avitienne, et les transformèrent en abbaye.

C'était donc encore, en dépit des révolutions sociales, l'âme de saint Sidoine qui priait toujours près du sable caressé par les remous du lac.

Le monastère, à quel moment disparut-il ?

Ici, nous n'avons aucune donnée.

Il n'est pas mentionné dans la charte de 1022, où Robert, comte d'Auvergne, restitue au chapitre de la cathédrale les biens que lui avait légués son frère et qui étaient situés à Aydat. Ce silence est d'autant plus grave, en l'espèce, que le monastère eût constitué la majeure partie de la donation. Tout nous porte à penser que la destination claustrale de la villa n'avait eu qu'une durée éphémère, et que l'abbaye, déclinant rapidement, était devenue un simple prieuré, compris dans la mouvance spéciale de l'évêque de Clermont.

Sur les ruines du monastère s'établirent les constructions des serfs, fils des anciens colons. La chapelle s'effondrant, une église romane fut édifiée au XII^e^ siècle, par les soins du chapitre cathédral. Quelques débris du monument primitif

(1) *Les Monastères en Auvergne*. Passim.

Digitized by Google

échappèrent à la destruction. C'est ainsi que nous retrouvons : ici un chapiteau, là un tympan, ailleurs une clef de voûte dont les caractères dénotent l'existence de bâtisses antérieures.

Vinrent les Templiers, en quête de mansions gallo-romaines.

Trouvant, à Aydat, outre les dispositions topographiques qu'ils recherchaient, les murailles du monastère abandonné, ils s'y fixèrent.

Mais bientôt, gênés dans leurs mouvements, soit par les habitants du village, soit par les seigneurs de Montredon, les chevaliers de Malte, héritiers des Templiers, délaissèrent Aydat et construisirent, au sommet du vallon, une série de bâtiments dont les derniers pans de mur, connus dans la région sous le nom de *commanderie,* n'ont disparu que dans ces derniers temps (1).

Ainsi se clôt l'histoire de la villa. Quant au village d'Aydat, pris dans l'engrenage de cette vaste machine qu'on appelle la Centralisation, il n'a plus d'existence propre, à l'exemple de presque toutes les localités de France. C'est la dent infiniment petite d'un rouage savamment compliqué et mu par un implacable balancier niveleur : l'Etat.

(1) En 1888.

Digitized by Google

Influence du paysage d'Avitacum sur le génie poétique de Sidoine Apollinaire.

Puisque nous sommes entré dans le domaine des probabilités, terminons notre course en abordant, sur le même terrain, un coin encore inexploré.

Quelle influence a pu exercer le séjour d'Avitacum sur le génie poétique de Sidoine Apollinaire?

La théorie de l'influence des milieux possède les faveurs du public. Toutefois, les auteurs qui l'ont émise sont allés trop loin ; il est rare, d'ailleurs, qu'une doctrine qui s'affirme, qui prétend se déployer en axiomes, ne dépasse pas cette ligne flottante où se trouve, à égale distance des points extrêmes, la vérité, de sa nature modérée.

Renfermée dans des bornes restreintes, la théorie des milieux nous paraît contenir une somme de propositions vraies. La difficulté, c'est de préciser ces limites.

« L'homme, écrit Paul Bourget, tient à son milieu par d'invisibles racines, comme une plante au coin du sol dont elle absorbe la sève. En se transcrivant dans son œuvre, l'artiste se trouve avoir du coup transcrit quelque chose de ce milieu, une portion de cette grande âme contemporaine dont il est une des pensées, un peu du vaste cœur de sa génération dont les battements retentissent en lui (1). »

(1) *Essai de psychologie contemporaine.*

Digitized by Google

Un critique estimé, M. Weiss, fait, à ce sujet, de sages réserves. « La race et le milieu, écrit-il, ne sont pas tout. Ils ne dominent et ne déterminent pas tout. Le déterminisme pur est une chimère. Il reste, dans chaque individu, un mystère qu'on n'a jamais expliqué et qu'on n'expliquera jamais complètement, et qui est l'individu lui-même. Mais le milieu et la race sont beaucoup (1). »

Ce qui est hors de doute, c'est que notre âme est un écho et que notre vie est une imitation ; l'histoire et la philosophie ne nous contrediront assurément point.

Bien peu nient la puissance des milieux moraux ; beaucoup contestent la puissance des milieux physiques. Le sol a sur l'esprit de l'homme, sur ses mœurs, ses habitudes, la direction de sa vie, un pouvoir réel. L'habitant du Midi ne ressemble en rien à l'indigène du Nord ; l'habitant des plaines est différent de l'homme des montagnes. Cette cause d'originalité est communément acceptée ; mais d'aucuns s'en tiennent là, n'acceptant point que le sol puisse avoir sur l'esprit des effets plus directs.

Tel n'est point l'avis de M. Taine.

« Le sol et le climat, a dit l'éminent critique, façonnent les races. L'air et les aliments font le corps à la longue ; le climat produit les sensations habituelles et, à la fin, la sensibilité définitive... Cela se voit pour les animaux... Je crois même que l'homme, ayant plus de facultés, reçoit des impressions plus profondes ; le dehors entre chez lui davantage, parce que les portes, chez lui, sont plus nombreuses. Imaginez le paysan qui vit toute la journée en plein air. Le ciel et le paysage lui tiennent lieu de conversation ; il y rêve, il en sent la sérénité ou la tristesse..... Toutes ces émotions sourdes, semblables aux bruissements innombrables et imperceptibles de la campagne, s'assemblent pour faire ce ton habituel de l'âme que nous appelons le caractère. C'est ainsi que l'esprit reproduit

(1) *Annales littéraires*, ann. 1889.

Digitized by Google

la nature ; les objets et la poésie du dehors deviennent les images et la poésie du dedans (1). »

Sans doute, pour le mathématicien ou l'industriel, pour l'homme à l'imagination froide ou à la sensibilité rudimentaire, ce reflet mystérieux de la nature est sans action appréciable ; mais pour un esprit qui, sachant sentir et aimer, vit en contact avec un paysage, le rayonnement de celui-ci sera-t-il sans résultat ? Nous ne le croyons pas, s'il s'agit d'un artiste, d'un peintre ou d'un poète.

Dans tout paysage, Virgile voyait une âme : *Spiritus intus alit*. Cette âme, spéciale à tel ou tel site, les poètes ont le don de la voir. Ils perçoivent des beautés et des harmonies où d'autres ne remarquent que des lignes confuses. Or, beauté, harmonie, qu'est-ce donc, sinon la manifestation d'une sorte d'être caché dont la présence se révèle à ces privilégiés, doués d'une exquise acuité de compréhension ?

> Objets inanimés, avez-vous donc une âme
> Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

Plaçons un de ces esprits qui ont le pouvoir de redire en rythme musical les caractères d'une contrée, au sein, par exemple, des brumes épaisses des mers du Nord, et nous aurons les sanglots d'Ossian.

Plaçons le poète au milieu des coteaux pleins de sourires du Mâconnais, et nous aurons les langoureux bercements de Lamartine.

Mettons le poète soit en face des forêts vierges de l'Amérique, soit en présence de cette Asie où tout est décor brillant, et nous aurons la palette exubérante d'un Chateaubriant ou les sonorités superbes d'un Victor Hugo (2).

(1) *La Fontaine et ses Fables*, p. 8.

L'aphorisme d'Amiel est très connu : un paysage est un état d'âme. Ainsi énoncée, la proposition ne saurait être admise dans sa vague généralité.

(2) Un critique littéraire, Alf. Nettement, a constaté que la poésie de Lamartine et de Victor Hugo avait subi une transformation, à la suite du

Digitized by Google

Le dernier historien de Massillon a cru retrouver quelques traits épars du talent littéraire de l'illustre orateur dans les lignes douces et inondées de soleil de Beauregard-l'Evêque (1).

Simple coïncidence, objectera-t-on. Peut-être ! Mais cette coïncidence, nous tenons à l'établir, en ce qui concerne notre héros.

Entre la caractéristique du paysage d'Avitacum et le génie de Sidoine, il y a similitude.

Dans tout homme voué aux choses de l'esprit, il y a deux hommes : l'homme de la culture et celui de la nature.

L'homme de la culture est l'élève d'un enseignement ou le disciple d'un siècle. Il est le goût demandant l'inspiration à des règles consacrées de prosodie ou de métrique.

L'homme de la nature ne relève d'aucune école ; il écoute son âme, qui est de tous les temps. Sans dédaigner les préceptes dictés par la raison, il s'affranchit des formules, œuvre du moment.

Sidoine fut profondément l'homme de la culture. Il y avait en lui les ressources d'un maître ; il resta trop souvent un imitateur. Nourri à l'école des rhéteurs, il s'en tint aux leçons avec un esprit trop méticuleux. La langue épuisée que rencontra sa muse, il eût pu la ranimer par l'infusion d'un sang neuf ; il ne voulut la faire parler que par le choc d'une secousse nerveuse. Et pourtant, Sidoine était plus qu'un versificateur :

voyage de nos poètes en Asie. En effet, près de cette nature au relief vigoureux, le vers des deux chefs d'école devint plus fort en images, plus poussé en couleur. L'arbre perdit de sa délicate frondaison pour se charger trop souvent d'une ramure désordonnée.

(1) Blampignon. *L'Episcopat de Massillon*, 1884.

Ces observations, d'autres les ont poursuivies à l'égard de ces auteurs, que les anciens appelaient *dii minores*.

M. Bardoux a relevé la ressemblance qui existe entre le style rude, emporté, fumant de lave mal éteinte, de Montlosier, et les roches tourmentées des cratères de Randanne. (*Montlosier et le Gallicanisme*, 1881.)

Le même travail a été fait au sujet des œuvres de Laprade, Brizeux, Hégésippe Moreau, etc.....

Digitized by Google

il était un poète de haut vol. Sous le convenu de sa rhétorique, on suit la flamme sacrée. L'inspiration, après quelques efforts, atteint les hauteurs et plane avec aisance.

Mais c'est surtout la nature, la vie rurale, la tranquillité des champs qui attirent Sidoine. Traverse-t-il l'Italie, le voyageur fait ses confidences à un ami :

« Porté un peu au travers des bouches du bourbeux Lambro, du bleuâtre Adda, du rapide Adige, du paresseux Mincio, je vis jusque dans leurs lits ces fleuves qui prennent leurs sources aux monts Liguriens et Enganées ; les rives en sont couvertes de forêts de chênes et d'érables. On y entend le doux concert des oiseaux, dont les nids se balancent, cachés tantôt parmi les roseaux creux, tantôt parmi les ajoncs acérés, tantôt parmi les broussailles flexibles. » (*Lett.* V, l. I).

Ordonne-t-on une halte dans une course, il jette un regard sur les alentours :

« Une source d'eau fraîche coule du haut d'une colline couverte de bois. Au-dessous est une plaine verdoyante ; devant soi, se trouve une rivière remplie de poissons et d'oiseaux ; sur les rives, une maison blanche, celle de mon ami. » (*Lett.* VIII).

A une amicale invitation, Sidoine répond :

« Je viendrai, quoique l'automne, vers sa fin, abrège les jours et que les feuilles qui tombent dans les bois bruissent à mes oreilles inquiètes. » (*Lett.* IX, l. IV).

Il faut nous borner. C'est surtout à Avitacum que revient souvent sa pensée. Il s'écrie :

O dulcis domus, o pii penates,
Quos, res difficilis sibique discors,
Libertas simul excolit pudorque !

O riante demeure, ô pénates religieux, c'est dans votre sein qu'habitent la pudeur et la liberté, si rarement réunies !

Digitized by Google

Composant un épithalame sur le mariage de Rurice et d'Ibérie, et ayant à dépeindre un golfe de la mer de Corinthe, il fait un tableau saisissant de la gorge d'Aydat :

« Entre les roches Cyanées, un golfe, que forment les rochers dont les flancs l'environnent, s'avance dans la mer de Corinthe. Le jour, en quelque sorte, rassemblé de toutes les parties du ciel, se resserre en faisceaux dans cette retraite silencieuse, et, glissant sur l'onde tremblante, éclaire cet asile mystérieux ; le flot coule imprégné d'une éclatante lumière, et, par une merveilleuse harmonie, l'onde boit le soleil ; puis, se confondant avec le courant léger, les brûlants rayons percent l'humide élément. » (*Carmen,* XI).

On se tromperait si l'on croyait qu'à l'exemple de nos contemporains, Sidoine décrit la nature pour le plaisir de la décrire. C'est à Bernardin de Saint-Pierre et à Jean-Jacques Rousseau que revient, a-t-on dit, l'honneur d'avoir mis *le vert* dans la littérature (1). L'assertion est fort contestable. Quoi qu'il en soit, notre héros ne manque jamais l'occasion de démontrer l'amour qu'il éprouvait pour cette campagne d'Aydat, dont les fortes effluves versaient dans son âme brisée la paix et la fraîcheur.

Le matin, il écoutait le chant du coq et le cri du corbeau « saluant l'aurore. »

Il aspirait le parfum des herbes, encore humides des larmes

Dont la nuit baigne leur sommeil.

A midi, il se plaisait au bruit des cigales. Et le soir, dans la tiède atmosphère teintée, par le soleil couchant, de cette pourpre si chère à Horace, il se rend sur le portique de la villa. Le bruissement des feuilles, le cliquetis des roseaux, le susurrement des remous, le bourdonnement des insectes, l'ensemble de la douce musique lacustre, caressent son oreille.

(1) Expression du peintre Jules Dupré.

Digitized by Google

Et maintenant, est-il surprenant que Sidoine ait fait passer dans sa manière littéraire quelque chose du spectacle placé sans cesse sous ses yeux ?

Quand on sait avec quelle facilité les imaginations vives reçoivent l'impression des images extérieures, avec quelle avidité elles absorbent l'air ambiant, pourrait-on trouver étrange que l'âme si malléable d'un artiste se mît à l'unisson du paysage dont elle est la voix harmonieuse ?

Pour peu que l'on fréquente avec Sidoine Apollinaire, que l'on se familiarise avec ses formes, ses césures, son allure en un mot, défalcation faite de l'apport classique, on s'aperçoit bien vite que le vers du poète est sobre, plein, inégal, heurté, et presque toujours imprégné de mélancolie.

Ou nous nous trompons fort, ou nous croyons reconnaître ici notre Aydat.

Sobriété dans les traits qui, sans avoir la sévère majesté des monts Dores, ne sont plus les molles ondulations des premiers soubassements du plateau, et qui semblent se recueillir dans une grâce qui cesse et dans une force qui commence.

Plénitude dans la fermeté de l'ensemble qui, bien que constituant une bande de transition, appartient, par son climat, aux Alpes d'Auvergne.

Inégalité dans ces alternances de bassins plantureusement boisés et de cimes décharnées où la scorie déchire, de ses taches rougeâtres, le ton uniforme de la roche.

Quiconque parcourt la *cheyre* d'Aydat, ces vallonnements bizarrement contournés, simulant des vagues dont les crêtes se sont figées en écume scoriacée, ces gibbosités régulières des Dômes et ces corniches dentelées des plateaux basaltiques, surplombant des vallées toutes remplies des bouillonnements de la coulée de lave, reconnaîtra ce signe commun de la vigueur, aux prises avec les obstacles : *le heurté.*

Et sur la région plane cette mélancolie qui est inhérente aux pays de montagnes et qui est le produit complexe du sentiment de la solitude, mêlé à celui de la puissance et de la fixité des choses.

Digitized by Google

Sans avoir la prétention d'attribuer à nos observations une valeur absolue de démonstration, il ne nous déplaît point de penser que si Apollinaire Sidoine a rendu à jamais illustre, par son séjour, le site d'Aydat, ce site a pu, en retour, contribuer à donner l'écrivain ou à développer en lui quelques-unes de ses plus solides qualités.

Cette conclusion paraîtra peut-être trop rigoureuse. Avouons au moins qu'entre Avitacum et le génie de son hôte il y avait « intelligence » réciproque, que le cadre était fait pour le héros, que la demeure enfin répétait singulièrement la physionomie du maître.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉPILOGUE

Le voyageur aime à embrasser d'un coup d'œil l'étendue de la région qu'il visite. A mesure qu'il gravit les escarpements de la montagne d'où il sondera l'horizon, il voit le cercle s'élargir; les traits qui paraissaient confus dans le grossissement du détail prennent de la netteté en se rattachant aux reliefs généraux, et les accidents brusques qui le surprenaient, s'adoucissent en se confondant dans les lignes du lointain.

Parvenu au sommet, il contemple l'harmonieuse ordonnance de l'ensemble sous le frémissement des ondes lumineuses.

Au terme de cette étude, nous avons hâte de jeter un regard autour de nous.

Il nous semble maintenant que nos déductions ont une rigueur plus précise. Ce qui, au début, était une intuition assez vague, a pris une forme solidement accusée et est devenu la vérité qui s'impose.

Les familles des Avitus et des Apollinaires, déjà unies par le sang, resserrent leurs liens par le mariage de Sidoine avec Papianilla.

Dès lors, Sidoine quitte Lyon et réside en Auvergne. Il s'attache à la fortune de l'empereur, son beau-père; il obtient les dignités les plus hautes, et lorsque les coups du sort brisent sa carrière, il demande à la sérénité de la vie rurale une compensation aux désillusions de la politique.

Parmi les biens qui constituaient les donations matrimoniales, se trouvait une villa à laquelle Sidoine et Papianilla attachaient un prix extrême; celle-ci, parce que cette demeure

Digitized by Google

était remplie du souvenir de ses ancêtres ; celui-là, parce qu'elle était la résidence préférée de son épouse.

L'ornement de cette villa était un lac, entouré de montagnes, de bois et de pâturages.

Que pouvait désirer de mieux l'âme vive du poète ?

A son foyer, il rencontrait la tendresse sous les traits de cette femme dont l'histoire a vanté la douceur et la bonté ; il avait au loin des amis avec qui il entretenait commerce de lettres ; sous ses yeux, la nature éclatait dans son austère beauté.

Les vœux de Virgile et d'Horace s'étaient réalisés pour lui.

Cette phase de l'existence de Sidoine est une des pages les plus gracieuses de l'Histoire de France.

Placé entre le tumulte des barbares et des légions romaines, entre les cris du vieux monde qui croule et les applaudissements du monde nouveau qui se lève, cet épisode, si plein de fraîcheur, ressemble aux belles nappes de cristal que les hautes régions de l'Auvergne cachent dans les replis de leurs montagnes.

Sur quels bords se murmura cette charmante idylle ?

C'est en Auvergne que la tradition a placé Avitacum.

Scaliger, rompant en visière au témoignage des siècles, et trompé par des termes que sa critique ne put expliquer, fit d'Avitacum une sorte de chalet suisse, accroché sans doute à une des anfractuosités des Alpes et examinant soit la marche des glaciers, soit les oscillations du Léman.

A peine née, cette théorie se perdit dans l'indifférence.

En Auvergne, dans un recoin de la plantureuse Limagne, une nappe d'eau disputait son empire aux herbes tenaces et aux joncs envahissants.

C'est là, au sein des exhalaisons fétides de marécages alourdis par les rayons d'un soleil ardent, que certains ont entrevu la riante habitation gallo-romaine.

La critique est venue ; elle a examiné le site et sondé les alentours. Si elle y a rencontré les ombres de Vercingétorix et de César, elle n'a pu y découvrir l'ombre de Sidoine Apollinaire.

Digitized by Google

Interrogés à leur tour, les monts Dores se sont renfermés dans un mutisme absolu. Le texte latin ne parlait ni de leurs neiges, ni de leurs pics, ni de leurs magnifiques horreurs.

Les monts Dorès, c'est l'épopée; la page de Sidoine, c'est la mélancolique églogue dont le mètre se cadence au son du chalumeau.

Le paysage où plongeait le regard du Virgile gallo-romain n'avait pas ces imprévus grandioses; il était tranquille comme l'âme du poète, un peu tourmenté comme son vocabulaire, mais tempéré comme sa pensée.

Seul, Aydat offre entière satisfactien à la critique.

Le problème, nous le croyons du moins, est résolu.

Aux insinuations de l'étymologie, aux présomptions de la tradition, aux croyances de l'histoire, viennent s'ajouter les concluantes démonstrations de la topographie.

C'est donc à Aydat que vécut, durant ses années de loisir, entre sa retraite des charges civiles et sa promotion aux dignités ecclésiastiques, le noble Arverne qui fut le défenseur héroïque de son pays, le plus chaud rayon des lettres latines à leur déclin, un de ces évêques « qui ont fait la France comme les abeilles font leurs ruches. » (Gibbon.)

C'est à ce petit coin de terre, perdu dans les rochers, qu'appartient cette grande figure dont le profil se détache vigoureusement sur les âges troublés où s'élaborait la nationalité française.

Au lecteur de juger.

En lui remettant les pièces du procès, nous disons avec Horace :

> . . . . . Si quid novisti rectius istis
> Candidus imperti; si non, his utere mecum (1).

(1) As-tu d'autres raisons, donne-les sans crainte; sinon, fais usage de celles-ci avec moi.

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE

EPISTOLA II

SIDONIUS DOMITIO SUO SALUTEM

Ruri me esse causaris, cum mihi potius queri suppetat te nunc urbe retineri. Jam ver decedit æstati, et per lineas sol altatus extremas, in axem scythicum, radio peregrinante, porrigitur. Hic quid de regionis nostræ climate loquar, cujus spatia sic divinum tetendit opificium, ut magis vaporibus orbis occidui subjiceremur? Quid plura? mundus incanduit, glacies alpina deletur, et hiulcis arentium rimarum flexibus terra prescribitur, squalet glarea in vadis, limus in ripis, pulvis in campis, aqua ipsa quæcumque perpetuo labens, tractu cunctante languescit. Jam non solum calet unda, sed coquitur, et nunc dum in carbaso sudat unus, alter in bombyce, tu endromidatus exterius, interius fasciatus, insuper et concava municipii Camerini sede compressus, discipulis non æstu minus quam timore pallentibus exponere oscitabundus ordiris : *Samia mihi mater fuit.* Quin tu mage, si quid salubre tibi cordi, raptim subduceris anhelantibus angustiis civitatis, et contubernio nostro aventer insertus, fallis clementissimo recessu inclementiam canicularem ?

Sane si placet, quis sit agri, in quem vocaris, situs, accipe. Avitaci sumus, nomen hoc prædio; quod quia uxorium, patrio mihi dulcius. Hæc mihi cum meis, præsule Deo, nisi quid tu fascinum verere, concordia. Mons ab occasu quanquam terrenus, arduus tamen, inferiores sibi colles tanquam gemino fomite, effundit, quatuor a se circiter jugerum latitudine abductos. Sed donec domicilio competens vestibuli campus aperitur, mediam vallem

Digitized by Google

rectis tractibus prosequuntur latera clivorum usque in marginem villæ, quæ in Boream Austrumque conversis frontibus tenditur. Balneum ab Africo radicibus nemorosæ rupis adhærescit, et si cædua per jugum silva truncetur, in ora fornacis lapsu velut spontaneo deciduis struibus impingitur. Hinc aquarum surgit cella coctilium, quæ consequenti unguentariæ spatii parilitate conquadrat, excepto solii capacis hemicyclio, ubi et vis ferventis undæ per parietem foraminatum flexilis plumbi meatibus implicita singultat. Intra conclave succensum solidus dies, et hæc abundantia lucis inclusæ, ut verecundos quosque compellat aliquid se plus putare quam nudos. Hinc frigidaria dilatatur, quæ piscinas publicis operibus exstructas, non impudenter æmularetur. Primum tecti apice in conum cacuminato, cum ab angulis quadrifariam, concurrentia dorsa cristarum, tegulis interjacentibus imbricarentur, ipsa vero convenientibus mensuris exactissima spatiositate quadratur, ita ut ministeriorum sese non impediente famulatu, tot possit recipere sellas, quot solii sigma personas. Fenestras e regione conditor binas confinio cameræ pendentis admovit, ut suspicientum visui fabrefactum lacunar aperiret. Interior parietum facies solo lævigati cæmenti candore consenta est. Non hic per nudam pictorum corporum pulchritudinem turpis prostat historia, quæ, sicut ornat artem, sic devenustat artificem. Absunt ridiculi vestitu, et vultibus histriones pigmentis multicoloribus Philistionis supellectilem mentientes. Absunt lubrici tortuosique pugillatu, et nexibus palestritæ, quorum etiam viventum luctas, si involvantur obscenius, casta confestim gymnasiarchorum virga dissolvit. Quid plura? nihil illis paginis impressum reperietur, quod non vidisse sit sanctius. Pauci tamen versiculi lectorem adventitium remorabuntur minime improbo temperamento, quia eos nec relegisse desiderio est, nec perlegisse fastidio.

Jam, si marmora inquiras, non illic quidem Paros, Carystos, Proconissos, Phryges, Numidæ, Spartiatæ rupium variatarum posuere crustas, neque per scopulos æthiopicos, et abrupta purpurea genuino fucata conchylio, sparsum mihi saxa furfurem mentiuntur. Sed etsi nullo peregrinarum cautium rigore ditamur, habent tamen tuguria, seu mapalia nostra civicum frigus. Quin potius quid habeamus, quam quid non habeamus, ausculta. Huic basilicæ appendix piscina forinsecus, seu, si græcari mavis, baptisterium ab oriente connectitur, quod viginti circiter modiorum millia capit. Huc elutis e calore venientibus triplex medii parietis aditus per arcuata intervalla reseratur. Nec pilæ sunt mediæ, sed columnæ, quas architecti peritio res ædificiorum purpuras nuncupavere. In

Digitized by Google

hanc ergo piscinam fluentum de supercilio montis elicitum, canalibusque circumactis per exteriora natatoriæ latera curvatum, sex fistulæ prominentes leonum simulatis capitibus effundunt, quæ temere ingressis veras dentium crates, meros oculorum furores, certas cervicum jubas imaginabuntur. Hic si dominum seu domestica, seu hospitalis turba circumstet, quia præ strepitu caduci fluminis, mutuæ vocum vices minus intelliguntur, in aurem sibi populus confabulatur ; ita sonitu pressus alieno, ridiculum affectat publicus sermo secretum. Hinc egressis frons triclinii matronalis offertur, cui continuatur vicinante textrino cella penuaria discriminata tantum pariete castrensi. Ab ortu lacum porticus intuetur, magis rotundatis fulta collyriis, quam columnis invidiosa monubilibus. A parte vestibuli longitudo tecta interius patet mediis non interpellata parietibus, quæ, quia nihil ipsa prospectat, etsi non hippodromus, saltim criptoporticus, meo mihi jure vocitabitur. Hæc tamen aliquid spacio suo in extimo deambulacri capite defrudans, efficit membrum bene frigidum, ubi, publico lectisternio exstructo, clientarum, sive nutricum loquacissimus chorus, receptui canit. cum ego meique dormitorium cubiculum petierimus. A criptoporticu in hiemale triclinium venitur, quod arcuatili camino sæpe ignis animatus pulla fuligine infecit. Sed quid hæc tibi, quem nunc ad focum minime invito ? quin potius ad te tempusque pertinentia loquar.

Ex hoc triclinio fit in diætam sive cœnatiunculam transitus, cui fere totus lacus, quæque tota lacui patet. In hac stibadium et nitens abacus, in quorum aream sive suggestum a subjecta porticu sensim non breviatis angustatisque gradibus ascenditur. Quo loci recumbens, si quid inter edendum vacas, prospiciendi voluptatibus occuparis. Jam si tibi ex illo conclamatissimo fontium decocta referatur, videbis in calicibus repente perfusis nivalium maculas ac frusta nebularum, et illam lucem lubricam poculorum quadam quasi pinguedine subiti algoris habetatam. Tum respondentes poculis potiones, quarum rigentes cyathi siticuloso cuique, ne dicam tibi granditer abstemio, metuerentur. Hinc jam spectabis, ut promoveat alnum piscator in pelagus, ut stataria retia suberinis corticibus extendat, aut signis per certa intervalla dispositis, tractus funium librentur hamati, scilicet ut nocturnis per lacum excursibus rapacissimi salares in consanguineas agantur insidias ; quid enim hic congruentius dixerim, cum piscis pisce decipitur ?

Edulibus terminatis, excipiet te diversorium, quia minime æstuosum, maxime æstivum. Nam per hoc quod in aquilonem solum

Digitized by Google

patescit, habet diem, non habet solem, interjecto consistorio perangusto, ubi somnolentiæ cubiculariorum dormitandi potius, quam dormiendi locus est. Hic jam quam volupe est auribus insonare cicadas meridie concrepantes, ranas crepusculo incumbente blaterantes, cygnos atque anseres concubia nocte clangentes, intempesta gallos gallinaceos concinentes, oscines corvos voce triplicata puniceam surgentis auroræ facem consalutantes, diluculo autem Philomelam inter frutices sibilantem, Prognem inter asseres minurientem! Cui concentui licebit adjungas fistulæ septiforis armentalem camœnam, quam sæpe nocturnis carminum certaminibus insomnes nostrorum montium Tityri exercent, inter greges tinnibulatos per depasta buceta reboantes; quæ tamen varia vocum cantuumque certamina profundius confovendo sopori tuo lenocinabuntur.

Porticibus egresso, si portum littoris petas, in area virenti, vulgare quanquam, non procul, nemus; ingentes tiliæ duæ connexis frondibus, fomitibus abjunctis, unam umbram non una radice conficiunt, in cujus opacitate cum me meus Ecdicius illustrat, pilæ vacamus; sed hoc eo usque, donec arborum imago contractior, intra spatium ramorum recussa cohibeatur, atque illic aleatorium lassis consumpto sphæristerio faciat.

Sed quia tibi sicut ædificium solvi, sic lacum debeo, quod restat agnosce. Lacus in Eurum defluus meat, ejusque arenis fundamenta impressa domicilii, ventis motantibus æstuans humectat alluvio. Is quidem sane circa principia sui solo palustri voraginosus et vestigio inspectoris inadibilis est, ita limi bibuli pinguedo coalescit ambientibus sese fontibus algidis, littoribus algosis. Attamen pelagi mobilis campus cymbulis late secatur pervagabilibus, si flabra posuere. Si turbo austrinus insorduit, immane turgescit, ita ut arborum comis, quæ margini insistunt, superjectæ asperginis fragor impluat. Ipse autem secundum mensuras quas ferunt nauticas, in decem et septem stadia procedit. Fluvio intratur, qui salebratim saxorum obicibus affractus spumoso canescit impulsu, et nec lungum scopulis præcipitibus exemptus lacu conditur; quem fors fuat, an incurrat, an faciat, præterit certe, coactus per colla subterranea deliquari, non ut fluctibus, sed ut piscibus pauperaretur; qui repulsi in gurgitem pigriorem, carnes rubras albis abdominibus extendunt, ita illis nec redire valentibus, nec exire permissis, quemdam vivum et circumlatitium carcerem corpulentia facit.

Lacus ipse qua dexter, incisus, flexuosus, nemorosusque; qua lævus, patens, herbosus, æqualis. Æquor ab Africo viride per

Digitized by Google

littus, quia in undam fronde porrecta, ut glareas aqua, sic aquas umbra perfundit. Hujusmodi colorem ab oriente par silvarum corona continuat. Per Arctoum latus, ut pelago natura, sic species. A Zephyro plebeius et tumultuarius frutex frequenterque lemborum superlabentum ponderibus inflexus ; hunc circa lubrici scirporum cirri plicantur, simulque pingues ulvarum paginæ natant, salicumque glaucarum fota semper dulcibus aquis amaritudo. In medio profundi brevis insula, ubi supra molares naturaliter aggeratos per impactorum puncta remorum navalibus trita gyris meta protuberat, ad quam se jocunda ludentum naufragia collidunt. Nam moris istic fuit senioribus nostris agonem Drepranitanum Trojanæ superstitionis imitari.

Jam vero ager ipse, quanquam hoc supra debitum, diffusus in silvis, pictus in pratis, pecorosus in pascuis, in pastoribus peculiosus. Sed non amplius moror, ne, si longior stylo terminus, relegentem te autumnus inveniat. Proinde mihi tribue veniendi celeritatem, nam redeundi moram tibi ipse præstabis, daturus hinc veniam quod brevitatem sibi debitam paulo scrupulosior epistola excessit, dum totum ruris situm sollicita rimatur ; quæ tamen summovendi fastidii studio nec cuncta perstrinxit. Quapropter bonus arbiter et artifex lector non paginam quæ spatia describit, sed villam quæ spatiosa describitur, grandem pronuntiabunt. Vale.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

pages

PRÉFACE. v

CHAPITRE I. Notice sur Sidoine Apollinaire. 1

CHAPITRE II. Avitacum. Description de la villa et de son lac. 6

CHAPITRE III. Caractères distinctifs du lac d'Avitacum. 14

CHAPITRE IV. Avitacum était-il en Auvergne. 17

CHAPITRE V. Le lac de Genève. Hypothèse de Joseph de l'Escale. . . . 22

CHAPITRE VI. Aubière et le lac de Sarlièves. 29

CHAPITRE VII. Le lac Chambon. 40

CHAPITRE VIII. Le lac d'Aydat. 54

§ 1. Les Historiens. 57

§ 2. La Tradition. 67

§ 3. L'Etymologie. 73

§ 4. La Topographie. 76

CHAPITRE IX. La Villa. 90

§ 1. Sa Situation. 90

§ 2. Sa Disposition. 99

§ 3. Sa Destinée. 103

INFLUENCE du paysage d'Avitacum sur le génie poétique de Sidoine Apollinaire. 108

EPILOGUE. 117

APPENDICE. 121

Clermont-Ferrand, imprimerie BELLET. — 2237.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CLERMONT-FERRAND. — IMPRIMERIE M. BELLET ET FILS

Digitized by Google

Digitized by Google

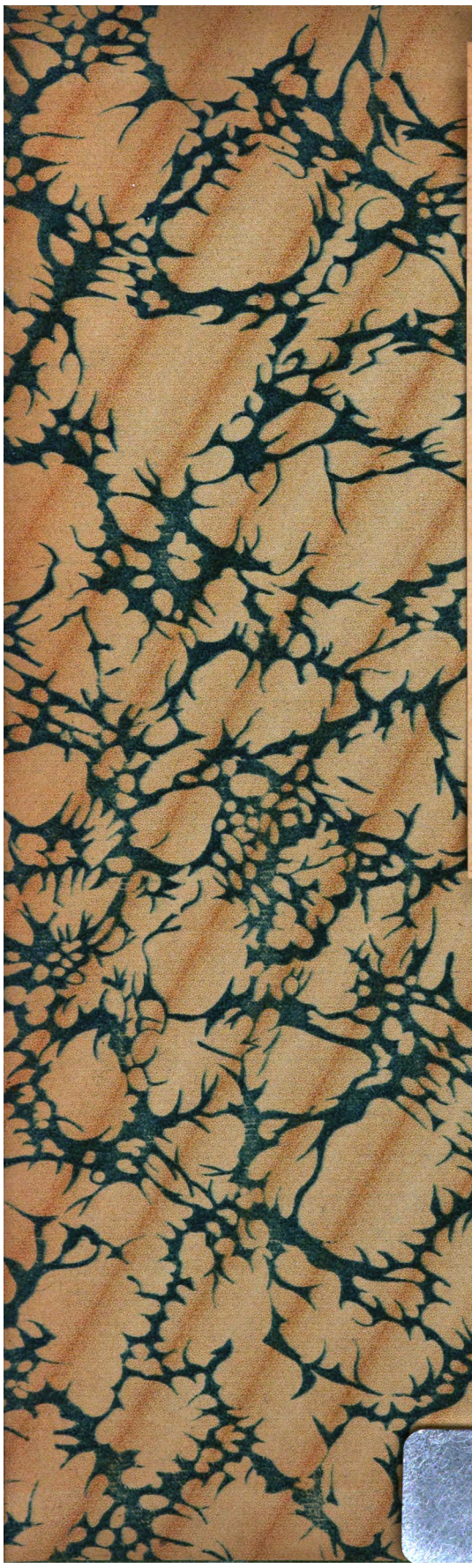
Digitized by Google

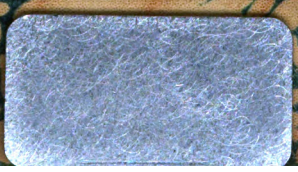
Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.





Digitized by Google

3 2044 090 859 919

Digitized by Google